Numéro 4. — Décembre 1876 à Avril 1877

BULLETIN TRIMESTRIEL

DE LA

SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE

DE

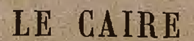
GÉOGRAPHIE

DU CAIRE

SOMMAIRE

Carte

Plan de la ville de Harrar, par Moktar-Effendi et Faousi-Effendi, officiers de l'état-major égyptien (expédition Raouf-Pacha).



LE CAIRE

SECRÉTARIAT DE LA SOCIÉTÉ KHÉDIVIALE DE GÉOGRAPHIE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1877

LE CAIRE. — TYP. FRANÇAISE DELBOS-DEMOURET ET Cie.

VOYAGE AU WADAÏ

PAR

LE DOCTEUR G. NACHTIGAL

(Conférence faite à la Société de Géographie de Vienne.)

Entre les immenses déserts de l'Afrique du Nord et la vaste étendue de l'Afrique équatoriale entièrement inconnue, s'étendent, comme une large bande, de grands et puissants Etats centralisés. Créés dans le cours des siècles par la force expansive de l'Islam, ils sont aujourd'hui le point d'où il fait avancer sa civilisation. Du Niger au Nil s'étend en rangée non interrompue ce qu'on appelle les Etats du Soudan, l'empire des Fellàtah, les états Haoussa, Bornou, Baghirmi, Wadaï et Dar-For, qui ont été souvent pour les Européens le but des voyages de découverte ; sitôt que l'Islam les eut gagnés, ils entrèrent en relations avec les habitants du Nord de l'Afrique, et tous les ans, depuis des siècles, les routes sont fréquentées par de hardis Arabes aimant les voyages et les aventures ou d'entreprenants Berbères.

Du Maroc et de Touat partent des routes difficiles et fatigantes pour Timbouktou ; d'autres relient Rhadamès et That aux centres commerciaux des états Haoussa ; Tripoli et Mourgouk ont à leur disposition la route de Bornou, route longue mais relativement commode ; Wadaï aussi communique directement avec la côte de la Méditerranée par une voie, pénible il est vrai, mais courte, enfin Dar-For est en relation non interrompue avec les pays du Nil par les routes d'Assiout, de Dongalah, de Kordofan et de Kartoum. Les Etats occidentaux du Soudan ont principale-

ment été jusqu'ici le but des voyageurs et des explorateurs européens. Le Niger et le Binuë semblaient offrir des voies sûres et commodes pour pénétrer plus avant; et le développement relativement considérable de l'industrie et des institutions politiques dans les Etats Haoussa et chez les Fellàtah semblait promettre à de telles entreprises un succès tout particulier.

Bornou a été assez souvent dans notre siècle le but des voyageurs anglais et allemands. Il a vu successivement les expéditions de Denham et Clapperton, de Richardson, Barth et Overiaeg, de Vogel, de Beurmann et de Rohlfs. Tandis que les premiers de ces explorateurs s'étaient dirigés constamment vers le sud, le sud-ouest et l'ouest, que Barth du moins avait pénétré jusqu'en Baghirmi au sud-ouest de Bornou, nos compatriotes Vogel et Beurmann, aussi audacieux et énergiques qu'infortunés, poussaient à l'est pour incorporer dans le domaine de nos connaissances le Wadaï et le Dar-For, les deux Etats qui restaient encore pour ainsi dire complétement inconnus. Qui ne connaît ces hommes et leurs sacrifices, leur courage et le destin qu'eurent leurs efforts? Vogel atteignit la capitale de Wadaï et n'y était que depuis treize jours, lorsqu'il tomba victime du soupçon fanatique des habitants et de la brutalité de Mohamed-Chérif, alors chef de l'Etat; et Beurmann périt sur les frontières mêmes du pays, victime du fanatisme politique et religieux. Ainsi Wadaï n'avait été abordé en somme que par un Européen dont la fin malheureuse nous dérobait tous les résultats de ses expéditions.

Dar-For, connu de nom depuis quelques siècles, et si proche des états du Nil était resté cependant presque tout aussi inconnu. A la fin du siècle dernier, l'Anglais Browne, descendant par le nord, réussit à pénétrer dans le nord de cet empire jusqu'au Facher, capitale du pays et siége du gouvernement. Cependant il ne put contenter sa curiosité scientifique; les soupçons et la haine des habitants contre les étrangers le chassèrent aussitôt du pays. Il y a une quarantaine d'années, Cuny, médecin français, y entra par l'est et vécut quelque temps au Facher. Mais bientôt une

mort naturelle le frappa et nous priva également du fruit de ses observations. Si la route difficile qui relie Wadaï à la côte septentrionale de l'Afrique, à travers le désert, si le peu de temps depuis lequel ce chemin est fréquenté régulièrement semble nous expliquer comment cet état a pu se dérober si complétement jusqu'ici aux infatigables explorations des Européens, cela est plus difficile à expliquer pour le Dar-For.

Jusqu'au commencement de ce siècle, la puissance de cet état s'étendit jusqu'au Nil, et après même que Kordofan eut été conquis par l'Egypte, les pays du Nil se trouvèrent avec Dar-For en communication non interrompue. Néanmoins le fanatisme politique et religieux des habitants réussit à fermer presque hermétiquement le pays à toute tentative destinée à le faire mieux connaître. Grand est le nombre des voyageurs qui essayèrent d'y entrer par Kordofan, mais tous leurs efforts échouèrent contre la haine que les habitants portent aux étrangers.

Il faut pourtant essayer d'une façon quelconque de connaître ces pays du Soudan, d'en habituer les habitants à notre apparition, d'en obtenir le libre accès; car s'il est vrai, d'une part, que le fanatisme religieux a quitté l'Europe et le nord de l'Afrique pour se réfugier dans les pays des nègres, et que sa propagation brutale et sanglante, ait élevé au sud une barrière difficile à franchir ou à renverser là où l'islam et le paganisme luttent l'un contre l'autre; d'autre part, la force et l'organisation politique relativement avancée de ces pays offrent une base large et sûre qu'il faut absolument conquérir comme point de départ pour les explorations de l'Afrique équatoriale, afin de remplir peu à peu la grande tache blanche qui fait notre honte sur les cartes géographiques.

Messieurs, lorsqu'en 1869 je quittai Tripoli pour pousser par la route de Bornou au cœur de l'Afrique, c'est Wadaï surtout que j'avais en vue. Malgré ce qu'on fit pour m'en dissuader, contre l'avis même du plus expérimenté de nos voyageurs africains, Gerhard Rohlfs, qui avait aussi tenté inutilement l'accès du

pays, je restai l'œil dirigé vers le but que je m'étais proposé. Plus d'une fois je désespérai de pouvoir l'atteindre, mais à force de patience, je réussis enfin à traverser le pays, et de la sorte j'avais gagné la possibilité d'entrer dans le Dar-For qui du côté de l'est me serait resté fermé comme à tous mes prédécesseurs.

Maintenant les choses ont changé, les circonstances ont pris une autre tournure plus favorable. Renaissant de la cendre de tant de siècles, comme un merveilleux phénix, grâce à l'initiative de ses princes et surtout à celle du Vice-Roi actuel, l'Egypte s'est chargée de la tâche de réconcilier les principes immobiles de l'islam avec les exigences de la civilisation moderne. Elle s'est proposé de devenir un jour le centre florissant de la civilisation musulmane; et elle a la force et la volonté d'ouvrir à nos investigations scientifiques et à une communication avec les autres peuples, une grande partie de l'Afrique. Dans la vallée du Nil et sur la côte orientale s'étendant de la Méditerranée jusqu'à l'Equateur (les grands lacs du Nil et l'embouchure du Djuba) et absorbant peu à peu, comme il est dans la nature, les pays intermédiaires, elle a commencé à montrer à l'ouest aussi sa force expansive.

A peine avais-je réussi à quitter les frontières du Dar-For qu'éclata une catastrophe depuis longtemps prévue et que le pays tomba dans les mains du Vice-Roi.

Réjouissons-nous, de ce que cet ancien refuge du fanatisme, Dar-For, nous soit enfin ouvert. Sa conquête est le pas le plus considérable vers la propagation de la civilisation et de l'humanité parmi les peuples barbares et à demi-barbares de l'Afrique centrale qui ait encore été fait. Cette abolition de la traite des esclaves à laquelle le souverain égyptien travaillait avec tant de persévérance dans ses Etats et qui, par suite de la configuration peu favorable du pays, n'avait jamais pu être bien complète, cette abolition est maintenant réalisable et dans une dizaine d'années peut-être elle sera un fait accompli. Les pays qui fournissent le plus à l'importation des esclaves en Egypte sont Dar-For, Wadaï et Baghirmi. Dar-For est déjà partie intégrante du

royaume d'Egypte; Wadaï le deviendra bientôt ou sera tenu du moins dans une certaine dépendance, enfin Baghirmi est un état vassal du Wadaï.

Jamais pays du centre de l'Afrique n'ont éveillé en Europe un intérêt aussi immédiat et aussi général que le méritent, arrachés tout à coup à l'obscurité, Dar-For et Wadaï; et comme je suis le seul Européen qui les connaisse *de visu* et que je ne puis vous demander ce qu'il vous faudrait de temps et de patience pour me suivre dans le détail de mes voyages entiers, permettez-moi de vous donner une idée générale du pays qui était le plus inconnu jusqu'à présent et qui inspirait le plus de craintes à mon endroit; je veux dire Wadaï.

C'est à la fin de l'hiver de 1872 à 1873 que je pus enfin me mettre en route pour ce but principal de mes voyages. La guerre dans laquelle Mohamed-Ali, roi de ce pays, avait enveloppé Mohammedou, roi de Baghirmi, son voisin et vassal, était finie. L'auteur du conflit, après avoir prouvé sa force et son énergie, cherchait alors à montrer à ses voisins que des rapports de paix et de commerce ne lui seraient pas moins à cœur que la guerre et ses exercices.

Depuis que son père, Mohamed-Chérif, l'assassin de Vogel, avait fait irruption en Bornou pour y restaurer l'ancienne dynastie du pays et mettre prématurément fin à la dynastie des Kanemin, depuis ce temps-là avait régné entre les deux pays voisins une froideur presque hostile. Le roi de Wadaï, vainqueur alors, avait pris et détruit la capitale du pays et blessé ainsi de la façon la plus vive l'orgueil des gens de Bornou; d'autre part, c'est vrai, il n'avait point atteint son but et lors de son retour dans son pays, la maladie avait fait de cruels ravages parmi les siens, mais l'animosité restait. En outre, la route qui relie les centres des deux pays est longue, peu sûre, principalement entre le fleuve Chari et le lac Fittri, et exposée à des inondations pendant une partie de l'année. Bref, toute communication entre Wadaï et

Bornou était depuis longtemps à peu près nulle, ce qui plaisait assez au caractère renfermé des gens de Wadaï.

Cependant l'excellent Ali, aussi sensé qu'honnête et ayant les idées aussi larges que son père était brutal, perfide et étroit d'idées, tient à ouvrir son peuple et son pays à la civilisation, à gagner une bonne réputation à son gouvernement et à favoriser le commerce. Il a cherché à nouer avec Bornou de nouvelles relations de bon voisinage et a pris l'initiative en envoyant une ambassade amicale au cheik Omar, souverain de ce pays. Auparavant déjà, sur les excellents rapports que m'avaient fournis les marchands de la régence de Tripoli sur le caractère et le bon gouvernement du terrible roi de Wadaï, j'avais pris la ferme résolution de risquer un voyage dans ce pays, même sans permission et sans invitation spéciale du souverain. Mais jusque-là, le brave cheik Omar, dans sa bienveillance et dans le sentiment de la responsabilité qui lui incombait pour ma conservation, avait cru devoir refuser son assistance à mon projet.

Après les avances franches et amicales de son royal voisin, le cheik ne résista plus, et il ne s'agit plus pour moi que d'arriver jusqu'au souverain de Wadaï, en me faisant remarquer le moins possible en route. Chacun prédisait encore ma perte certaine, et les amis que je m'étais fait à Kouka parmi les Arabes et les gens du pays me considéraient comme un fou entêté, écervelé. Ils finirent même par insurger mes gens contre moi afin de me rendre, pour mon propre salut, le voyage impossible.

C'est alors qu'au mois de février 1873 parut un marchand du Nil, fonctionnaire du roi Ali, avec l'ordre d'acheter au marché de Kouka, toujours bien approvisionné, des produits des états Haoussa et spécialement des noix nommées gouro ou cola des pays du Niger qu'on n'exporte pas jusqu'à Wadaï et que le roi aime beaucoup. Je me fis recommander à cet homme par le cheik Omar, et bien qu'il ne fût pas bien ravi de cette responsabilité, il ne pouvait refuser, et nous partîmes le 1er mars 1873.

Le chemin qui tourne autour du coin sud-ouest du lac de Tsad

reste jusque dans l'hiver impraticable ou du moins très difficile. Quoique dans cette latitude, la saison des pluies ne dure que de fin juin au commencement d'octobre, le Tsad n'atteint sa plus haute crue qu'en novembre, et ce n'est qu'alors que le pays qui entoure la partie sud-ouest du lac se couvre d'eau ; jusqu'en plein janvier, nombre de villages circonvoisins ne communiquent entre eux qu'au moyen de bateaux. Après même que les eaux se sont retirées, le terrain est difficilement praticable, surtout pour les chameaux. Quand on arrive au Chari, qu'on passe ordinairement à Goulfeï, on a fait le premier quart du chemin qui mène à Abeche, capitale de Wadaï ; c'est là, à un certain point de vue, la partie la plus commode de la route, à cause du grand nombre de localités, qui dispense presque complétement de prendre avec soi des provisions. D'autre part, c'est pour un considérable espace de l'année, la partie la plus malaisée, à cause de l'abondance des eaux. On a chaque jour des cours d'eau à passer, soit des rivières qui se jettent dans le lac Tsad, soit des bras du Chari ; parfois on peut passer à gué, parfois il faut employer d'autres moyens. Le passage est aisé quand le voyageur n'est pas encombré de trop de bagages, mais dans le cas contraire, il demande beaucoup de temps et de fatigue. Sur quelques rivières, on construit des moyens de transport à l'aide de deux grandes calebasses vidées et réunies par des perches. Le voyageur ôte ses vêtements qu'il dépose avec son menu bagage dans la large cavité des calebasses, s'assied lui-même à califourchon sur la perche, et les hommes qui le passent se mettent à la nage, poussant devant eux tout l'appareil jusqu'à l'autre bord. Si l'on prend quatre calebasses, qu'on les réunisse en long et en travers par des perches, cela non seulement à la partie inférieure qui plonge dans l'eau, mais aussi à la partie supérieure qui est hors de l'eau, on obtient ainsi une sorte de radeau grossier pouvant transporter des hommes et des bagages en quantité plus considérable. Sur d'autres cours d'eau, on se sert de constructions flottantes faites de branches d'arbres liées et d'un bois très léger, ce sont des radeaux plus sûrs

et plus spacieux. Mais le moyen de passage le plus grossier, le plus long et le plus malaisé, c'est celui où l'on se sert de pots d'argile cuite. Là, il faut employer un grand nombre de gens, diviser les effets en autant de différents ballots qu'on a de pots qui du reste ne sont, par leur perméabilité, pas même capables de préserver leur contenu de l'eau. Puis un homme se met derrière chaque pot et le pousse en nageant jusqu'à l'autre rive sans perdre l'occasion de faire main basse sur ce qu'il peut. Sur les fleuves d'une certaine importance, comme le Chari lui-même, il va sans dire qu'on fait usage de grandes barques.

Nous voici dans le pays habité par les Mékkari ou Kotoko, tribu parente des premiers maîtres de l'actuel Bornou. Cette tribu appartient à la grande famille des Massa, qui renferme, en outre, les habitants de Logon, les Mouzzego et les habitants des îles du lac Tsad, les Bouddouma et les Kouri. Ce sont des hommes noirs, souvent d'une belle stature, riches de muscles et d'embonpoint et laids de figure. Le reste de la population de Bornou les croit capables et les suspecte de sorcellerie. Nul ne doute qu'un grand nombre d'entre eux ne se métamorphosent chaque nuit en hyènes pour dévorer ensuite, de prédilection, la chair des morts. Leurs centres d'habitations se distinguent par des constructions presque exclusivement en argile. Les villes ont une enceinte de murailles hautes et massives, les maisons offrent un caractère architectonique bien défini, elles sont propres et l'arrangement ne manque pas de confort.

Il faut sept jours pour arriver à Goulfeï et au Chari qui, dans sa hauteur moyenne, répond à peu près à l'Elbe pris dans son cours moyen. Le premier quart de la route est fait. C'en est la partie la plus difficile à passer, mais aussi la plus fertile et la plus belle. Point de montagnes pour embellir ou varier le paysage (dans tout le Bornou il n'y a pas une pierre), mais ce que l'eau et les arbres peuvent faire pour orner un pays se trouve là.

Généralement, sous ces latitudes où la saison des pluies ne

dure guère plus de trois mois et où avant même qu'elle soit finie, la végétation commence à s'éteindre, le pays tend à prendre le caractère d'une steppe qui n'est incomplétement interrompue que par une maigre végétation d'acacias ou de mimosas. Là, au contraire, l'œil jouit de la belle couronne du tamarin, des sycomores et des arbres touffus et ombreux, parents des figuiers. Et quelle vie règne dans ces bois luxuriants au bord de ces fleuves et de ces lacs ! Quelles bandes de canards, d'oies des espèces les plus diverses, de hérons, de grues et d'oiseaux aquatiques les plus variés ! Je n'ai jamais vu de tels troupeaux d'antilopes et de singes, tant de traces d'hyènes, de buffles et de sangliers que sur les bords du Tsad et de ses affluents.

Une fois le Chari passé, le pays se dépeuple et le paysage se simplifie de nouveau. On traverse les pâturages de quelques tribus Arabes, on touche le Bahar-el-Ghazal non loin de sa sortie du Tsad, et le septième jour, on achève le second quart du chemin en atteignant les hauteurs rocheuses qui séparent le vaste lac de Bornou de la petite lagune de Fittri. Cette lagune a deux journées de tour et se trouve au but de l'écoulement des eaux centrales de Wadaï. Sur ses bords se trouve le petit état de Fittri, reste infime du puissant empire des Baulala que Léon l'Africain vit au temps de sa splendeur.

Là règne le palmier doûm comme nulle part ailleurs. Ce petit état se compose d'une centaine de villages sur les bords des lacs ; le sol est argileux, très fertile, mais presque impraticable pendant la saison pluviale et infesté d'une incroyable quantité de moucherons la nuit et de mouches le jour. Parmi ces dernières, une espèce nommée Ter est dangereuse pour les animaux domestiques. Le peu de chevaux des habitants sont tenus exclusivement dans les maisons ; les bêtes à cornes et les chameaux ne paissent que de nuit, et s'il faut les faire sortir dans la journée, on les protége par d'épaisses couvertures de paille tressée. L'antilope fuit ces bords, de sorte que le lion qui ne peut se passer d'eau et d'ombre,

manquant de nourriture, devient dangereux pour les hommes et les animaux domestiques.

Les maîtres du pays sont les Boulala, qui, d'origine arabe, ont été dans le cours des siècles, absorbés par les Kouka dans le territoire desquels, sur les rives du Batha, ils avaient d'abord fondé leur domination. Ils en ont pris la langue, se sont peu à peu identifiés avec eux physiquement et moralement et sont ainsi devenus les parents des Baghirmi, car presque toutes les tribus de la rive orientale du Chari jusqu'aux Sara et plus loin même offrent dans leur langue une parenté qu'on ne saurait méconnaître.

Le roi du petit empire de Fittri, vieillard bienveillant et instruit, dans le sens de l'islam, s'appelle Djourab, il réside à Yawa, près de l'embouchure du Batha, dans la lagune et est vassal du roi de Wadaï. Vous serez étonnés d'apprendre que, malgré la force insignifiante de cet état en comparaison du puissant empire de Wadaï, la signification historique des Boulala est tellement considérée que le rang personnel du vassal est supérieur à celui de son souverain. Quand les deux se rencontrent, c'est le roi de Wadaï qui descend le premier de cheval; quand ils entrent dans une maison, c'est le vassal qui a le pas sur son maître. Ainsi, chez ces demi-barbares, la force ne fait pas tout, ils estiment le droit moral et la noblesse, de quelque nature qu'elle soit.

Le troisième quart du chemin conduit des élévations rocheuses indiquées plus haut, entre le lac de Tsad et celui de Fittri, suit la rive septentrionale de celui-ci, longe le Batha qui sert d'écoulement aux eaux centrales de Wadaï et aboutit à la première ville de cet empire proprement dite, à Mandeb. C'est là qu'était jadis la frontière du pays, avant que l'énergie des rois, surtout du roi actuel, eût donné à cet état l'étendue qu'il a aujourd'hui. L'eau manque de plus en plus, les puits deviennent plus rares et plus profonds, le paysage prend peu à peu le caractère des steppes, les arbres deviennent plus rabougris et moins variés. Seules, les rives du Batha sont une exception, car bien qu'à sec neuf mois de l'année, il contient dans son profond lit de sable et de gravier

une eau abondante. Aussi les villages deviennent-ils plus nombreux, mais ils n'égalent ceux de Bornou ni en nombre, ni en population.

Nous poursuivions notre route sans trêve ni relâche. J'étais forcé de me soumettre en quelque sorte aux conditions que me faisait mon guide. Je ne pouvais frayer que peu avec les habitants, qu'écrire en cachette au crayon. Sur le territoire de Fittri se trouvaient plusieurs chefs militaires du souverain avec leurs corps de troupes que nous évitions soigneusement. C'est que je les redoutais plus que le roi lui-même, je savais que c'était l'un d'entre eux qui avait assassiné l'excellent Moritz de Beurmann. Du reste, les villages me semblèrent plus faciles à passer que je n'avais cru. Sans jamais chercher à renier mon caractère de chrétien, que j'accentuais même souvent, j'étais généralement considéré comme un pèlerin arabe, un cheik, un descendant du Prophète.

Bien que le nom de chrétien *nsara* fût connu, on ne semblait cependant pas s'en faire une idée bien exacte; on ne semblait pas comprendre qu'en dehors des païens et des mahométans, il existât encore d'autres gens.

Ainsi nous avions presque fait le dernier quart du chemin, et nous approchions d'Abeche, résidence du souverain et capitale du pays. Mon guide devenait de jour en jour plus inquiet. Il fit partir un courrier pour annoncer à son maître la nouvelle assez délicate de mon arrivée. Moi aussi, je devins plus silencieux et ne pus me défendre d'une certaine préoccupation. Ce n'est pas que je ne fusse sûr de l'honnêteté du roi Ali, mais le fanatisme religieux pouvait facilement le porter à la violence. C'est un des plus chauds adhérents de ces sectaires fanatiques qui s'appellent Senoussia, du nom de leur fondateur Senoussi, et qui ont pour centre religieux Djaherbab près de Siwa. Ils ont sous leur domination spirituelle toute la partie orientale du grand désert et jouissent d'une plus grande influence politique qu'un souverain quelconque de ces contrées si puissant qu'il soit. Leurs apôtres sont nom-

breux dans le Sezzan ; ils commencent à pénétrer par Ghat dans les pays des Touâregs ; ils sont établis à Kaouar, la grande Oasis Tibbne sur la route de Bornou ; ils gouvernent spirituellement les Teda, les Tibbous de Tebesti ; ils ont fondé des centres religieux parmi les Daza, les Tibbou du sud, en Bornou, et ils ont converti à l'islam les Bideyat au nord-est de Wadaï. Ils sont maîtres de la route de Benghazi à Wadaï, par Kouffara et Wanyanga où ils ont fondé des établissements, et, comme je l'ai déjà dit, leur chef Sidi Mahadi est lié au roi Ali par les relations les plus intimes. Or, il n'y a pas dans tout le monde islamitique d'ennemis plus fanatiques des chrétiens que ces Senoussia, et lors de mon voyage à Bornou, un de leurs missionnaires essayait de fanatiser les habitants pour me perdre, leur promettant en récompense les joies du paradis. Ce souvenir était encore trop frais dans ma mémoire pour ne pas me donner le droit d'avoir quelques appréhensions.

Nous étions à une journée d'Abeche, quand les craintes de mon guide devinrent si vives qu'il refusa d'aller plus loin : « Je ne » quitte pas ce puits d'un pas, me dit-il, un matin à sept heures » quand nous étions campés auprès, avant d'avoir reçu de mon » maître mon pardon pour avoir introduit dans le pays le premier » chrétien. Il en a dû recevoir la nouvelle hier. »

Je puis vous assurer, Messieurs, que cette matinée fut triste ; et comme à midi aucun messager du roi n'était arrivé, ma suite ne fut pas des plus tranquilles, ni mes rêves des plus agréables. Enfin, à deux heures, parut un cavalier qui releva mon courage, en me remettant l'aman (sauf-conduit royal.) Mais il détruisit une partie de l'impression favorable qu'il avait produite sur moi, en me demandant de lui remettre sur l'ordre du roi, mes chevaux et mes armes à feu. Or, j'avais trois magnifiques chevaux ; je voulais faire présent de l'un au roi Ali, le deuxième devait être pour le roi de Dar-For, et le troisième était ma monture personnelle. Après de longues négociations, je me séparai des chevaux. Le messager royal m'avait amené un cheval de selle du

pays pour mon usage. Mais je persistai dans mon refus de livrer les armes. Le messager s'éloigna et nous le suivîmes lentement avec nos bêtes de somme. A minuit, nous atteignions la ville. La nuit fut affreuse. Comme un sinistre présage, d'épaisses nuées s'amoncelèrent sur nos têtes, et un orage éclata dans les premiers jours d'avril, c'est-à-dire plusieurs mois avant le commencement de la saison des pluies.

C'est le lendemain que mon sort devait se décider !

Le roi n'avait fait à mon égard aucun préparatif ; il ne m'avait pas offert le repas de l'hospitalité, ne m'avait envoyé aucun salut, et j'étais loin d'avoir le cœur léger, quand dans l'après-midi, je fus mandé à son palais. Mes gens silencieux me regardèrent aller d'un air qui me disait trop clairement combien ils étaient convaincus de m'avoir vu pour la dernière fois. Un page me conduisit en silence, me fit asseoir dans la cour d'entrée et alla m'annoncer au souverain. Bien des gens qui étaient là, attendant une audience, reculèrent avec horreur, évitant mon approche comme celle d'un pestiféré et personne ne me rendit mon salut. Le page revint bientôt, pour me mener à Sa Majesté. Il me fallut ramper sous un rideau de coton, produit très-grossier d'une manufacture du pays, et je me trouvai dans un espace découvert au fond duquel le redouté monarque était assis sur une natte commune en feuilles de doum, en simple chemise et en petit bonnet blanc. Je m'accroupis à l'entrée pour le saluer et, suivant l'usage, je lui souhaitai victoire et longue vie. Lui, d'un air affable, m'invita à m'asseoir tout près de lui. Comme je lui disais que je n'étais pas habitué à aller à quatre pattes, ainsi que le faisaient ses sujets, il ajouta que de telles marques de respect lui étaient non seulement indifférentes mais encore ennuyeuses, que c'était le peuple lui-même qui y restait attaché avec une opiniâtreté incroyable. Je m'assis donc vis-à-vis de lui, je regardai ses yeux intelligents et francs, sans être à vrai dire bienveillants, et je fus sûr de mon affaire. Il m'assura aussitôt de sa protection, parla de mes voyages qui lui étaient connus, de ma visite au roi de Baghirmi, son en-

nemi et me questionna très-simplement, mais non sans bon sens, sur la Turquie et les autres pays Européens. Cet entretien dura plus d'une heure, et c'est d'un tout autre air que sous la conduite d'un page, je fus ramené chez moi, où mes compagnons de voyage chez qui je demeurais et mes serviteurs m'accueillirent avec un étonnement non déguisé. J'avais apporté au roi une lettre de recommandation du cheik Omar de Bornou. Croyez-vous qu'il la prit? « Une lettre du roi de Bornou, dit-il en substance, re-
» mise par toi ne peut que concerner sa personne et me prier de
» t'accorder, à cause de mon amitié pour lui, protection et sûreté.
» Est-ce que je ne sais pas comment j'ai à traiter des étrangers
» dans mon pays? Si j'ai l'intention de te traiter honorablement,
» le ferai-je pour lui ou parce que je suis un homme de bonne
» foi? Et si je voulais te faire périr, seraient-ce les égards dus à
» un roi voisin qui m'en empêcheraient? »

Outre le cheval de luxe, je lui avais fait cadeau d'une paire de pistolets d'arçon incrustés d'or et d'une lunette d'approche. Le lendemain, il me renvoya la lunette. Sur ma remontrance que c'était une honte de refuser un présent parce qu'il ne plaisait pas, il me repondit à peu près ceci :

« Premièrement, nous ne sommes pas dans ton pays, et il est
» juste que nous suivions ici les habitudes du mien. Secondement,
» je n'accepte des présents que quand ils me plaisent, car ma di-
» gnité exige que je fasse à mon tour des présents d'une plus
» haute valeur, et je considère tous ces présents en général
» comme une façon de spéculer sur ma générosité ou comme
» échange de cadeau avantageux pour celui qui m'en donne, cela
» me donne bien le droit de choisir ce qui me plaît. »

Je ne vous cite cet exemple que pour vous donner une idée de sa manière logique et pratique de raisonner. C'est ainsi que je l'ai toujours trouvé, et je le voyais souvent, car mon destin m'ayant retenu là de longs mois, le roi réclamait ma visite tous les trois ou quatre jours.

Entre les pays du Soudan, Wadaï a été le dernier à devenir

puissance musulmane. Il y a huit cents ans que Bornou fut transformé par l'islam en un état fortement organisé; Baghirmi a embrassé cette religion, il y a un peu plus de trois cents ans; Dar-For forme depuis environ quatre siècles un Empire centralisé; Wadaï, au contraire, n'entre dans l'histoire de peuples de ces contrées que vers le milieu du XVII[e] siècle par Abd-el-Kerim, descendant des Abassides, qui mit fin à la domination des Tundjer et à leur débile organisation de tribu et de commune. Quand croula à Bagdad la dynastie des Abassides, quelques-uns des derniers membres de la famille vinrent en Egypte, et dans une vie errante et agitée, ils remontèrent le Nil, et traversant le Dar-For vinrent se fixer en Wadaï.

La dynastie d'Abd-el-Kerim est encore aujourd'hui au pouvoir; elle se compose de douze princes y compris le roi Ali. Le père de ce monarque s'appelait Mohamed-Chérif, et pendant les vingt-six années de son gouvernement, il se rendit tristement célèbre dans le nord et au centre de l'Afrique par son injustice, sa cruauté et sa haine des étrangers et de la civilisation. Bon nombre d'Arabes et notre infortuné compatriote Vogel en furent victimes. Son fils, le roi actuel, règne depuis 1858, et pour un pays comme celui-là, c'est un aussi excellent prince que son père était un monstre. Il est énergique, juste quoique obstiné et d'une implacable sévérité. Il est fier, belliqueux et ambitieux dans le bon sens du mot.

Si l'on se sentait tenté de donner à sa sévérité le nom de cruauté, car les exécutions, les oreilles, les nez, les mains et les pieds coupés ne sont pas choses rares, il faudrait tenir compte du caractère du peuple qu'il gouverne, pour le juger avec équité. La plupart des gens de Wadaï sont d'une arrogance indomptable, barbares, brutaux, entêtés, querelleurs, méchants, sans intelligence pour les arts et l'industrie, et par-dessus le marché, ivrognes. Dans l'ivresse éclate toute la sauvagerie, la brutalité de leur caractère. A Abeche, pour ainsi dire sous les yeux du roi, il ne se passe pas de semaine que quelques personnes ne perden

la vie par suite de querelles amenées par l'ivresse ou la jalousie. Il n'y a pas encore longtemps qu'un étranger ne pouvait sortir de chez lui, passé trois ou quatre heures de l'après-midi, de crainte de rencontrer des gens ivres toujours prêts à mettre à la main un couteau et à en faire usage avec une prédilection toute particulière contre les étrangers. Un jour, pendant mon séjour à Abeche, comme les hauts fonctionnaires de la cour étaient à boire de la bière sur la place du palais, il s'éleva entre eux une rixe dans laquelle huit personnes laissèrent la vie, entr'autres le premier eunuque, un des plus hauts fonctionnaires du pays. Une autre fois, appelé en ma qualité de médecin à donner mes soins à la victime d'un semblable accident, je l'entendis, peu d'instants avant sa mort, dire à ses parents qu'il voyait affligés : « Pourquoi » pleurez-vous donc? Est-ce que je ne meurs pas de la mort d'un » fiancé? Ne devriez-vous pas être heureux que je ne sois pas » condamné à mourir vulgairement de maladie ? » Avec de pareilles gens, il faut une sévérité implacable, un gouvernement de sang et de fer, et tel est en effet celui du roi Ali.

Pour moi, ce prince a toujours été un protecteur sûr, un hôte plein de bonté, une société intelligente et un conseiller prudent.

Dans une seule occasion, il a peut-être manqué de sincérité envers moi. C'est lorsque, un peu avant mon départ de Wadaï, réunissant tout mon courage, sourd aux conseils et à la volonté formelle de mes amis, je voulus m'acquitter d'une des principales tâches dont l'accomplissement m'avait appelé à Wadaï ; avoir un entretien et des explications sur les barbaries dont le Dr Vogel avait été victime et demander la restitution des papiers qu'on pouvait avoir de lui. Je lui dis qu'en Europe nous savions exactement depuis longtemps, quand et comment notre frère Abd-el-Wahad était mort. Mes compatriotes ayant appris par mes rapports quel excellent prince il était lui, Ali, le priaient de faire chercher les papiers écrits de la main du défunt et de me les délivrer, car on avait coutume dans nos pays de conserver de tels papiers avec une piété religieuse. On espérait fermement dans mon pays que lui, étant un prince juste, et le fait s'étant passé alors qu'il était jeune et éloigné de la capitale, notre prière serait exaucée. Le temps était venu avec l'oubli et les pensées de vengeance, aussi opposées à notre religion qu'étrangères à notre caractère, s'évanouissaient sitôt que nous voyons le droit et la justice prendre la place de la violence et de l'injustice. A ces observations, Ali commença par feindre une ignorance complète de l'affaire ; puis, quand il vit que j'en connaissais les lamentables détails, il resta plongé dans une rêverie pleine de confusion, et promit enfin de faire chercher et de me faire livrer ce qui se trouverait. Plus tard, quand je lui rappelai sa promesse, il me dit qu'on n'avait rien trouvé. Je crois qu'il est fort possible que les papiers soient là, car dans ces pays, on détruit rarement quelque chose d'écrit. Cependant je le remerciai et je le priai de diriger pour l'avenir son attention sur cette affaire. En jugeant ce fait qui est peut-être un manque de sincérité, il faut considérer que le roi Ali avait nié officiellement qu'il eût connaissance de l'affaire, et que maintenant, honteux de la lâche trahison de son père, il voudrait à tout prix la laisser ou la donner à l'oubli.

Nul des souverains de Wadaï n'a autant accru et fortifié cet empire que le roi Ali.

A l'origine, Wadaï avait pour frontières naturelles : au Nord le désert; à l'Ouest le lac Fittri ; au Sud le fleuve des Salamat ; à l'Est le Dar-For et les affluents du Bahar-el-Salamat, qui coulent vers le Sud. Le Wadaï proprement dit occupe sur le 13e parallèle environ 4 degrés de longitude et au méridien d'Abeche (environ 21°,30'0" latitude de Greenwich), à peu près 3° 1/2 de latitude. Cependant le territoire n'est pas bien arrondi; la superficie totale devrait arriver à près de trois mille milles carrés.

Aujourd'hui le roi Ali commande encore au Nord à une partie des tribus des Dazu, aux Wanga et à la moité des Bideyat, dans le désert. Il a soumis à son influence une partie de Kanem et du Bahar-el-Gazab et tout Baghirmi à l'Ouest ; et vers le Sud, au-delà du Bahar-el-Salamat, il a incorporé à son empire toute

l'étendue de Rounga et de Kouti, jusqu'aux tribus du Dar-Banda semblables à la race des Nyam-Nyam.

Ainsi l'empire s'est acru de plus du double en étendue bien que la population ne soit nullement augmentée en proportion.

En général, dans les pays orientaux du Soudan, on peut accepter une moyenne de population de mille habitants par mille (allemand) carré. Ce chiffre est peut-être exact pour Dar-For; pour Bornou, il est évidemment trop faible, et pour Wadaï probablement trop fort. Dans un travail qui a duré des mois, je me suis donné la peine de noter pour le Wadaï proprement dit, le nom et la population approximative de chaque village, de chaque tribu et de chaque pays. Si je tiens compte de ce qu'un grand nombre a évidemment dû m'échapper, j'arrive à un chiffre approximatif de deux millions et demi d'habitants. Dans cette évaluation, j'ai compté environ 150 feux par village et sept âmes par feu ; ce qui certes n'est pas trop peu.

Le pays monte graduellement de l'Ouest à l'Est; à l'Ouest il s'élève de 800 à 1000 pieds au-dessus du niveau de la mer; à l'Est il atteint une hauteur de 1500 à 2000 pieds. Le Nord-Est, l'Est et le centre sont assez montagneux et donnent naissance au fleuve Batha et au petit fleuve Betcha (diminutif de Batha) qui, réunis au centre du pays, comme nous l'avons dit plus haut, se jettent dans le lac Fittri, de même que le Chavi se jette dans le lac Tsad. Je fais ici remarquer que les noms de lacs et de fleuves, dans ce pays-là, ne sont jamais qu'une dénomination générale. Batha, dans la langue de Wadaï ; Tsad et Chavi dans les dialectes des Kotoko; Ba, dans la langue de Baghirmi ; Fittri dans la langue des Kouka et des Boulàla ne sont que des termes généraux pour désigner des masses d'eau.

Batha et Betcha sont à sec neuf mois de l'année ; la saison des pluies dure, comme nous l'avons dit, de fin juin au commencement d'octobre. Mais, çà et là, dans leurs lits de sable et de gravier se maintiennent de petites nappes d'eau constantes, et à une profondeur peu considérable se trouve partout une eau abondante.

Le fleuve des Salamat, au Sud de l'empire, sert de déversoir aux monts de Marra dont il recueille les cours d'eau du versant occidental et du versant septentrional. Lui non plus n'a pas de courant permanent, mais il est plus riche d'eau et aussi plus vaste que le Batha. La plus grande partie s'en perd au Sud-Ouest de l'empire de Wadaï, dans différents lacs peu profonds dont le plus important, le Iro, a, me dit-on, une journée et demie de tour. Le reste va rejoindre un bras du Chavi, connu sous le nom de Batchikam.

Le Nord du pays n'est pas bien fertile. Le terrain est souvent rocheux, maigre et manque d'eau, çà et là. Mais l'Est est le centre qui, à côté des montagnes, ont, en prédominance, un terrain léger, sablonneux et beaucoup d'eau, se prêtent merveilleusement à la culture du doukhn (penicillaria).

Le terrain argileux et gras du Sud produit de riches moissons de dourra (sorghum) et de maïs. En outre, on cultive partout les noix de terre (arachis et voandzeia), le coton, le tabac et çà et là l'indigo.

Au Nord, il y a beaucoup d'autruches; les pays situés sur le Bahar des Salamat et au Sud de ce fleuve fournissent une grande provision d'ivoire. Au centre du pays, surtout sur les rives du Batha et du Betcha, le rhinocéros à deux cornes se trouve plus fréquemment que dans toutes les contrées que j'ai visitées. Les girafes et les buffles peuplent le Sud, assez pauvre d'habitants, et partout abondent les antilopes.

Entre les animaux domestiques prospèrent les bêtes à cornes, la race ovine, et dans le Nord, sur les confins du désert, les chameaux. Ces animaux coûtent presque moins qu'en Bornou. Un bœuf de somme ne dépasse guère trois thalers, une vache ne va jamais au-dessus de deux thalers, et un gros mouton rarement au-delà d'un. Les chameaux qui sont bien meilleurs que ceux de Bornou ne coûtent pourtant ici que la moitié de leur prix dans le pays voisin, c'est-à-dire de six à douze thalers. Les chevaux seuls sont tout aussi rares que laids et chers. Cependant,

peu à peu il s'est formé une race de pays, supérieure à la qualité de Bornou en solidité, en sobriété, en utilité.

La population se divise en différents groupes. Le principal est celui des Maba qui comprend ce qu'on appelle les tribus nobles ; réunis par le même dialecte, la même histoire et les mêmes caractères physiques et moraux, ce sont à proprement dire les maîtres et les représentants de Wadaï ; leurs femmes seules peuvent enfanter des rois ; on parle du pays de Wadaï comme du Dar-Maba, de même que la langue de Wadaï s'appelle Bora-Mabang. Les Maba habitent une partie du nord et du centre du pays. Leur teint tient le milieu entre le bronze foncé que les Arabes de ces pays appellent verdâtre et le gris noir. C'est aussi la couleur des tribus qui ont avec eux une parenté de langue, c'est-à-dire des Kondongo, des Kaihemere, des Kadjakse, des Fala et des Kadjanga, qui habitent au centre et au sud. Le teint du reste des habitants de la périphérie du pays, tient le milieu entre le gris et le noir ; beaucoup d'entre eux sont méprisés et considérés presque comme des esclaves, tels sont les Moubi, les Masmadje, les Dadjo et les Abou-Telfan.

Les Arabes sont plus nombreux à Wadaï qu'en Bornou. Ils sont ou pâtres de chameaux comme au Nord, ou pâtres de bestiaux comme au Sud. Ils se sont conservés en partie sans se mêler à la population, et alors leur teint est resté clair ; d'autres se sont mêlés plus ou moins aux indigènes et aux esclaves et offrent alors les nuances les plus variées du teint.

Chose singulière ! malgré l'origine arabe de la famille régnante, cette partie de la population est assez méprisée en Wadaï. Il n'y a pas longtemps qu'un Arabe ne pouvait entrer dans la capitale qu'après avoir ôté ses sandales et en chemise usée. L'orgueil, l'arrogance des Maba veut tout faire rentrer dans la poussière autour d'eux.

Et cependant, cet orgueil, cette arrogance des hommes de la classe supérieure envers leurs compatriotes et les étrangers n'a d'égale que leur bassesse, leur servilité à l'égard du souverain

héréditaire. Vous serez étonnés, Messieurs, d'apprendre quelle cour compliquée, quel cérémonial assujettissant, quelle imposante hiérarchie a pu se développer chez ces demi-barbares. Le gouvernement est naturellement absolu, et quoique ce ne soit pas impunément que le roi viole la rigueur des vieilles coutumes qui ont acquis la force coërcitive des lois. Le successeur légitime au trône est le fils aîné du feu roi, né d'une mère appartenant aux tribus nobles. Il faut qu'il soit en pleine possession de tous ses sens, au moins quand il arrive au pouvoir ; il ne doit avoir aucun vice physique qui puisse frapper les yeux. Il faut qu'il renonce à la merissa (c'est la bière du pays) et qu'il prenne ses repas seul. Ces repas ne se composent point comme ceux du peuple de la dure bouillie de penicillaria, il n'y entre que le froment et le riz. De même qu'il mange seul, il doit aussi coucher seul. Sa dignité rend désirable qu'il connaisse les Ecritures, bien que ce ne soit pas indispensable. Enfin, il ne doit pas rétracter sa parole, même quand il a reconnu son erreur.

L'eau que boit le roi est apportée dans des cruches complétement cousues dans une étoffe afin que nul regard mauvais ne les frappe ; la fontaine où on la puise est également entourée d'étoffe. Les femmes et les filles qui servent de porteuses d'eau sont escortées par des eunuques, et malheur au passant qui ne se prosterne pas et ne reste pas le visage détourné jusqu'à ce que le convoi soit passé ! A l'entrée du palais du roi, les porteuses mettent sur l'épaule les cruches que jusque-là elles avaient portées sur la tête, et les gens de l'escorte se mettent à nu le bras droit et l'épaule droite. Cette dernière coutume est obligatoire à tout homme, sans distinction de rang, sitôt qu'il met le pied sur la place du palais désigné sous le nom de Tacher.

Le jour de l'avénement au trône ou mieux au pouvoir, les grands se rassemblent dans l'intérieur du palais royal. Là, dans une cour ouverte, s'élève une haute estrade de terre glaise couverte et à laquelle aboutissent plusieurs marches. Sur ce tapis, le nouveau roi s'assied, et le chef des docteurs du pays, des oulemas,

lui entoure d'un turban sa tête déjà coiffée d'un turban tunisien; puis il dépose devant lui les insignes royaux et les armes royales. Les insignes consistent en trois plumeaux en plumes d'autruche qui sont portés devant le roi comme des étendards nommés Riehs, les grandes caisses de l'Etat nommées Nehas, un éventail de plumes d'autruche ou Nefada, parasol royal de soie rouge, jaune ou verte; personne dans le pays n'ayant le droit de se servir d'un parasol; enfin en un Coran de famille.

Pendant cette cérémonie, après laquelle les grands dignitaires rendent hommage à leur nouveau souverain et appellent sur sa tête la bénédiction divine, l'orateur du roi appelé Khœchm-el-Kellem ou organe de la parole, parcourt la capitale et, dans un discours émaillé d'images poétiques, annonce aux habitants le changement de gouvernement.

Puis le souverain doit rester au palais toute une semaine à l'exception du vendredi où il se rend à la mosquée. Pendant ce temps-là, il dispose des hautes charges de la cour et de l'Etat, institue ou révoque lès fonctionnaires et fait tous les changements de personnes qu'il juge à propos. Quand la résidence était à Wara, le roi se rendait ensuite pour sept jours sur le mont Thoreya où étaient conservées les caisses royales. Au bout de ce temps-là, il devait, au lieu de sépulture héréditaire, Toumang, immoler en l'honneur de ses ancêtres cent bêtes à cornes, cent chameaux et cent brebis dont la chair était ensuite distribuée aux habitants situés dans le ressort de la ville. Alors apparaissent les députations des tribus et des pays pour lui apporter leurs hommages et leurs félicitations. Sous la conduite de leur Malek, elles lui remettent le salam ou présent de salutation, consistant en quatre mesures de doukhn par homme. L'orateur du roi qui doit être un fakir (savant) accompli, leur sert alors d'introducteur et déploie son esprit et son talent poétique en flagellant dans de petites rimes aisées les faiblesses des tribus et de leurs chefs.

Ensuite vient le défilé du harem paternel, renfermant plusieurs centaines de Habbaba ou femmes et de Fellaguine ou servantes.

Les femmes qui ont eu des enfants du feu roi restent, les autres sont conduites par détachements de vingt à trente à la mosquée, où les docteurs se choisissent parmi elles des femmes. Celles qui ne trouvent pas d'amateurs retournent à la maison paternelle. Les servantes qui ne sont pas mariées sont de la même façon exposées dans la mosquée, et si elles ne trouvent pas d'amateurs, elles retournent tout simplement chez elles. Si le feu roi a été le père du nouveau, celui-ci renvoie autant que possible du palais tout le personnel féminin, de peur de prendre goût peut-être pour une femme qui a pu avoir les faveurs de son père. Mais si le prédécesseur du roi en était le frère, le roi choisit dans celles qu'il a sous la main, celles qui lui plaisent, établit les filles du défunt quand elles sont nubiles ou les prend dans sa famille quand ce sont des enfants. Par contre, les fils nés de femmes nobles de Wadaï doivent perdre la vue. Cette opération est exécutée par le chef des forgerons qui leur passe un fer rouge devant la cornée de l'œil. Cette coutume cruelle ne date que du commencement de ce siècle.

Puis arrivent encore des messagers des pays tributaires, de Baghirmi, de Fittri, de Fansa, de Soula, de Rounga, apportant au roi leurs hommages et les présents d'usage des rois vassaux. Les empires voisins, Dar-For et Bornou, lui envoient aussi des ambassadeurs pour le féliciter et lui remettre les présents d'usage; un cheval, un sabre, un chapelet et un vêtement d'honneur. Enfin quand le nouveau souverain a envoyé à la Mecque, et s'il est possible aussi à Constantinople, un présent d'hommage qui, selon la coutume consiste en eunuques, alors il peut être considéré comme installé.

Les serviteurs de la famille royale se composent de deux amines, sortes de valets de chambre intimes; l'un né libre et l'autre esclave, et d'un employé qui porte le titre d'Aguid-Guerri et qui est grand messager. L'amine de naissance libre a la surveillance d'une partie du trésor royal qu'il garde dans sa maison, de plus, il est chef des marchands. L'autre amine a sous sa garde la plus grande

partie du trésor et les provisions de toutes sortes qui se trouvent dans le pays du roi. Il apporte au prince l'eau de toilette et les mets. Enfin l'Aguid-Guerri a la garde du peu de livres et de papiers du roi. Il est grand messager et chef des pages royaux. Ceux-ci, daus les cas ordinaires, servent de messagers ; et, à cause de la rapidité avec laquelle ils doivent accomplir leur emploi, ils portent le titre de Touïras, c'est-à-dire oiseaux. Les plus hauts fonctionnaires de la cour même, les conseillers intimes du roi sont deux Kamkolak Tangnakalak. De ces deux mots, le premier Kamkolak signifie vieil homme, c'est-à-dire grand homme ; le second Tangnakalak composé de Tangde, c'est-à-dire maison et Kalak, ou garçon, signifie par conséquent en mot à mot avec le premier : le grand fonctionnaire de la maison. Outre les fonctions de conseillers et d'intermédiaires occupées par ces hommes, ils ont avec deux Kamkolak Tangnakalak de second degré et avec deux docteurs l'administration de la justice dans les affaires insignifiantes et dans les cas criminels de peu d'importance.

Le matin, au lever du soleil, apparaissent les deux Kamkolak et toutes les personnes qui ont leur entrée à la cour; s'ils n'ont pas d'autre devoir à remplir dans la demeure du roi, ils font présenter par les Touïras, ou pages, leur salut du matin à Sa Majesté, et sont ensuite ou appelés auprès du roi ou renvoyés chez eux à leurs devoirs. S'ils sont admis, ils s'agenouillent avant d'entrer, rampent à quatre pattes sous la première portière et se trouvent ainsi dans le Mahkama, endroit où est le roi. Là ils se tiennent à distance respectueuse, plus ou moins rapprochée, suivant leur dignité. Autrefois, ils devaient après cela pencher le haut du corps de côté et toucher le sol alternativement de l'une et de l'autre tempe, d'abord à droite, puis à gauche. Ali, l'audacieux novateur, a aboli cette coutume, non sans mécontenter gravement ses sujets. Aujourd'hui, on reste simplement à genoux, le haut du corps penché en avant, les yeux fixés à terre pour ne pas être ébloui par la majesté de la force royale, et frappant l'une contre l'autre les paumes des mains en appelant sur l'auguste

maître une longue vie, le bonheur, la paix et la victoire. Ceci se passe dans la partie du palais qu'on peut appeler publique et qui se trouve dans le voisinage immédiat des appartements privés du roi.

A côté de cette partie s'en trouve une autre très considérable, très étendue : c'est le harem ou les appartements des femmes, habités par les épouses du roi et ses servantes. A Wadaï, comme dans les autres états du Soudan, le nombre en est très grand. Des centaines de femmes, pêle-mêle, libres et esclaves, peuplent les palais royaux. La loi de l'Islam qui ne permet que quatre femmes légitimes est une chimère pour les rois du Soudan. Chez mon ami, Abou-Sekin, roi détrôné de Baghirmi, qui pourtant n'errait qu'en fugitif avec son camp de guerre, j'ai compté encore un jour 150 veuves de son père. Plusieurs d'entre elles étaient encore jeunes et belles et, par le manque général d'hommes, suite de la guerre, elles me firent à moi, chrétien, les propositions de mariage les plus séduisantes.

Les femmes du roi proprement dites portent en Wadaï le titre de « Habbaba » c'est-à-dire bien-aimées. Elles ont au-dessus d'elles deux Grandes-Habbaba qui surveillent tout le harem, tiennent le roi au courant de l'état de santé des femmes et de la postérité qu'il peut attendre ou qu'on vient de lui donner. De plus, toutes les semaines, elles reçoivent les céréales destinées aux femmes et celles mises en réserves pour les hôtes que le roi peut recevoir, et tous les mois, elles reçoivent les provisions de riz, de beurre, de miel, de froment et de sel. Aux trois grandes fêtes mahométanes, à la fin de Ramadhan, à la fête de Pâques et à l'anniversaire de la naissance du Prophète, on distribue dans le harem des vêtements, des joyaux, des bois de senteur, des essences et de l'huile. Les servantes du harem et en général du palais ne sont jamais prises dans les tribus nobles de Wadaï ; ce sont des esclaves ou des femmes plus ou moins méprisées des Kouka, des Masmadje, des Moubi, des Birgid, etc.

Les eunuques forment naturellement une partie intégrante du

harem ; il y en a de 40 à 50 dans le palais, amenées pour la plupart de Baghirmi. Cependant on en fait encore dans le pays, mais seulement, à la suite de condamnations, comme châtiment. Dans le nombre, quelques-uns sont astreints au service et à la surveillance des femmes ; quelques autres sont chef administratifs et militaires ; souvent même ils se distinguent par leurs qualités guerrières. Ainsi l'Aguid (chef) des Salamat (tribu d'Arabes au Sud du pays), qui occupe un des postes militaires les plus importants, est toujours un eunuque.

Dans une autre partie du palais, non moins étendue, se trouvent les écuries. A leur tête sont les grands écuyers qui portent le titre de Djerma, dont deux du premier et deux du second degré. La cavalerie du roi leur appartient en grande partie ; il n'est pas rare, du moins, qu'ils aient chez eux des centaines de bons chevaux. Les Djerma ne sont pas seulement des écuyers, mais des chefs militaires, des fonctionnaires administratifs. Des deux grands écuyers de premier degré, l'un est toujours de naissance libre et, si cela se peut, oncle maternel du roi ; l'autre est esclave. Ce sont les Djerma qui séjournent actuellement à la cour et qui tiennent au roi l'étrier, la bride et le cheval quand il monte en selle. Les valets d'écurie s'appellent Korayat, il y en a plusieurs centaines ; ils forment en même temps une garde du corps. C'est là la cour proprement dite, celle qui fait le service personnel du roi et celui du palais. L'administration et le gouvernement du pays sont entre les mains des Kemakel, des Agade (pluriel de Aguide) et d'autres dignitaires dont nous allons parler dans un instant.

Tout l'empire se divise pratiquement en : Dar-Tourlalou, province du Nord ; Dar-Tourloutou, province du Sud ; Dar-Tolouk, province de l'Est ; comprenant seulement les districts de la frontière du côté de Dar-For ; Dar-Loulouk, province de l'Ouest ; Dar-Kadro, district des montagnes au Sud-Ouest du pays ; Dar-el-Bahor, c'est-à-dire les pays riverains du fleuve des Salamat, et Dar-Djouagerlang, pays des païens, au fond du Sud. Les hauts fonctionnaires administratifs ne correspondent pas bien exactement

à cette division territoriale. Ils portent le titre de Kemakel (voyez plus haut le titre de Kamkolak) et il y en a quatre :

K. Tourtalou, haut fonctionnaire de la province du Nord ;

K. Tourloulou, haut fonctionnaire de la province du Sud ;

K. Bilakguinnek gouverne le centre de l'empire et les environs de la résidence. Son territoire ne correspond par conséquent pas précisément à la division en provinces indiquées plus haut ;

K. Zyoudi adminstre l'Ouest du Wadaï primitif proprement dit.

Les Kemakel ont l'administration et la justice, ils décident même dans les questions de vie et de mort. Mais différentes classes d'individus échappent à leur puissance ; les nomades, les forgerons soumis à l'autorité de celui qu'on appelle le roi des forgerons ; les personnes de sang royal dont les affaires ressortent directement du roi, les personnes de leur propre famille et les meurtriers. Les Kemakel parcourent leurs provinces pour rendre la justice, surveiller l'administration et recueillir leurs revenus. De chaque localité de leur province, ils reçoivent une charge de chameau de grains, un vêtement, une bête à cornes et un mouton. C'est ce qu'on appelle Ada-Malhuma ou impôt ordinaire. Dans chaque lieu où ils s'arrêtent pour quelque temps, ils reçoivent le Dhifa ou présent d'hospitalité, variant suivant l'importance du village.

Un personnage moins considérable, à qui cependant l'étiquette en mainte occasion donne le pas, c'est le roi des forgerons, Sultan El-Haddad, ombre de roi, avec les emblèmes de cette dignité, mais sans pouvoir réel. Ses femmes portent le nom de Habbaba comme celles du roi ; ses filles ont le nom de princesses, Meïram, lui-même peut paraître devant le roi en burnous, la tête couverte et s'asseoir devant lui sur un tapis.

Il a sous son administration absolue et sous sa juridiction les forgerons de tout le pays ; il rase toutes les semaines la tête du roi, prépare pour l'enterrement les corps des souverains défunts ; il est une espèce de médecin attaché à toute la maison royale et a même accès dans le harem ; il doit avoir une éducation religieuse très-

complète, et à l'avénement du souverain, il ôte la vue aux frères, aux neveux et aux cousins que le maître lui désigne à cet effet. Cette autorité particulière, instituée par les forgerons, s'explique par la position sociale de ceux-ci. En Dar-For, en Baghirmi, en Bornou et dans toutes les tribus des Tibbous, de même qu'en Wadaï, le forgeron est le paria de la société. Le métier passe de père en fils, leurs familles se marient entre elles. Personne ne partage son repas avec un forgeron, et ce nom seul est une injure qui ne peut se laver que dans le sang. On n'a pas encore pu trouver de raison bien précise d'une coutume si répandue.

Dans la hiérarchie des fonctionnaires suivent maintenant les Agade (au singulier Aguide); ce sont les gens les plus importants du pays. Quelques-uns d'entre eux sont esclaves, d'autres de naissance libre, plusieurs sont eunuques. A l'origine, ils étaient chefs de tribus arabes, maintenant ils sont encore chefs des tribus et des pays où ils ont l'administration et la justice, mais sans décider sur la question de vie et de mort. Comme leurs pays sont épars dans les provinces, ils partagent avec les Kemekel l'autorité et les revenus; cependant il y a beaucoup de localités où l'Aguide seul commande.

La grande importance des Agade vient de leur qualité de chefs militaires. Ce sont eux qui commandent les expéditions guerrières, les chasses d'esclaves et qui font les levées d'hommes. Leurs recettes, surtout chez les tribus nomades, sont très considérables. Les Agades les plus marquants sont : l'Aguide Er-Ibah, qui commande dans les districts des frontières de l'Est; les Agade de Mahamid, Salamat, Raschid, Djaatena, toutes grandes tribus arabes, ils sont certes plus puissants que les Kemalek. Leur nombre peut s'élever en tout à une quarantaine.

A peu près sur le même rang que les Agade se trouvent les deux grands écuyers (Djerma) qui, ainsi qu'on l'a dit, n'ont pas seulement à faire dans les écuries, mais qui ont au fond de l'Ouest de grands districts administratifs (Baghirmi, Kanem, Bahar et Gasal). L'homme le plus puissant de l'empire après

le roi Ali est, en ce moment, le Djerma-Abu-Djebrin, son oncle maternel.

Après les Djerma, viennent seize Terraguine (au singulier Tourguenak); quatre d'entre eux sont chefs des personnes de sang royal, sur lesquelles ils exercent une autorité sévère; agents de police du roi et bourreaux pour les personnes haut placées, quatre autres commandent la garde du corps proprement dite du roi, les Ozban.

Cette garde de mille hommes environ ne donne pas dans les batailles, mais reste autour du roi pour le couvrir de ses boucliers de fer. Le reste des Terraguine remplit un office semblable auprès des Kemalek qui imitent, chacun dans son entourage, la composition de la cour du roi.

Un personnage singulier dont les fonctions sont souvent assez lucratives, c'est celui qu'on appelle Fatachi, mot à mot « chercheur ». C'est lui qui, dans tout le pays recherche la merissa, bière du pays, défendue par l'Islam, mais qu'on peut boire quand même. Il a des agents de tous les côtés, parcourt toutes les provinces aussi inaperçu que possible, et où il trouve de la merissa quelque part, il casse les cruches destinées à sa fabrication et a le droit de raser la tête de la maîtresse de la maison. Mais ordinairement le Fatachi ne cherche point à déraciner le vice, mais en substituant prudemment l'amende aux punitions mentionnées, il se contente d'augmenter ses propres biens.

Ensuite viennent dans la hiérarchie, les Moulouk (pluriel de Malek), chefs des tribus sédentaires, qui dépendent des Kemakel, ou plutôt des Agade, surveillent l'administration en l'absence de ceux-ci et sont responsables de l'ordre public.

Il y en a un grand nombre, soit libres-nés, soit esclaves. Sous leur autorité, fonctionnent les maires de communes et de villages, qui ont le titre de Mandjak; en dehors d'eux, les fonctionnaires suprêmes, les Kemalek ou les Agade, établissent ordinairement aussi dans les communes leurs représentants personnels qui, sous le titre de « Sed-el-Zereba, » jouissent de plus d'autorité que les Mandjah.

Un personnage éminent encore parmi les Moulouk est le « Song malek, » le malek de la poste, le receveur des impôts royaux en céréales. Il reçoit l'impôt nommé « Salam, » qui consiste en deux moudd ou mesures (l'ancien modius des temps du Prophète), par feu, et prélève à la fin de Ramadhan (mois de jeûne) l'impôt appelé « fottera » c'est-à-dire un moudd par tête et enfin la dîme nommée « Zakka. »

Hors ces revenus réguliers en grains qui proviennent de tout le pays, le roi reçoit des tribus et des districts, selon la nature du sol et selon l'occupation des habitants : du riz des Tundjer au Dar-Zyoud; du coton de presque tout le territoire de l'Etat; des poissons des localités situées sur le Bathe et sur le fleuve des Salamat; du miel du Midi de l'empire; en ivoire, chaque troisième année, 100 à 150 quintaux; des habitants de Dar-el-Bahor des esclaves dont les tribus sur les frontières du Sud et du Sud-Ouest doivent fournir tous les trois ans quelques milliers; en chameaux, chaque troisième année à peu près 5000; presque exclusivement des Arabes du Nord; des bêtes à cornes dont l'impôt se paie tous les trois ans, peut-être 10,000, des Arabes éleveurs de bœufs, des chevaux; on retire de même, chaque troisième année, tous les étalons qui ne sont pas indispensables au maintien de la race.

Le Dar-Zyoud fournit encore des nattes et des peaux; les districts de l'Est doivent envoyer des perches, des lances et des tentes, et dix œufs de pintade par tête d'homme; les Darmout, tribu dispersée, méprisée, qui se donnent à cette spécialité, paient leurs impôts en cruches (pour l'eau, pour le miel, etc.); les pâtres des bêtes à cornes ont à fournir le beurre, jusqu'à mille cruches par tribu. Les Mahamid apportent le sel du désert, car Wadaï est aussi pauvre de ce précieux produit que tous les Etats soudaniens.

Enfin un impôt extraordinaire sous le nom de « Divan » pèse sur quelques tribus qui, à différentes époques de la dynastie, se sont rendues coupables de séditions, et se paie avec les produits qui distinguent leurs districts.

La justice est administrée par le Kadhi, des Kemakel et le roi. Le Kadhi juge tout ce qui est du ressort du droit religieux, les autres dans les provinces, avec la restriction mentionnée plus haut, et le roi, dans la capitale.

Les jugements des Kemakel sont sans appel. Le vol, même avec effraction, attire une première fois uue amende; en cas de récidive, la mort. Le brigandage, le vol à main armée demandent la mort. La calomnie, l'adultère, la rixe avec effusion de sang sont punis d'une amende.

Une condamnation à mort prononcée par le Kamkolak est mise à exécution par les Kabartou, classe méprisée de musiciens et de bourreaux, au moyen de bâtons ferrés.

La juridiction du roi s'étend sur tous les membres de la famille royale, sur tous ceux qui appartiennent aux familles des Kemakel et sur les meurtriers. Ces derniers reconnus coupables sont remis à la famille de la victime, ou par le Sultan, et dans ce cas on lui pardonne ordinairement à cause de l'intervention du roi, ou par le conseil des Oulemas, et alors il doit payer le crime par son sang ou par le « Dhié, » rançon qui consiste en 100 chameaux ou 100 têtes de bestiaux.

Le roi, autrefois, tenait une cour de justice publique tous les vendredis, au Tacher, place du palais, et pour tous les jours, le tribunal nommé Tacher, dont j'ai fait mention plus haut, fonctionnait sous la surveillance du roi. Maintenant ce dernier seul est en activité en rapportant toutefois les cas difficiles et importants au maître.

Les condamnations à mort prononcées par le roi sont mises à exécution par un Tourguenak et ses gens ou par les Kabartou ou par les esclaves royaux.

La mort par les bâtons ferrés des Kabartou convient aux crimes qui ont été commis publiquement et dont l'opinion publique réclame la vengeance. Notre infortuné compatriote, Edouard Vogel, succomba à ce genre de mort.

On pend les voleurs en cas de récidive; les esclaves du roi les exécutent.

La mort par fusillade estaux réservée hommes haut placés qui se sont rendus coupables d'un crime pour ainsi dire public; ordinairement les esclaves du roi les exécutent sous les yeux de leur maître.

Les crminels politiques sont mis à mort par la torsion du cou ou par la strangulation; un Tourguenak en est l'exécuteur.

Les rebelles, les régicides et les personnes coupables de haute prahison sont condamnés quelquefois au supplice du pal ou à être précipités dans un puits étroit, hérissé de glaives et de couteaux ou à avoir les membres coupés successivement; l'exécution en revient aux esclaves du roi.

Le roi, comme maître absolu du pays, est naturellement aussi chef suprême dans la guerre, quoique sa personne doive rester loin de la mêlée.

Comme tout le reste, l'art de la guerre obéit anssi à des règles immobiles d'une coutume séculaire. Dans ce pays-là, tout homme adulte est, en cas de besoin, soldat, et il le sera jusqu'à une vieillesse avancée, car chacun possède une lance, deux ou trois javelots, un long couteau attaché à l'avant-bras, un poignard fixé au-dessus du coude; beaucoup d'entre eux ont des armes de jet et tous savent se servir de leurs armes. Les soldats, dans le sens que nous donnons à ce mot, n'existent pas.

Des fusils arabes, à pierre, dont il y a quelques milliers dans le pays, sont introduits par les marchands et pèlerins de Berghazi, Tripoli, Djedda, Souakin. On les préfère de beaucoup aux mauvais fusils à percussion que les marchands du Nil importent de l'Egypte. Ils se trouvent presque exclusivement dans les mains des esclaves et des employés du roi.

Beaucoup d'entre ceux-ci possèdent aussi la carabine tromblon à bouche large qu'on trouve encore suspendue aux selles dés grands du pays, qui n'aiment pas moins le long et large glaive et ne dédaignent pas le bâton ferré.

Les contingents des tribus et des districts demandés en cas de guerre varient beaucoup pour le nombre, suivant le pays contre

lequel l'expédition est dirigée. La force la plus imposante se déploie contre le Dar-For, puisque la partie peuplée du pays se trouve très près de la frontière, tandis que dans une guerre dans l'Ouest, les frontières de l'Est ne doivent pas être dégarnies. Les tribus nomades, dont les territoires se trouvent très loin du centre de l'empire, comme les Mahamid, les Ouled-Rachid, les Salamat, n'envoient que des contingents très faibles où que la guerre ait lieu.

En Wadaï, comme dans tous les Etats soudaniens, on attache la plus grande importance à la cavalerie. La race chevaline n'y prospère cependant pas. A force d'importations de Bornou et des pays du Nil, on a réussi à en créer une, acclimatée, qui n'est pas belle, il est vrai, mais qui est très utile. Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, les chevaux de Wadaï se distinguent par leur résistance aux fatigues, leur sobriété, leur tempérament. En cas de guerre, le Sultan peut mettre en campagne environ 5000 chevaux, dont le tiers, hommes et chevaux, est pourvu de cuirasses en ouate. Beaucoup de cavaliers sont encore munis de cottes de mailles.

L'ordre de bataille est fixé une fois pour toutes. L'armée se compose du centre, au fond duquel se tient le roi, et des deux ailes que les Kemakel et les Agade forment avec leurs esclaves, leurs clients et les contingents des provinces et des tribus qui sont soumises à leur administration.

A la tête du centre se tient l'Aguid ou chef de l'avant-garde. Il est suivi des esclaves du roi armés de fusils, des dignitaires religieux, les Oulemas, et des conseillers intimes, Kemakel, Tangnakalak, du roi avec leurs gens. Viennent ensuite les soldats nommés « Delula » qui ouvrent la route au roi. Ils sont munis du bâton bifurqué pour retenir les branches d'arbre qui pendent sur sa route et d'une hache pour faire, en cas de besoin, un chemin par les taillis, et armés du glaive et du couteau. Ils sont suivis des Korayat, palefreniers du roi; celui-ci entouré des Suled-el-Derrega, enfants des boucliers, qui forment la vraie garde du

corps et doivent couvrir le roi de leurs boucliers de fer. Derrière le roi se tiennent les Touïras, pages, la plupart montés à cheval et munis de cuirasses. Après eux viennent les autres dignitaires de la couronne : le Sultan El-Haddad, roi des forgerons, les eunuques, la reine-mère « Momo », la « Meïram principale, » chef des princesses avec leurs gens, et enfin l'Aguid Mogene, commandant de l'arrière-garde.

Les Kemakel, les Agade, les Djerma, etc., se distribuent sur les deux ailes. Chaque chef, chaque tribu, chaque district a sa place fixée, connue, à gauche ou à droite, et chaque chef, hors les contingents des provinces, des districts, des tribus de son administration, dispose des cavaliers et des fantassins qui lui appartiennent personnellement.

Du centre, d'abord, ne participent à la bataille que les esclaves du roi, armés de fusils, au moment du danger menaçant naturellement tout l'entourage du prince. La bataille paraissant perdue, les gardes du corps continuent un combat désespéré, et le roi lui-même descend de cheval, fait étendre par terre le tapis royal, s'y assied et attend en silence et avec dignité le sort que l'ennemi victorieux lui réserve. La fuite est une honte impossible pour les rois de Wadaï.

Descendant de la vie de la cour et du gouvernement en paix et en guerre dans la sphère de la commune et de la famille, nous trouverons partout la même réglementation par les anciennes coutumes. Entrons dans un village et examinons les deux :

Les habitations sont formées de huttes en paille ou en tiges de dourra ; les maisons construites en terre ne se trouvent que dans la capitale ou à Numro, ville des marchands.

Les huttes se rapprochent plus de la forme conique que celles de Bornou qui ont souvent la forme d'une cloche. Mais elles ne sont ni belles, ni solides; les tribus idolâtres de Baghirmi dépassent en cet art beaucoup les gens de Wadaï.

Dans l'intérieur des huttes, nous trouvons d'abord le lit, un banc simple couvert d'une natte tressée en feuilles de palmier

doum ; ensuite les cruches gigantesques en terre glaise séchées au soleil qui servent à la conservation des grains, tellement grandes qu'on les fabrique d'abord pour construire seulement après et au-dessus d'elles, les huttes ; ensuite des cruches en argile cuite à large bouche pour y mettre la provision d'eau ; de semblables à la bouche étroite pour faire bouillir le mets principal et cuire la viande ; des coupes et des écuelles pour boire et pour manger, en écorce de calebasse ou en bois teint en noir, et enfin de grands paniers à formes assez jolies pour mettre d'autres objets.

Les habitations plus grandes sont entourées d'une zeriba, haie en broussailles, et contiennent plusieurs huttes d'hospitalité pour les étrangers, tandis que les gens sans beaucoup de moyens se mettent d'accord avec leurs voisins à cet effet.

Les villages quelque peu considérables contiennent trois huttes publiques ; l'une pour les vieux, au-delà de la cinquantaine ; l'autre pour les hommes de 26 à 50 ans ; la troisième pour les écoliers et les tout jeunes gens.

La population mâle passe toute la journée dans ses huttes, s'il n'y pas d'empêchement extraordinaire. Les travaux ordinaires se font là, les conseils s'y tiennent; là on prend ses repas, on jase, on s'amuse.

Le chez soi n'existe pour l'homme que dans la nuit ; manger seul dans sa demeure serait une grande honte, et les jeunes gens non mariés n'aiment même pas à y dormir.

Si les villages ne sont pas assez grands et riches pour se donner le luxe des trois huttes décrites, ils en construisent du moins une qui sert de mosquée, d'école et d'auberge pour les voyageurs. A côté d'elle, en ce cas, se trouve une large toiture sous l'ombre de laquelle les hommes de tout âge passent la journée en filant du coton, en cousant, en tissant, principales occupations des hommes en dehors des travaux de l'agriculture.

Les habitations privées appartiennent plutôt aux femmes ; comme en effet, en cas de divorce, ce n'est pas la femme divorcée qui s'en va, mais l'homme qui ramasse son petit bagage et disparaît

du toit conjugal; coutume qui est du reste naturelle, puisque l'homme a ordinairement encore d'autres femmes et peut se retirer chez une d'elles, tandis que la femme serait sans abri, si elle n'a pas de parents au village.

La femme reste toute la journée à la maison, s'il n'y a pas de travaux d'agriculture à faire; elle tresse des nattes, fait de la farine au moyen de deux pierres, prépare les repas et ne quitte la maison que pour chercher du bois et de l'eau.

Dans la saison des travaux qui ont rapport à l'agriculture, toutes les autres occupations restent en arrière. Mari et femme labourent en commun leurs champs respectifs, alternant par journées ; car les champs des deux sont séparés, la séparation des biens étant en tout une règle générale. Après la récolte, le mari est obligé de donner à sa femme 12 ouïba (chaque ouïba contient 8 moudd, mesure expliquée plus haut) de sa récolte; s'il en a plusieurs, il doit à chacune 6 ouïba. Par contre, le mari a le droit de recourir à la provision de céréales de sa femme, quand la sienne est épuisée.

En outre de cette obligation vis-à-vis de sa femme, il faut que le mari lui donne tous les ans un habillement complet qui se compose d'un châle pour entourer ses hanches, d'un semblable enveloppant les épaules et la tête et d'une peau de chèvre qui ne se porte que pendant les jours de la menstruation.

Aux enfants nouveaux nés, on rase la tête à partir du septième jour en répétant l'opération périodiquement.

Aux petites filles on laisse pousser les cheveux après deux ans, tandis que, à partir de cette époque, on ménage aux garçons l'ornement d'une touffe au sommet de la tête.

On allaite les petits enfants durant deux ans. Les mères les portent sur le dos au moyen d'une peau de chèvre attachée autour de la taille et aux épaules, tandis que les femmes de Bornou portent les petits enfants à califourchon sur la hanche.

A l'âge de deux mois, les enfants femelles commencent à s'exercer dans l'art de rester assis, pour empêcher une taille trop élancée,

comme on dit ; tandis que les mâles commencent à cultiver ces exercices à l'âge de quatre mois. On leur soutient la tête avec un large collier de cuir.

Ordinairement, à l'âge de huit mois, les enfants commencent à se servir de leurs extrémités inférieures pour la locomotion.

La circoncision des garçons a lieu à l'âge de huit à douze ans environ; les filles sont soumises, âgées d'à peu près douze ans, à une semblable opération.

Aussitôt que les garçons fréquentent l'école, ils s'éloignent de l'éducation et de la maison paternelles et sont soumis presque entièrement à l'autorité du maître d'école.

Jusqu'à l'âge de six à huit ans, les enfants des deux sexes se promènent entièrement nus. Ensuite les garçons sont habillés d'une espèce de chemise large; beaucoup plus tard, ils reçoivent un large pantalon ; le dernier vêtement qu'ils n'ont pas toujours l'occasion de recevoir regarde les pieds et consiste ordinairement en sandales, plus rarement en souliers rouges, faits de peaux de chèvres et importés de Baghirmi et de Bornou. La tête reste nue, on la rase, s'il se peut, une fois par semaine. Les étudiants et les jeunes gens qu'on nomme « Afrit » et qui font un métier de vagabondage sont une exception à cette règle. La tête couverte par un petit bonnet en coton blanc est permise aux lettrés (cheikh religieux), aux pèlerins et aux vieillards. Les étrangers arabes ou du nord et quelquefois les employés de la cour adoptent le bonnet rouge de Tunis.

La barbe est, comme chez la plupart des nègres, médiocrement développée, mais on en porte, à l'exception de la moustache, autant que la nature le permet. Comme ornements, les hommes aiment à porter aux doigts des bagues d'argent, et au-dessus du coude des anneaux en ivoire, en corne, en argile, en pierre. Mais chaque homme adulte se procure l'ornement principal d'un Wadaïen, le « doum», c'est-à-dire une protubérance entre l'oreille et la nuque, une de chaque côté, produite par l'application réitérée de ventou-

ses et qui est regardée comme un signe de sens guerrier et de courage.

Les petites filles portent d'abord une ceinture en cuir souvent ornée de coquillages du nom de « Kaouri », dont les nombreuses franges sur le devant forment une espèce de tablier. Plus tard, on leur met une ceinture de pudeur qui consiste dans une bande en coton de la longueur de plusieurs mètres et de la largeur d'une main et dont le milieu se trouve entre les jambes, couvrant les parties sexuelles. On la maintient en place par un lien tout étroit autour des hanches; ses extrémités, tombant devant et derrière, traînent par terre et balaient le sol comme les robes de nos dames.

A cette époque, les petites filles aiment à se parer de grands anneaux d'oreilles ornés de petits morceaux de corail; de différentes décorations de cheveux en cuir ou en coquillages; de bracelets en ivoire, corne, kharbit (corne de rhinocéros), peau d'hippopotame; d'anneaux au-dessus de la cheville, en argent ou en cuivre.

Ce n'est qu'après être devenues « Chomasia», c'est-à-dire après avoir atteint une hauteur de cinq palmes, qu'elles reçoivent, en dehors de la ceinture de pudeur, une espèce de vêtement. Celui-ci consiste dans un morceau de cotonnade long environ de 8 pieds et large de 2, ayant au milieu un trou assez large pour passer la tête. Une moitié couvre la partie antérieure du corps, l'autre la partie postérieure; des deux côtés, ce vêtement est ouvert.

A cette époque, les jeunes filles tiennent à ce qu'on leur perfore l'aile droite du nez pour y porter l'inévitable cylindre de corail, et aspirent à la ceinture des femmes, principal instrument de coquetterie en Wadaï. Aucune femme, ni riche ni pauvre, ne croit pouvoir s'en passer. Cette ceinture forme un bourrelet épais autour des hanches; elle est, suivant la fortune des femmes qui la portent sous leurs vêtements, garnie de perles ou de grains de corail, qui souvent valent jusqu'à 40 ou 50 roupies.

Avec cet attirail, les jeunes filles cessent d'être enfants. Elles

quittent la ceinture de pudeur et le vêtement primitif ouvert des deux côtés et s'habillent comme les femmes avec deux châles, l'un autour des hanches, l'autre autour des épaules, mais sans oublier la ceinture des femmes nommée « Khadiour ». Alors aussi elles adoptent la coiffure des femmes. On leur arrange les cheveux en tresses innombrables de l'épaisseur d'un tuyau de plume de corbeau, tout autour de la tête. Les femmes mariées les laissent tomber en guise de voile sur la figure, tandis que les jeunes filles les retiennent de façon que la figure reste libre. Des anneaux et des croissants en argent ornés de corail forment les différentes décorations de la coiffure, et d'une pâte composée d'argile rouge, de beurre, de mahleb, etc., on fait un embellisement aussi bien qu'un parfum recherché.

Enfin les lèvres et les gencives sont traitées selon les idées de beauté et de coquetterie qui règnent en Wadaï.

La Wadaïenne se crible la muqueuse des lèvres et des gencives de petites blessures faites avec les épines des acacias et frotte les fraîches blessures avec de la limaille de fer pour obtenir une belle coulenr grise. La gencive est soumise au même traitement douloureux; soigneusement frottée comme les lèvres ou avec de la bile bovine, elle acquiert une couleur aussi recherchée.

En tout, les femmes de Wadaï attachent une attention toute particulière à la toilette de la bouche. On les voit toujours se promener dans les rues, leur brosse à dents entre les lèvres. Celle-ci consiste en un cylindre en bois de souak (Salvadora persica) dont un bout est effilé et dont elles font fréquemment usage, même en public. Ce bois, outre son effet mécanique, a encore l'avantage de parfumer l'haleine.

Les relations entre les deux sexes sont fréquentes et sans-gêne. Tous les jours, les jeunes gens du même âge se réunissent sur la place publique pour jouer et danser; des fautes de moralité en sont quelquefois les conséquences naturelles. Les fruits de ces fautes appartiennent de droit à la surveillance directe des chefs suprêmes de l'administration et deviennent ses serviteurs, presque ses

esclaves, sa propriété. Des liaisons légitimes s'entretiennent avec une jeune fille, avec le consentement de sa mère sous forme de visites nocturnes comme dans quelques parties de l'Allemagne et de la Suisse. Le jeune homme arrive, on annonce sa présence du dehors, par le salut d'usage ; la mère apparaît, reconnaît le visiteur, appelle sa fille et se retire discrètement, tandis que les amants échangent leurs tendresses. Si les parents sont contraires à cette liaison et au mariage, les amoureux ont quelquefois recours à l'enlèvement, mais dans ce cas il faut chercher vite à atteindre le Toumang, cimetière des rois de Wadaï à Wara. L'employé qui en a la surveillance a le droit, selon une ancienne coutume, de les unir et de les envoyer dans leur village avec le certificat de leur mariage accompli par son intervention.

Les frais de fiançailles et de mariage sont ordinairement à la charge du fiancé. Il fournit les bestiaux à tuer pour la célébration de ces fêtes ; donne à sa fiancée une dot, sous forme d'esclaves ou de vaches, qui correspond à leur position sociale ; fait cadeau à son beau-père d'un vêtement d'honneur ; à sa belle-mère d'une vache à lait avec son veau ; et aux plus proches parents de la fiancée qui sont plus âgés qu'elle, d'objets moins considérables. Les plus proches parents fournissent habituellement à la jeune femme ses ornements, ses bijoux.

Enfin, au jour du mariage, le jeune homme dépose chez son beau-père le « hakk-el-fœrdj », c'est-à-dire droit du lit, sous forme d'esclaves, de chevaux, de vaches, etc., selon sa fortune. S'il ne trouve pas ce qu'il a attendu, il ne cache pas sa découverte désagréable, mais avoue publiquement être trompé en établissant un signe conventionnel de la honte de sa jeune femme devant la porte, non seulement si le beau-père ne rend pas ses dépôts, mais encore s'il n'achète pas son silence par des sacrifices matériels.

Dans la classe moyenne de la société, le couple reste quelque temps dans la demeure de la belle-mère, mais les relations avec elle sont très-restreintes. Un homme, par exemple, ne mange

pas devant sa belle-mère, comme celle-ci ne le fait pas devant lui, et il observe la même réserve devant son beau-père pour quelques années. Sa femme ne mange jamais pendant toute sa vie ni devant son beau-père, ni devant sa belle-mère, ni devant les beaux-frères ou les belles-sœurs qui sont plus âgés qu'elle-même. Non seulement la femme ne mange jamais devant son mari, mais elle ne mange pas même à sa proximité pour qu'il ne puisse entendre le bruit de la mastication.

On n'aime pas que les enfants mangent avec le père, dans le plat ; cela les gâte, les rend orgueilleux.

Les relations sociales superficielles sont réglées très sévèrement, et les exigences de la politesse impérieusement fixées. Si l'on rencontre quelqu'un de connaissance, on lui tend la main en lui demandant comment il se porte, comment il a passé la nuit ou la chaleur de la journée, selon l'heure où on le voit. Si l'on rencontre un inconnu, on lève la main jusqu'à la verticale, on lui souhaite la paix et on s'en va. Si l'on trouve un certain nombre de personnes ensemble, on s'accroupit aussi un instant en s'informant de leur santé en général et on continue son chemin. A la rencontre d'un homme et d'une femme, celle-ci s'arrête à une distance d'à peu près vingt pas, détourne sa figure et attend à genoux ou profondément inclinée jusqu'à ce que l'homme soit passé aussi loin. Devant un homme assis, une femme ne peut passer debout ; elle doit se mettre à genoux et continuer son chemin dans cette position. De même, personne ne peut s'éloigner d'une compagnie de personnes plus âgées sans faire usage des genoux, comme organe de locomotion. Ce n'est qu'après être hors de leur cercle qu'on se lève pour continuer son chemin. Les enfants ne saluent jamais leurs parents, si ce n'est quand ceux-ci reviennent d'un voyage. En ce cas, le fils s'incline devant son père et la fille se met à genoux, tandis que le père leur met la main droite sur l'épaule gauche, sans prononcer souvent la moindre parole de salutation.

Dans un pays où la vie publique est aussi compliquée, les relations sociales aussi péniblement réglées, et où des habitudes domes-

tiques d'une délicatesse presque outrée ont pu ainsi se développer, on croirait que les arts et les métiers, le commerce et les idées eussent dû recevoir un développement proportionné. Mais sous ces rapports les habitants de Wadaï occupent une place assez infime. Quelle différence entre eux et les gens de Baghirmi, de Bornou et des Etats Haoussa à ce point de vue ! Vis-à-vis des belles manufactures en coton aussi solides que jolies et richement ornées que les Haoussa et les habitants de Bornou savent faire ; de leurs tannages de cuir de chèvre, en bleu, noir, rouge et jaune ; vis-à-vis de l'habileté et du goût que quelques tribus de Bornou et de Dar-For déploient en fabriquant des paniers, des chapeaux, des nattes, des plats ; que savent faire les habitants de Wadaï? Leurs vêtements fabriqués et cousus dans le pays sont grossiers au-dessus de toute description et sans aucun ornement.

Si quelqu'un, en Wadaï, désire avoir une hutte en paille ou tiges de dourra jolie et solide, il faut qu'il s'adresse à un homme de Baghirmi ou de Bornou. S'il aime à se vêtir mieux que la masse, il achète aux manufactures des Haoussa et de Bornou; s'il cherche à faire coudre convenablement une étoffe européenne, il a recours à des voisins occidentaux. Les sandales et les souliers de sa propre fabrication sont grossiers, ses selles peu commodes; ses nattes, ses paniers, laids et pas même solides.

Le roi Ali, après la guerre de Baghirmi, ramena environ 12,000 prisonniers de guerre en Wadaï, principalement dans une vue civilisatrice. Parmi eux, les libres-nés qui s'entendaient à un métier devaient prendre domicile dans la capitale Abeche ; les autres recevaient des terrains à cultiver, et bientôt leurs villages se distinguaient parmi ceux des Wadaïens par l'élégance, la solidité et la propreté des habitations et par la meilleure culture des champs.

Les avantages du commerce sont les seuls bienfaits de la civilisation que le roi Ali a réussi à faire accepter par son peuple, dans une certaine mesure. Il est vrai que le commerce aussi est

principalement dans les mains des étrangers, mais enfin il dépasse momentanément celui des pays voisins quoique ceux-ci soient plus riches en produits que Wadaï. Il s'étend jusqu'à présent presque exclusivement sur les plumes d'autruche, l'ivoire et les esclaves, et aboutit à Tripoli, à Benghazi et au Caire. Pour Tripoli, on n'exporte plus d'esclaves; par la route du désert, soit pour Benghazi, soit pour le Caire, on expédie très peu d'ivoire à cause de la difficulté et des frais de transport; par la route qui mène aux pays du Nil par Dar-For, on dirige les trois articles mentionnés, une petite quantité de tamarin et d'autres articles d'une aussi mince importance.

En plumes d'autruche, Wadaï est plus riche que les pays voisins, Dar-For et Bornou, quoique leur qualité ne soit pas la meilleure. Il y a à peu près 20 ans, on pouvait acheter toute une peau d'autruche, qui contient environ une livre de plumes blanches et trois de noires, pour une valeur de 5 francs. Actuellement, il est vrai, la concurrence lui donne un prix de 200 francs.

Tandis que dans le Dar-For proprement dit il y a probablement plus d'éléphants, Wadaï possède une belle source d'ivoire dans les contrées de Bahar-el-Salamat et dans le Kouli, partie méridionale du Dar-Bounga ; le quintal d'ivoire peut s'acheter par des verroteries et des cotonnades européennes dont la valeur n'excède pas 50 francs.

Les esclaves enfin abondent en Wadaï par suite de la prédilection du roi pour la guerre qu'il cherche à maintenir et à nourrir aussi chez son peuple. Du produit des chasses d'esclaves, le roi reçoit un nombre fixé; du surplus, la moitié appartient au chef de l'expédition, la moitié aux chasseurs. Les chameaux et les bêtes à cornes sont distribués de la même façon; celui qui les prend en délivre la moitié au commandant et garde l'autre pour lui. Quant aux chevaux, les juments appartiennent à ceux qui les ont prises; les étalons sont tous pour le roi. Du menu bétail, ni le roi ni le commandant ne réclament rien.

Les commerçants sont en plus grand nombre des Djellaba ou

marchands du Nil; les habitants de l'oasis de Djeba, qui sont tous négociants et connus sous le nom de Modjabra, sont encore assez nombreux, mais ne disposent pas de capitaux considérables; dans les derniers temps, depuis que le commerce de Bornou avec les pays de la Méditerranée s'est considérablement affaibli, les négociants de Tripoli ont commencé à visiter Wadaï et disposent d'assez de moyens. L'article qui prédomine dans l'importation est ce qu'on appelle « Makla-Tromba », pièce de coton de qualité asez mauvaise, longue de presque 20 mètres et large d'environ 60 centimètres, qui représente pour ainsi dire le « thaler ». On en achète au Caire deux pour le thaler autrichien de Marie-Thérèse. Celui aussi qu'on nomme au Soudan Abou-Teïr peut avoir cours, mais avec une perte notable. En dehors de la Makla-Tromba, on importe du drap, de la soie, des cotonnades d'une qualité meilleure, de l'ambre, du corail, des verroteries, etc.

Ce commerce, pour ainsi-dire « en gros », se fait dans la capitale Abeche et dans la ville des marchands *(Numrs)*; du reste, dans tout le pays, il n'y a de marchés publics qu'en trois ou quatre endroits. Mais des personnes entreprenantes qui se sont familiarisées depuis longtemps avec le pays et ses habitants, et parmi les Djellaba, il y a beaucoup d'hommes courageux et entreprenants, vont aux frontières septentrionale et occidentale de l'Etat, pour y chercher des plumes d'autruche et au fleuve des Salamat, et en Koutr pour y acheter de l'ivoire et trouvent ces articles de première main, mais ce n'est pas sans danger; il faut qu'on connaisse bien le pays et ses habitants. La Makla-Tromba se divise en bandes de coton provenant de manufactures très-grossières du pays, qui sont nommées « Tokaki » (au singulier Tokia), longues d'environ 2 mètres 1/2, larges de 0 50 c,; 10 Tokaki font une Makla-Tromba.

La toute petite monnaie est représentée en cas de besoin par des feuilles de papier à écrire ou par des verroteries. En Bornou, du moins dans les villes ou aux marchés plus fréquentés, l'échange est plus commode.

Le thaler autrichien de Marie-Thérèse est la monnaie officielle qui se divise en coquillages nommés Kaouri (cypreaca moneta) dont, suivant le change, il contient 120-180 Rottel. En considérant que chaque Rottel se compose de 32 Kaouri et que par conséquent on reçoit environ 5,000 petits coquillages pour un thaler, on doit avouer qu'il n'est pas bien commode ni de transporter, ni de compter cette petite monnaie; mais, par contre, on a le grand avantage d'avoir une monnaie extrêmement minime, indispensable pour les pauvres et pour l'achat de petites quantités.

En somme, Wadaï est d'un côté, il est vrai, moins favorisé par la nature que ses voisins Dar-For et surtont Bornou, mais aussi, de l'autre, moins exploité. Les contrées au-delà de ses frontières méridionales jusqu'au 5e degré L. N. et où jusque-là des relations superficielles existent, ont sous ce rapport un caractère tout à fait primitif.

S'il est vrai que mon brave protecteur le roi Ali s'est laissé induire à favoriser ou à secourir dans l'Etat voisin le parti qui se remue encore de temps en temps et cherche à maintenir et à fomenter parmi le For un esprit de rébellion contre la domination égyptienne, l'autonomie, l'indépendance de Wadaï sera compromise; sinon la conquête, mais une position tributaire vis-à-vis de l'Egypte en résulterait.

Pour le présent, le Khédive ne retirerait pas de grands avantages matériels de telles conquêtes.

Les routes sont longues, pénibles et dangereuses; les produits du Soudan, en grande partie, ne compensent pas leur transport coûteux en argent et en temps. Mais, dans l'avenir, quand le Khédive, avec l'activité et l'énergie incroyable qui le distinguent, et avec son savoir-faire, aura créé des moyens de communication plus faciles, plus rapides et moins coûteux, alors aussi la récompense matérielle ne manquera pas. Alors les peaux, la cire, le tamarin, l'huile de l'arbre au beurre, de l'élaïs et de l'arachis, le coton, l'indigo, la gomme, etc., fourniront des articles de commerce profitables.

Nous autres Européens, nous nous intéressons d'abord à l'ouverture définitive de ces pays, à la conquête d'une base sûre pour les efforts de l'humanité et de la science de ce côté, à l'affaiblissement du fanatisme islamitique de l'Afrique centrale qui en sera la suite nécessaire, et surtout à la suppression de l'esclavage qui s'ensuivra de plus en plus.

Je m'arrête en exprimant chaleureusement l'espoir que la Providence permettra au Prince généreux, intelligent et énergique qui règne en Egypte, encore pour de longues années, de remplir sa mission civilisatrice en Afrique.

NOTES SUR LE PAYS DE HARRAR

PAR

MOHAMMED MOKTAR

Chef d'escadron d'état-major général égyptien.

PAYS D'ISSA

Quand on quitte le port de *Zeyla* en se dirigeant vers *Harrar*, on traverse d'abord la contrée des *Somalis*. Cette contrée est en grande partie formée de ce que l'on appelait anciennement le pays d'*Adel*; elle est habitée par les tribus suivantes : les *Danakils*, les *Swlad-Aly* (dont le nom a évidemment formé celui d'Adel), par les *Issa*, et enfin par les *Gadibourssis*.

Les *Danakils*, les *Ade-Aly* ou bien les *Awlad-Aly* occupent la partie nord-est de ce territoire, depuis *Tajurah* jusqu'à la frontière du royaume de *Chooa*.

Les gens d'Issa habitent la partie est et nord-ouest de ce même territoire, enfin les *Gadibourssis* en occupent la partie est, sud et sud-ouest.

Comme dans notre expédition nous n'avons eu qu'à traverser le pays des *Issa* et que je tiens à ne donner que des détails parfaitement exacts, je ne m'occuperai que de cette dernière contrée.

Le pays d'*Issa* s'étend depuis *Warabli guirabe*, à 7 milles à l'ouest de *Zeyla*, jusqu'à *Galdessa*, qui est à 189 milles au sud-ouest de ce port.

Depuis *Zeyla* jusqu'à une distance de 115 milles, la route est praticable et relativement facile ; puis, par suite des broussailles

que l'on y rencontre, formées principalement de gommiers et d'euphorbe, elle devient beaucoup plus difficile.

Depuis *Galdessa* jusqu'à *Harrar*, la route est tellement mauvaise que les chameaux ne peuvent marcher que l'un après l'autre et encore avec la plus grande difficulté.

Dans les premiers 115 milles on trouve de l'eau, toutes les six heures à peu près, mais arrivé à *Dallaymali* on marche pendant douze heures sans rencontrer une goutte d'eau, puis ensuite on trouve toutes les quatre heures des eaux assez abondantes provenant tantôt de puits naturels, tantôt de cours d'eau, tantôt enfin des puits que nous étions forcés de faire nous-mêmes.

A 4 kilomètres de *Zeyla*, la route, pendant deux jours de marche, traverse des bois de gommiers et d'essences diverses, telles que les aloës et les euphorbes. Les montagnes que l'on rencontre sont toutes rocheuses, sauf les collines qui se trouvent auprès de *Galdessa* et qui sont de composition calcaire ; la plupart de ces montagnes sont également couvertes d'euphorbes et d'aloës.

Dans le pays d'*Issa*, le pâturage n'est pas abondant, cependant on en trouve auprès des ravins, auprès des fossés que l'on nomme *Hissi* et que l'on creuse pour avoir de l'eau, enfin dans tous les endroits humides. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'ils dépendent surtout de l'abondance des pluies, et que tel pâturage qui a résisté l'année précédente peut, l'année suivante, être complétement à sec si les pluies ont été rares.

Quoique le terrain soit montagneux, il pourrait pourtant se prêter à la culture, surtout auprès de *Galdesseh* et *Grasselli*, où l'on obtiendrait certainement des produits rémunérateurs, si l'on arrivait à se procurer l'eau nécessaire à l'arrosage et surtout si l'on pouvait arriver à secouer la paresse incroyable des *Issa*.

Le général Raouf-Pacha qui, dans cette expédition, a donné tant de preuves de son intelligence supérieure et de sa volonté inébranlable à faire exécuter les ordres de Son Altesse le Khédive, relativement au bien-être des populations et au développement du commerce dans les contrées que nous traversions, a fait d'énergi-

ques efforts pour amener les gens d'*Issa* à s'adonner à l'agriculture, sans laquelle il n'y a ni commerce ni industrie possibles, et j'ajouterai sans laquelle il n'y a pas de peuple réellement fort et par cela même redouté.

Les gens d'Issa se divisent en trois grandes tribus, savoir :

1° La tribu d'Ebgale ;
2° » » de Wardek ;
3° » » de Dalloul.

Chacune de ces tribus se divise en *Fakhidah* que nous allons énumérer successivement.

La tribu d'Ebgal se divise en trois Fakhidah :

Le Fakhidah de Youness Moussa ;
» de Saad Moussa ;
» de Mamassene.

Chacun de ces Fakhidah se subdivise en Rère, ainsi qu'il suit :

Le Fakhidah de Youness Moussa comprend :

Rère Bête Koul ;
» Guedi ;
» Aly Garane ;
» Malane Aly ;
» Achkere Hedja ;
» Galane Wardoul ;
» Galane Wardouwe ;
» Galane Gouwelli Aly.

La population de ce Fakhidah est évaluée à 25,000 âmes.

Le Fakhidah de Saad Moussa se subdivise en :

Rère Hassane Guidetchi ;
» Garleh ;
» Wouboughe ;
» Bideh ;
» Oukhti Mouhrah ;
» Goulanie ;
» Bouroune.

La population de ce Fakhidah est de 17,000 âmes.

Le troisième Fakhidah ou bien celui de Mamassene se subdivise en :

Rère Abd el Rahmane ;
» Abd alla Guiddide ;
» Abd el Rahmane.

Ces trois Rères réunis ensemble forment un grand Rère qui se nomme Rère Koul et compte 5,000 âmes, par conséquent la première tribu de Youness Moussa comprend 47,000 âmes.

La deuxième tribu est celle de Wardek ; elle se subdivise en quatre Rères :

Rère Aly Ougasse ;
» Abdy Mounou ;
» Bi Yissiffe (en vérité Abou Youssouf) ;
» Soulimane.

Ces quatre Rères comptent 38,000 âmes.

La troisième tribu est celle de Dalloul, qui se subdivise en quatre Rères comme il suit :

Rère *Fourlaba*, formé par *Oume Hedli* et *Saïbe ;*
Rère *Awlad doul*, formé par *Aly guidid* et Rère *Mal ;*
Rère *Arounia*, formé par Rère *Fiki* et par Rère *Abdallah ;*
Rère *Herouna*, formé par Rère *Younesse* et par *Hobar awaloul* et enfin par Rère *Aly Abdy*.

La population de cette tribu est de 45,000 âmes, conséquemment celle totale d'*Issa* peut être évaluée à 130,000 âmes.

Les différentes tribus d'*Issa* que nous venons d'énumérer sont formées des nomades qui fréquentent le pays situé entre *Toukhoucha, Galdessa* et *Darmy* et qui sont en lutte continuelle avec leurs voisins les *Gadibourssi* et les *Danakils ;* si ces derniers craignent les *Issa*, parce qu'en somme ces gens sont de braves guerriers, redoutables à la guerre, en revanche ils redoutent les *Gadibourssi*, parce que ceux-ci sont d'excellents cavaliers et possèdent une bonne race de chevaux. Si, comme eux, les *Issa* possédaient des chevaux, grâce à leur bravoure naturelle, ils se feraient craindre également des *Gadibourssi*.

Comme je viens de le dire, les Issa poussent le courage jusqu'à la témérité ; chez eux, le meurtre, au lieu d'être un crime, est un acte méritoire ; ils cherchent toujours à tuer et à massacrer leurs voisins, et lorsqu'ils ont le bonheur d'accomplir un pareil exploit, ils s'empressent de planter dans leurs cheveux une plume d'autruche blanche, signe de vénération aux yeux de leurs compatriotes et véritable décoration pour eux.

Le général Raouf-Pacha, instruit par une expérience quotidienne de leurs mauvais instincts et de leurs détestables habitudes, leur a exprimé clairement, dans plusieurs occasions solennelles, ce qu'il pensait de leurs assassinats.

« Vous prétendez, leur a-t-il dit, que vous êtes musulmans,
» pourtant les lois de l'Islamisme défendent l'assassinat comme un
» crime. Portez la plume d'autruche blanche, si tel est votre bon
» plaisir, mais ne la portez que dans le cas où vous vous serez
» conduits en vaillants soldats, dans un combat régulier ; mais
» non pas quand, à force de ruses, de subterfuges, vous aurez
» réussi à attirer votre ennemi dans un piége et que vous l'aurez
» assassiné sans qu'il puisse se défendre. Vous savez bien d'ail-
» leurs que notre loi à tous, le *Coran*, condamne celui qui tue à
» être tué ; par conséquent, si vous continuez à agir ainsi, je
» serai forcé de juger d'après le Prophète et de faire tuer celui
» qui tuera. »

Pendant notre trajet à travers le pays des *Issa*, j'ai remarqué souvent de petits espaces de terrain entourés de lignes de pierres, dans lesquelles se trouvaient 4, 5 ou 6 pierres posées verticalement. M'étant renseigné à ce sujet, il m'a été répondu que les pierres verticales indiquaient la place d'un tombeau, et que le nombre et la qualité des gens que le mort avait tués pendant sa vie, étaient indiqués par le plus ou moins de grandeur des pierres posées verticalement sur sa tombe.

Ces pierres indiquent aussi, par leurs dimensions diverses, le

plus ou moins de force que possédait l'ennemi vaincu, et le degré plus ou moins élevé qu'il occupait dans l'échelle sociale. Ainsi une grande pierre signifie que le mort avait tué un cavalier; une petite, qu'il avait simplement réussi à assassiner un pauvre fantassin. Comme on le voit, chez ces peuplades sauvages et barbares, l'assassinat est passé à l'état de constitution.

Toute l'industrie des gens d'Issa consiste à louer leurs chameaux et à se livrer à la culture; ils ne savent rien faire de plus. Ils sont tellement paresseux, qu'il est bien rare qu'ils louent leurs chameaux plus d'une ou deux fois par an. Ils ne dépassent ce chiffre que lorsqu'ils sont réduits à la dernière extrémité.

Autrefois la location d'un chameau se payait avec une espèce de toile dont l'*Issa* se vêtissait d'abord et qu'il passait ensuite à sa famille. L'Issa ne cherchait aucun travail tant que son vêtement durait, et ce n'est que quand il tombait en lambeaux qu'il pensait à tirer parti de son chameau en le louant.

Les chameaux sont donc à peu près l'unique moyen d'existence des gens d'*Issa*, qui préfèrent certainement perdre plutôt un enfant qu'un de ces animaux. Ils boivent en effet leur lait, ils mangent sa chair, et c'est en le louant qu'ils arrivent à se vêtir tant bien que mal et même à se loger, car leurs abris, d'une simplicité primitive, sont formés avec les selles des chameaux placées les unes à côté des autres. J'ai dit qu'ils se nourrissaient de la chair des chameaux, mais cela n'arrive, il faut le reconnaître, que quand, par suite d'un accident, l'animal est hors de service et doit être forcément abattu. En un mot, pour les gens d'Issa, le chameau est tout.

Etant données la paresse des habitants et la cherté des chameaux chez les Issa, on doit comprendre quelles difficultés a dû vaincre le général *Raouf-Pacha* pour arriver à réunir le nombre de chameaux nécessaire à l'expédition qu'il dirigeait. Quoique nous fussions de leur religion, que nous parlions leur langue et que l'ex-*émir* de *Zeyla, Abou Beh're Ibrahim Chehiune,* nous ait aidé auprès d'eux de toute son influence, je fus souvent forcé

d'inventer toutes sortes de contes et de subterfuges pour arriver à obtenir ce qui nous était nécessaire.

J'étais surtout aidé par une circonstance heureuse; mon nom, Moktar, ressemblant à celui du prophète *Mohammed*, je ne me gênais pas pour leur dire, et cela sans mentir en aucune façon : Kal il Mokhtar (le Moktar a dit).

Ils se figuraient que je parlais du Prophète, et cette croyance fut souvent d'un grand poids dans leurs décisions.

Et malgré tout ce que nous avions pu faire et inventer, malgré toutes les histoires, toutes les comédies que nous avons imaginées, nous ne sommes parvenus à réunir le nombre nécessaire de chameaux qu'après que le général *Raouf-Pacha* leur en eut promis une fois et demie ce que l'on paie ordinairement et eut bien voulu accepter les conditions qu'ils avaient posées eux-mêmes et qui étaient les suivantes :

1° La charge de chameau ne devait pas dépasser 12 Frasselets (264 rotolis = 106 kilogrammes 500 grammes) ;

2° Les chameaux ne devaient être montés par personne; ne montant pas eux-mêmes dessus, ils croient que le chameau une fois monté périrait quelques jours après ;

3° Les conducteurs devaient recevoir la quantité de riz, dattes et tombac (tabac) nécessaire à leur entretien pendant tout le voyage.

Les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions nous forçaient bien d'en passer par là, et les conditions qui nous avaient été faites et que nous avions acceptées étaient évidemment presque intolérables pour nous ; pourtant ces gens n'étaient pas encore satisfaits : chaque jour ils nous adressaient des réclamations nouvelles pour tâcher de nous soutirer encore quelque chose.

Quoique cette façon d'agir soit tout à fait vexatoire, elle n'est rien si on la compare au traitement qu'ils ont l'habitude d'infliger aux malheureux commerçants.

Voici comment, dans la plupart des cas, les choses se passent : le négociant loue des chameaux; les conditions sont réglées d'abord

à son entière satisfaction ; tout est en ordre ; on part ; les premiers jours tout va bien, mais bientôt, au moment de se mettre en route, les chameliers viennent déclarer que les bêtes n'en peuvent plus et qu'il leur faut au moins deux jours de repos. On campe, au bout de deux jours, on finit par repartir ; puis après une journée au plus de voyage, nouveau repos nécessaire aux chameaux, nouvelle exigence de la part des conducteurs, nouvelle halte au milieu du désert, nouvelle perte de temps pour le commerçant ; le tout enfin au profit de l'*Issa* qui, pendant tout ce temps, fume et mange à la barbe et aux frais du négociant.

Que ce dernier soit d'un caractère irascible ou plutôt que, n'étant pas d'une patience à toute épreuve, il s'emporte et veuille parler haut, les Issa, sans mot dire, déchargent leurs bêtes et sans daigner répondre, reprennent la route de *Zeyla*, en le plantant, lui et sa marchandise, au milieu du désert.

Les femmes des gens d'*Issa* aident leurs maris dans leur profession de chamelier. Une famille possède-t-elle deux chameaux, le mari conduit l'un, la femme conduit l'autre. A notre départ pour *Harrar* une de ces bédouines accoucha en plein désert, et le lendemain matin, elle conduisait son animal comme d'habitude, seulement elle avait placé l'enfant dans un linge derrière son dos et lui donnait à têter tout en marchant.

L'habillement des gens d'*Issa* est d'une simplicité primitive ; il se compose d'un tâbe de toile blanche de 16 pics de longueur, coupé d'un côté et cousu au milieu longitudinalement. La moitié inférieure du corps est couverte, mais la poitrine reste à nu.

Quant à leur tête, elle est toujours à l'air libre et enduite de graisse ; habituellement ils plantent dans leurs cheveux un morceau de bois avec lequel ils se grattent la tête. Comme chaussure, ils portent des espèces de sandales qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur ceinture est garnie d'un poignard qui ne les quitte jamais.

Leurs femmes ont l'habitude de se couvrir la partie inférieure du corps avec de la toile cousue en forme de jupon ; elles se garnissent aussi la tête avec une sorte de toile noire qu'on

trouve dans le pays ; leurs pieds sont nus ; comme bijoux elles ont des verroteries dont elles raffolent, et la plupart portent des bracelets aux poignets.

Le commerce des *Issa*, si l'on peut appeler ainsi quelques échanges de peu d'importance, est extrêmement limité. Leur paresse, comme je l'ai dit plus haut, est incroyable, mais la nature les a favorisés d'une source de richesse pour ainsi dire perpétuelle, en mettant à leur portée la saline de *Zeyla*, car, quand ils portent des marchandises à ce dernier port, ils profitent de cette occasion pour charger leurs chameaux de sel qu'ils transportent alors près de *Harrar*, à leur correspondant, et qu'ils lui échangent contre du *doura* ou maïs ; chaque chameau porte 36 ankabes, ce sont des sacs en feuilles de palmier qui pèsent 3 kilog. 500 grammes.

Quoique le sel ne leur coûte que le transport, il est impossible de s'en procurer à Harrar un *ankabe* à moins de 20 piastres (monnaie égyptienne). Il y a ainsi pour les correspondants des *Issa* près de *Harrar* une source énorme de profit, puisqu'ils achètent 7 kilos de sel pour une piastre et qu'ils revendent l'ankabe pour la modique somme de 20 piastres, ce qui fait un bénéfice de 380 pour cent.

Les *Issa* qui demeurent près de *Zeyla* vendent dans la ville du *beurre* de brebis et de vaches ; et lorsqu'ils vendent les animaux, ils tâchent toujours d'en retenir la peau afin d'en réunir une certaine quantité qu'ils placent avantageusement ensuite.

J'ai remarqué que les *Issa* qui pénétraient à l'intérieur emportaient encore de la gomme, du café de Harrar, du warth (espèce de safran) et un peu de plumes d'autruches.

Le voyageur qui veut aller à Harrar a deux routes à sa disposition : l'une, celle que nous avons suivie qui passe par *Galdess* et coupe le pays de *Gallas Nalli*, l'autre qui passe par *Darmy* et sur le territoire des *Gallas Garssi*. Je ne parlerai de la première que lorsque je m'occuperai des Gallas en *général* ; quant à la seconde, je n'en dirai rien par une bonne raison, c'est que ne l'ayant pas suivie, elle m'est complétement inconnue.

Je donnerai maintenant les détails que j'ai pu recueillir sur la ville de Harrar et sur les mœurs de ses habitants pendant le long séjour qui j'y fis.

HARRAR

Le voyageur qui se rend de Galdena à *Harrar* traverse le pays des Gallas Nollis, c'est une contrée difficile et montagneuse, mais qui n'en présente pas moins de beaux aspects, surtout au point de vue de l'agriculture et du régime des eaux. Des champs aux riants aspects, émaillés de plantes verdoyantes et des bosquets d'arbres d'essences variées s'y succèdent sans interruption. De nombreux ruisseaux limpides descendent des montagnes voisines, portant partout l'abondance et la fertilité. Il semble réellement que la nature se soit plu à donner au territoire des *Gallas* tout ce dont elle a privé le pays des *Issa*.

Pendant notre marche au travers du pays des *Issa*, nous n'avions jamais rencontré une maison ou même une hutte, tandis que nous en trouvâmes à chaque pas dans le pays des *Gallas Nollis*.

Cette région s'étend à environ 43 milles de Harrar, après quoi l'on aperçoit la ville.

Harrar est bâtie sur une colline rocheuse qui, quoique dominant le pays environnant, n'en est pas moins dominée elle-même par une montagne située à environ 3 ou 4 kilomètres et qui s'appelle montagne *Hakime*, du nom du *cheikh Ibrahim-el-Hakime* qui y est enterré. Est-ce bien là l'étymologie vraie et plutôt ce saint n'a-t-il pas pris le nom de la montagne au lieu de lui donner le sien? Il nous est impossible de résoudre cette question. Toujours est-il que le mot Hakime signifie *dominant* en arabe et que la montagne domine la ville de plus de 600 pieds. Cette contrée est habitée par les *Gallas Ala*.

A l'est et à 12 kilomètres de Harrar se trouvent les montagnes des Garssi, refuge des *Gallas Geurri* et *Garssi*; à l'ouest celles des *Nollis* et *Ala*; enfin au nord et à la distance de 4 kilomètres, on rencontre les collines de *Sekoudtcha*, qui terminent l'ensemble du panorama de la ville de Harrar.

Toutes ces montagnes sont rocheuses, à l'exception d'une petite partie du mont Hakime qui contient d'excellent calcaire dont le général Raouf-Pacha, aussitôt après notre arrivée, a commencé l'exploitation. Du mont *Hakime* sortent 9 cours d'eau dont 5 passent au sud de Harrar et 4 au nord.

Ceux qui coulent au sud ne sont en réalité que des petits ruisseaux, passant loin de la ville et finissant par se perdre dans des étangs ; ils ne contiennent guère d'eau que pendant la saison des pluies.

Ceux du nord, au contraire, sont abondants : le premier passe à six kilomètres de Harrar, et le second qui court à deux kilomètres seulement est le plus fort de tous. Il a une profondeur moyenne de 0^m40 et sa largeur varie suivant la nature du terrain, entre 4 mètres et 8 mètres. Les deux autres ruisseaux ne sont guère que des embranchements de ce dernier qui, en somme, alimente Harrar à lui seul.

L'eau, quoique un peu calcaire, est très douce et rappelle, sans doute à cause de la distance et de la fatigue éprouvée avant d'y arriver, l'eau de la patrie : l'eau du *Nil*!

La ville de *Harrar*, en suivant le chemin que nous avons parcouru, est à 232 milles de *Zeyla*; sa latitude est 9° 22' 48" 40 nord, sa longitude est de 42°20'15" à l'est de *Greenwich*. D'après mes calculs et le plan que j'en ai fait, cette ville a une superficie de 481,812 mètres carrés, un peu plus de 48 hectares. Elle est entourée d'un rempart en pierres dont la hauteur, sur quelques points, atteint à peine $1^m 50$, mais dépasse 3 et 4 mètres sur la plupart des autres.

Ce rempart est garni de 24 tours crénelées. Il est bâti avec des pierres rocheuses tirées de la montagne de *Hakime* et liées avec

du ciment très adhérent fait avec une sorte de terre rouge qu'on trouve dans le pays et qu'on laisse fermenter pendant 24 heures; on peut sans trop d'exagération considérer ce rempart comme assez solide pour résister à des ennemis qui n'ont pas de canons et qui ne se servent que d'armes blanches.

Les maisons sont toutes bâties en pierres rocheuses et blanchies à l'intérieur avec du *chahabah* (argile blanche); elles sont à un seul étage et terminées par une terrasse à la façon des maisons égyptiennes; à première vue, on pourrait leur reprocher de n'avoir que peu ou pas de fenêtres, mais au bout de quelques jours passés à *Harrar* et pendant lesquels j'y ai reçu la pluie et éprouvé les rigueurs du froid, j'ai compris parfaitement pourquoi les habitants étaient si avares d'ouvertures dans leurs maisons.

La ville compte 9,560 maisons et 346 huttes, qui sont divisées en groupes par les routes, les rues et les ruelles, à peu près comme dans nos villes arabes. Comme Harrar est bâti sur une colline, les rues sont accidentées de façon qu'entre le commencement et la fin de la plus grande il y a une différence de niveau de 24 mètres.

Outre les habitants, qui sont au nombre de 35,000, on peut facilement cantonner à Harrar de 3,000 à 4,000 soldats.

La latitude de cette ville, située par 9o22'48''48 de latitude nord et placée par conséquent dans la zone torride, pourrait faire croire qu'on y éprouve de très fortes chaleurs. Il n'en est rien cependant, grâce à son altitude au-dessus du niveau de la mer, altitude qui est de 5,582 pieds au-dessus du niveau de l'Océan indien; aussi la température y est-elle très modérée et plutôt froide que chaude; d'ailleurs, les jardins et les cultures qui l'environnent contribuent encore à rendre les chaleurs plus faibles par le grand développement de la végétation. Les maladies des pays chauds y sont inconnues. Les plus fréquentes sont les affections du cœur qui, habituellement, après un temps plus ou moins long, ont une issue funeste. Je crois qu'on peut attribuer leur fréquence à trois causes qui sont :

1o L'humidité de l'air;

2o La difficulté de marcher constamment dans des rues sinueuses, tantôt montantes, tantôt descendantes;

3o Enfin la troisième, celle qui me paraît la plus sérieuse, est l'abus que font les habitants de *Harrar* d'une plante nommée le *katte*. J'ai remarqué en effet, que les maladies de cœur sont fréquentes, surtout chez les gens de la basse classe qui font particulièrement un usage immodéré du *katte*.

Les affections auxquelles les étrangers sont exposés à Harrar, sont, d'abord, la dyssenterie et surtout les plaies de l'élyemene, plaies contagieuses qui ne peuvent cependant avoir d'ailleurs de suites fâcheuses que si elles sont négligées ou mal traitées. Toutefois, il faut bien le dire, la plus petite plaie peut devenir rapidement mortelle si l'on n'y fait attention.

Le traitement indiqué par le médecin *Mahmoud-Effendi-Kassime* et qui réussissait d'ailleurs fort bien, était le suivant : je crois devoir l'indiquer ici pour être utile à ceux que le sort ou l'amour des aventures conduisent dans ce pays.

1o Mettre pendant la nuit du feu près du malade; cette simple précaution modère beaucoup la souffrance;

2o Panser la plaie avec de l'eau étendue d'acide sulfurique. (Je n'ai jamais pu savoir les proportions employées, ceci étant le secret du médecin);

3o Mettre une plaque de plomb sur la plaie.

Les pluies commencent à Harrar vers le 15 mars et continuent pendant six mois; dans les trois premiers mois, elles sont peu abondantes, mais à partir du mois de juin, d'après les renseignements les plus exacts que j'ai pu recueillir, c'est par torrents que l'eau tombe et cela pendant 3, 4 et même 5 jours, sans discontinuer ni la nuit ni la journée.

Pendant les fortes chaleurs, époque à laquelle nous étions à *Harrar*, la température prise à l'ombre dans une chambre, n'a jamais dépassé 16o centigrades. C'est très peu, comme l'on voit; dans le même endroit, en mars, avril, pendant la saison des pluies, le thermomètre s'est maintenu constamment à 9o au-dessus

de zéro. Pour un Egyptien une pareille température équivaut à celle de la *Sibérie*.

En me résumant, je dirai que le climat de Harrar est très sain et ne comporte pas ces fièvres si communes et si terribles souvent dans les pays chauds, mais il est funeste à ceux dont la constitution est délicate et qui ont la poitrine faible.

Les habitants de Harrar sont tous musulmans imbus des principes religieux les plus sévères, les plus austères, tirés entièrement de la voie de *Chafi*. C'est dire que les *Kadis* jugent tous les procès et que leur pouvoir est absolu ; seulement, comme leurs jugements devaient avant tout plaire à l'Emir qui avait la manie de s'occuper de tout, politique, justice, etc., il s'ensuivait que la plupart du temps, pour être agréable à leur maître, ils rendaient des arrêts tout à fait injustes.

Depuis notre arrivée, grâce aux instructions de Son Altesse le Khédive, qui ont été suivies à la lettre et exécutées ponctuellement par notre habile général Raouf-Pacha, une justice impartiale est rendue à tout individu qui vient se plaindre, quels que soient son rang et sa qualité. Les kadis, pour plaire à un Emir quelconque et lui faire leur cour, n'ont plus le droit d'interpréter faussement l'*Alcoran*, comme ils le faisaient jadis.

D'ailleurs, à mon départ de Harrar, l'intention du général Raouf-Pacha était d'établir un Conseil ayant pour mission de juger en dernier ressort toutes les affaires civiles. Je pense que Son Excellence a dû donner suite à cette idée si juste et si éminemment pratique.

Les Harraris ont le caractère très doux ; ils se lient facilement avec les étrangers, mais s'ils mettent dans leurs relations avec eux beaucoup d'affabilité, en revanche, comme la franchise n'est pas leur fort, ils y ajoutent beaucoup de duplicité.

Ils ont le grave défaut de se dénigrer entre eux et de chercher à se nuire non pas franchement, en face, mais par derrière.

Leur principale passion est celle du gain ; ils sont avares et tirent

parti de tout ; en un mot, c'est un peuple essentiellement commerçant et mercantile.

L'instruction est très développée chez eux ; les enfants apprennent à lire et à écrire dans des petites écoles pendant la journée ; les adultes, au contraire, se rendent le soir chez les *Kadis* pour y étudier la législation musulmane.

Ils aiment beaucoup à se visiter mutuellement et les *amanes Hadarkhan ; amane Walkhan* ne finissent pas avec eux. Chose remarquable et sur laquelle on ne saurait trop insister chez ce peuple si fidèle observateur des principes du *Coran*, la femme est très respectée, au moins autant que chez les nations chrétiennes.

Elle a beaucoup d'influence sur son mari qui est aux petits soins pour elle ; ce que la femme veut, le Harraris le veut et son moindre désir est obéi comme un ordre et sur-le-champ.

A quelle scène de ménage ne s'exposerait pas le malheureux qui renverrait au lendemain l'exécution d'un ordre donné par son épouse ? D'ailleurs, il faut rendre aux femmes de Harrar cette justice que, si elles sont despotes dans leur intérieur, si elles portent, comme on dit vulgairement, les culottes, elles sont les premières à aider leurs maris à gagner le pain journalier et dans ses travaux manuels. Même les femmes de l'Emir, quand il vivait, arrangeaient le coton, en faisaient du fil pour le tissage du *tobe* et envoyaient vendre aux marchés les produits de leurs travaux, qui servaient ainsi aux besoins de la maison commune.

Les Harraris ont l'habitude de boire une décoction d'écorce et même de feuilles de café sèches et rôties.

Quand l'homme a ramassé une quantité assez considérable de cette écorce et de ces feuilles, il envoie sa femme au marché pour la vendre. C'est donc la femme qui, au bazar, s'occupe de tout, qui vend, qui achète, qui apporte, qui emporte. On y rencontre cependant quelques *Harraris* qui font le métier de bouchers ou quelque *Samalis* qui vendent des verroteries pour parures, et encore, dans ce dernier commerce, les femmes font-elles concurrence aux hommes.

On ne saurait trop louer de pareilles mœurs, qui, entre autre avantage, ont celui de permettre à l'homme de se consacrer aux travaux agricoles.

A tout tableau si brillant qu'il soit, il y a une ombre, et si les dames de Harrar possèdent toutes ces belles qualités que je me plais ici à leur reconnaître, elles ont en revanche et d'une façon fort prononcée, trop prononcée même, le défaut d'être bavardes, de perdre infiniment de temps en caquetages et en salutations.

Elles ont l'habitude de se rendre visite mutuellement, et quand elles se rencontrent en chemin, elles perdent au moins dix minutes en salutations de toutes sortes : ce sont des félicitations, des *amane affettakhou*; de *salatkhou* à n'en plus finir; mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que deux femmes qui se sont déjà rencontrées et qui se retrouvent en présence par une circonstance fortuite, échangent de nouveau leurs souhaits et restent encore dix minutes à se dire les compliments qu'elles s'étaient prodiguées une heure auparavant.

Qu'une femme passe devant la maison d'une de ses amies, elle s'arrête sur la porte de la maison et commence à nommer chacun des habitants, en leur prodiguant toutes sortes de compliments qu'elle achève le long du chemin.

Le mariage chez les Harraris se fait d'après la loi musulmane et devant le *kadi*. A de très rares exceptions, les Harraris n'ont qu'une femme; ces dames sont tellement volontaires et tellement jalouses qu'il serait impossible à l'homme le plus énergique d'en avoir plusieurs. A l'exception de l'Emir Mohammed qui avait quatre femmes et quelques Abyssiniennes comme concubines, et de quelques-uns de ses courtisans, je n'ai jamais vu à Harrar un habitant ayant deux femmes; le divorce même, si fréquent dans les pays musulmans, n'existe pas en ce pays ou plutôt on n'y a recours qu'à la dernière extrémité; pendant les douze mois que j'ai passés à Harrar je n'ai connu sur une population de 35,000 habitants, qu'un seul cas de divorce.

Comme conséquence naturelle de ce que je viens de dire,

j'ajouterai que les femmes de Harrar sont généralement vertueuses, que leurs mœurs sont chastes et ne peuvent donner lieu à aucun reproche.

L'habillement des habitants de Harrar est très simple : les hommes sont tout bonnement revêtus d'une *tobe* de 20 pics de long; ces *tobes* sont faites d'une toile filée et tissée à la ville même; ils s'en enveloppent tout le corps en laisant simplement la tête nue. Les gens de l'Emir, ses parents, portaient au lieu de *tobe*, des chemises longues et assez larges. Les vêtements, chez eux, sont en effet d'autant plus amples et d'autant plus étoffés, que leur rang est plus élevé et que le respect qu'on leur doit est plus grand. Les hommes portent comme chaussure une espèce de sandale, fabriquée à la ville, et qui se nomme *charouh'h*. Les parents de l'Emir et les gens de sa maison portaient seuls la véritable chaussure de l'*esrabie*.

Les femmes sont vêtues de grandes chemises en toile noire qui laissent la poitrine découverte et qui sont maintenues à la taille par une ceinture en toile blanche; quelquefois cependant, sous la chemise noire et sur la poitrine, elles mettent une étoffe de toile rouge, brodée avec de la soie de diverses couleurs.

Leur coiffure est assez compliquée; elles ramassent leurs cheveux, en forment de chaque côté de la tête et derrière les oreilles deux nœuds sphériques et elles recouvrent le tout d'un morceau de toile noire. Cette coiffure est particulière aux femmes mariées.

Quant aux jeunes filles, elles portent le même vêtement; seulement, dans les cérémonies, elles remplacent la robe noire par une rouge. J'ajoute que les filles ont toujours la tête découverte et qu'il est facile de les reconnaître à ce signe.

En général, les femmes de Harrar s'enduisent le corps et la tête de graisse. C'est seulement quand elles perdent leurs maris ou un de leurs proches qu'elles s'abstiennent de ce genre de toilette. Alors, en signe de deuil, et pour montrer à tous combien la perte qu'elles viennent de faire leur est sensible, elle suppriment la graisse, puis ensuite, après sept mois, elles se cachent

chez elles pendant sept jours et recommencent à se graisser comme par le passé; le deuil est fini.

En général, les Harraris sont très sobres, ils vivent de très peu de chose et ne mangent guère que du potage; le mot potage est peut-être trop ambitieux pour exprimer ce qui est leur nourriture habituelle, car le leur consiste en une sorte de bouillie de *doura* (maïs), dans laquelle on fait cuire un peu de viande hâchée et que l'on assaisonne avec du poivre rouge. Une de leur nourriture favorite est encore le Bellileh (nommé chouchoume); c'est du maïs bouilli et dont on rejette l'eau.

Quand un Harrari part en voyage, il emporte avec lui une provision d'orge, de blé ou de *doura* rôti, et c'est avec cela qu'il se nourrit pendant la route.

En somme, ces gens mangent très peu de viande, quoiqu'ils puissent en avoir à discrétion; l'usage des œufs et de la volaille leur est complétement inconnu.

Comme substance enivrante, ils mâchent les feuilles d'un arbre que l'on appelle le *katte;* ils prétendent que cet arbre a la propriété de fortifier le corps, d'éloigner le sommeil et qu'il possède des vertus aphrodisiaques.

Ils ont une manière curieuse de s'en servir, et il me semble qu'elle est assez intéressante pour la raconter ici :

Vers neuf heures du matin, tous les invités se rendent chez leur amphitryon; là, ils s'assoient en cercle et commencent à lire les premiers chapitres de l'*Alcoran,* en adressant toutes sortes de louanges au *Prophète*. Ceci fait, le maître de la maison donne à chacun une poignée de feuilles de katte qu'ils mâchent à qui mieux mieux, pour pouvoir l'avaler plus facilement; si le maître de la maison est riche, ils boivent du lait; s'il est pauvre, le lait est remplacé par de l'eau; après quoi la même cérémonie recommence: lecture du *Coran*, louanges au Prophète, réception et mastication d'une nouvelle poignée de katte, et ainsi de suite jusqu'à 11 heures.

Comme je demandais à l'un d'eux pourquoi ils lisaient ainsi

l'*Alcoran* et célébraient, avant de manger le *katte,* les louanges du Prophète, il me répondit :

« Nous lisons l'Alcoran et nous saluons le Prophète parce que » cette herbe est connue pour être celle des saints et qu'elle nous » permet de veiller plus longtemps la nuit pour adorer le » Seigneur. »

Il faut avouer que la réponse était assez ingénieuse.

J'ajouterai qu'à ce moment, presque tous les maris de Harrar sont rassemblés les uns chez les autres et que, quoique, comme je l'ai dit plus haut, les femmes de Harrar soient en général vertueuses, il en est quelques-unes qui mettent à profit l'absence de leurs maris pour recevoir ou rendre certaines visites, ce qu'il leur serait impossible de faire dans le reste de la journée.

Je ne sais pas au juste quelles sont les propriétés du *katte ;* ce qu'il y a de certain, c'est que Diabe, mon domestique, âgé de 23 ans, et d'un tempérament sanguin, étant tombé malade de la dyssenterie, n'a été guéri que par le katte, bien qu'on eût d'abord employé tous les moyens ordinaires de médication, tel que le sous-nitrate de bismuth, etc.

Après avoir mangé le *katte ,* le Harraris ne prend plus d'aliments qu'à 6 heures du soir.

Une grande partie de la population boit une sorte de bière faite avec du doura fermenté et qu'on appelle *Gouhiah.* Cette bière, pour le goût et la couleur, ne ressemble à aucune autre, son goût est désagréable et elle est très enivrante.

Le pays d'Harrar est assez bien cultivé et pourrait devenir une source abondante d'importants revenus en modernisant les moyens de culture qui sont encore à l'état primitif.

Il va sans dire que comme les cultivateurs ne sont pas généralement des citadins, les quelques détails que je vais donner sur l'agriculture s'appliquent au moins autant aux *Gallas* qu'aux *Harraris.*

On récolte dans ce pays du blé dur qui ressemble à celui que l'on cultive en *Algérie* et à *Tunis;* le maïs réussit aussi très bien,

sa tige atteint facilement 4 mètres de haut et ses épis donnent souvent un décimètre cube de grains. On y trouve la lentille, la fève, l'ail, l'oignon, le haricot, le coton, qui y est d'une qualité inférieure à celui de l'Egypte, mais dont on fait cependant de très bonne toile.

Les Gallas cultivent encore une espèce de safran nommé *Warth*, l'anis, le sésame, l'orge, le pavot extrêmement riche en opium, les citrouilles dont on fait des gargoulettes et les vases nécessaires à la conservation des liquides. Mais la véritable richesse de ces régions, c'est le café pour la culture duquel cette contrée semble favorisée tout exceptionnellement. On trouve, en effet, partout aux environs de *Harrar* et chez les *Gallas* des champs entiers plantés de caféiers, donnant une fruit d'une qualité supérieure, même à celui de *Moka*.

J'eus, du reste, l'occasion, à mon retour, de passer à *Aden*, et j'ai pu constater moi-même que les Européens recherchaient avant tout le café de *Harrar* et le payaient des prix supérieurs à ceux des autres pays. D'après mon opinion, la prétendue supériorité du café de *Moka* proviendrait tout simplement de ce que c'est à *Aden* qu'arrivent à la fois et le café de l'Elyemen et celui de *Harrar*, et comme Harrar était d'ailleurs peu connu, on considérait ce qui venait de cette ville comme arrivant directement de *Moka*.

Voici maintenant des détails sur le mode de culture du café à Harrar :

On prend le café mûr qui alors présente une couleur rouge et on enlève l'écorce supérieure ; on divise ensuite chaque grain en deux, on le laisse au soleil jusqu'à ce qu'il soit sec, puis on arrange le terrain en étages qu'on engraisse avec du fumier et qu'on arrose fréquemment, ensuite on remue le terrain qu'on engraisse de nouveau et qu'on arrose jusqu'à ce qu'il soit complétement désaltéré ; après quoi on y enfonce les grains de café et on les recouvre avec un peu de terre garnie elle-même de paille, de façon qu'à l'ombre de cette paille ils ne sèchent pas ; après on arrose la graine toutes les 24 heures et une ou deux

semaines après, selon la force du terrain, la plante commence à paraître ; alors on enlève la paille et on la place de façon qu'elle forme au-dessus de la petite pousse une sorte d'ombrelle qu'on soulève à mesure que la plante grandit, l'arrosant toutes les fois qu'elle en a besoin, afin qu'elle ne dessèche pas. On doit apporter la plus grande surveillance et le plus grand soin à débarrasser la jeune plante des pailles et autres ordures. Si l'on reconnaît que les graines ont été plantées trop près l'une de l'autre, on doit en enlever quelques-unes pour les planter plus loin. Le caféier doit être entretenu ainsi jusqu'à ce qu'il ait atteint une hauteur d'une demi-coudée ou d'une coudée. A ce moment, on l'enlève et on le transporte dans le terrain qui a été préparé sur les étages successifs. La plantation et le transport des petits caféiers ne peut s'exécuter que depuis le commencement de *Nassre* jusqu'à la fin de *Fakra*, comme le montre le calendrier dont je parle plus loin.

Les précautions qu'il faut surtout prendre sont l'extrême propreté, l'arrosage et ensuite un grand soin pour protéger la plante du soleil jusqu'à l'époque du *Chorteine* où elle reçoit de l'eau en abondance. Si, au contraire, à cette époque il ne pleut pas, il faut continuer les mêmes soins jusqu'au *Nassre*.

Le général Raouf-Pacha ne s'est pas borné seulement à encourager la culture de cette précieuse plante, mais encore il a ordonné d'en faire de grandes plantations.

J'ai pu voir un commencement de cette culture chez les *Gallas-alla*.

Le caféier commence à donner des fruits entre l'âge de 3 et 4 ans.

Outre le café, on cultive encore dans les environs de Harrar, la canne à sucre, le pois-chiche et une sorte de tabac qui ressemble beaucoup au *Stambouli ;* mais comme les habitants du pays ne connaissent pas la manière de le préparer, il n'est pas de bonne qualité et ne leur donne par suite aucun bénéfice.

Comme fruits, le pays produit : bananes, citrons, oranges aigres, grenades et 14 espèces de raisins ; en revanche il y a peu

ou point de légumes à part des mauves sauvages ; à notre entrée à Harrar, j'ai pourtant remarqué quelques plantes de pommes de terre chez un particulier qui ne savait même pas ce que c'était.

Les Harraris cultivent aussi une plante qu'ils aiment à la folie et dont j'ai parlé plus haut, le *katte*. Ils lui attribuent toutes sortes de propriétés médicinales et prétendent qu'elle fortifie le corps. Il serait très intéressant de faire l'analyse chimique de ce végétal pour reconnaître à quel principe il doit ses vertus et son action. J'ai reconnu par moi-même qu'il constitue un excellent remède contre la dyssenterie.

Les Harraris fixent leurs différentes époques de culture d'après le calendrier Persan, ainsi qu'il suit :

FARDAUDINE	AZDAHICHTE	KHOURDAZ	NIR MAH	MOURDAZ	CHAHRIR	MIHR MAH	ABAN MAH	ALMOUSTARIKAH	ADIR MAH	ZI MAH	BIHN MAH	ISGHANDAR
		Kealbe			151						306	
1	31	61	91	121	Akhîme	181	211	241	246	276	307	336
2	32	62	92	122	152	182	212	242	247	277	308	337
3	33	63	93	123	153	183	213	Doubran	248	278	Tarf	338
4	34	64	94	124	154	184	214	243	249	279	309	339
5	Zabana	65	95	125	155	185	215	244	250	280	310	340
6	35	66	96	Boula	156	186	216	245	251	281	311	341
7	36	67	97	126	157	187	Bouteine		252	Zira	312	342
8	37	68	98	127	158	188	217		253	282	313	343
Simak	38	69	99	128	159	189	218		254	283	314	344
9	39	70	Boula	129	160	190	219		255	284	315	345
10	40	71	100	130	161	Batinhout	220		Hafah	285	316	346
11	41	72	101	131	162	191	221		256	286	317	347
12	42	73	102	132	163	192	222		257	287	318	Barfah
13	43	Charlah	103	133	164	193	223		258	288	319	348
14	44	74	104	134	Moukadama	194	224		259	289	320	349
15	45	75	105	135	165	195	225		260	290	321	350
16	46	76	106	136	166	196	226		261	291	Guibhah	351
17	47	77	107	137	167	197	227		262	292	322	352
18	Iklil	78	108	138	168	198	228		263	293	323	353
19	48	79	109	Saoud	169	199	229		264	294	324	354
20	49	80	110	139	170	200	Touraia		265	295	325	355
Gafir	50	81	111	140	171	201	230		266	296	326	356
21	51	82	112	141	172	202	231		267	Nassira	327	357
22	52	83	Zabih	142	173	203	232		268	297	328	358
23	53	84	113	143	174	Chourrune	233		Hassaah	298	329	359
24	54	85	114	144	175	204	234		269	299	330	360
25	55	86	115	145	176	205	235		270	300	331	Avva
26	56	Naaïme	116	146	177	206	236		271	301	332	361
27	57	87	117	147	Mouakhar	207	237		272	302	333	362
28	58	88	118	148	178	208	238		273	303	334	363
29	59	89	119	149	179	209	239		274	304	Zabir	364
30	60	00	120	150	180	210	240		275	305	335	365

A *Chourtune*, les pluies commencent; les *Harraris*, les *Gallas alla*, *Nollis* et les *Fedeches* cultivent alors le café (on garantit ce qui est cultivé à *Chourtune)*.

A *Bouteine*, on cultive comme à *Chourtune*, seulement la culture à *Chourtune* est préférable.

A *Tourayah* les *Baboulis*, l'*Argouba* et les *Tauhamis* commencent leur culture, car commencée à *Chourtune*, elle ne réussit pas.

A la fin de *Hassaah* ou bien le 268e jour de l'année persane commence l'été.

A *Nassre*, les pluies deviennent abondantes.

Le 2me jour de *Avvà* ou le 362me jour de l'année persane, commence l'automne.

A *Zabih* commence l'hiver; le froid est très rigoureux depuis *Zabih* jusqu'à la fin du *Moukadama*.

La culture des arbres, celle des céréales en général a lieu depuis *Makadama* jusqu'à la fin de *Thira*.

Depuis *Nassir*, on commence la culture de ce qui n'a pas de tige, à l'exception du *café* et du *katte*, c'est-à-dire qu'on peut cultiver le *café* et le *katte* depuis *Nassir* jusqu'à la fin de *Gafra*.

Dans la partie restante de l'année on peut cultiver le fameux *katte*.

Chez les Harraris, l'industrie n'existe presque pas, tous les objets qu'ils emploient sont importés de l'*Arabie*.

Comme ouvriers, on ne trouve que des tourneurs de *Hadaramout*, dont la principale industrie est de faire des chapelets, et quelques forgerons qui savent à peine leur métier.

Par contre, le tissage est chez eux très développé et la toile qu'ils fabriquent est bien meilleure qu'aucune de celles qu'on trouve chez les peuplades du Soudan.

Il existe aussi chez eux quelques relieurs qui, s'ils n'apportent pas dans leurs œuvres beaucoup d'élégance, n'en savent pas moins lui donner une solidité parfaite. J'ai déposé à la bibliothèque de

l'état-major général, un volume qui prouve jusqu'à quel point la science de la reliure est avancée à Harrar.

Les Harraris font enfin des pots de terre, mais si grossiers qu'il y aurait un intérêt réel à leur envoyer un potier pour leur apprendre un métier dont ils ne connaissent que les premiers éléments.

La situation de la ville de Harrar, sa position géographique au milieu des peuplades Gallas, ses relations avec leurs tribus principales et avec les *Aroussis* et l'Ougadenne, en font dès aujourd'hui un centre de commerce dont l'importance ne peut que s'accroître dans l'avenir.

Le commerce de Harrar se divise du reste en deux branches bien distinctes :

1° La branche *Asiatique* qui consiste dans l'importation des produits de l'*Arabie* pour Harrar, ces produits se répandent ensuite sur la côte voisine;

2° La branche *Africaine* qui consiste dans l'importation des produits des diverses tribus *Gallas* à Harrar, produits qui vont ensuite dans l'intérieur et jusqu'en *Abyssinie*.

L'importance de Harrar, au point de vue du commerce, est, comme on le voit, très grande, puisque toutes les marchandises qui viennent ou du dehors ou des environs doivent passer dans cette ville.

Il est bien vrai qu'il existe une route entre *Tajurra* et *Chooa*, mais la rapacité et la sauvagerie des tribus par lesquelles elle passe, telle que les *Danakils*, les *Debenchs*, les *Achemalis*, sont trop connues pour qu'aucun voyageur y hasarde ses marchandises; il ne reste donc au commerçant que les deux routes que nous avons déjà indiquées : celle de *Galdessa* qui passe par le territoire des *Issa*, celle de *Darmy* qui passe sur celui de *Gadibourssis*.

Encore du temps de l'Emir, la sécurité sur les routes était tellement peu assurée qu'on a vu souvent des marchandises rester dix-huit mois et même deux ans pour venir à Harrar.

Aussitôt que les sages prescriptions de Son Altesse le Khédive

seront exécutées, la sécurité sera complète dans les passages, et avec quelques stations militaires, elle serait assurée pour jamais.

Ces stations, non seulement garantiraient la tranquillité de la route, mais encore serviraient à maintenir au milieu de ces tribus essentiellement turbulentes et sauvages, l'autorité du Gouvernement égyptien.

Ce sont les habitants de la côte, les Somalis, qui apportent à la ville les articles d'importation, tels que : la toile européenne, la toile américaine, la verroterie, le cuivre, l'étain, le fil de soie coloré, le sel; ils reçoivent en échange du café, du beurre, du warthe, des plumes d'autruche (presque introuvables), du cuir tanné, des peaux de bœuf, de mouton, de chèvre, non tannées, ainsi que des peaux de léopard de *Wanni*. Les commerçants de Harrar prélèvent sur leurs compatriotes des bénéfices insensés, ainsi j'ai dû payer jusqu'à 5 francs quatre pics de toile.

Il faut reconnaître cependant que le temps que mettent les marchandises pour venir de la côte, les impôts que sont tenus de payer les commerçants aux différentes tribus sur le territoire desquelles ils sont obligés de passer, expliquent facilement, jusqu'à un certain point, des prix aussi élevés.

Les tribus voisines de la côte apportent à la ville le café, la peau tannée ou non tannée, la peau de léopard, le zabadeh, les plumes d'autruche (l'Emir avait gardé le monopole des trois derniers articles), le blé, l'orge, le doura, les lentilles, le beurre, le miel, et reçoivent en échange les marchandises importées de la côte *Asiatique*.

Je dis échange, car c'est bien le véritable libre-échange qui se pratique à Harrar; marchandise contre marchandise. En réalité les Harraris n'ont pas de monnaie ou plutôt ils ont une espèce de fausse monnaie métallique due à la volonté puissante de l'Emir et dont je parlerai plus loin.

Pour ce qui regarde l'instruction, je suis heureux de dire que bien des peuples dont on parle beaucoup, sont moins avancés

que les habitants de Harrar, dont tous les enfants savent lire et écrire en arabe, quoiqu'ils ne le parlent que difficilement, et connaissent la législation musulmane d'après la voie de Chafiï.

Pendant mon séjour à Harrar, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec quelques habitants qui sont très au courant de notre littérature ; quelques-uns font même des poésies ; ils connaissent les quatre règles fondamentales de l'arithmétique et ont quelques notions d'astronomie ; ils savent calculer les calendriers arabes, cophtes, grégoriens, avec une exactitude suffisante.

J'ai déposé à la bibliothèque de l'état-major général un de leurs calendriers.

Il en est qui écrivent très bien, quoique cependant d'une façon différente de la nôtre : ils tiennent leur papier renversé, c'est-à-dire que quand ils veulent écrire parallèlement au petit côté, ils disposent leur papier comme nous quand nous voulons écrire du grand côté, puis ils écrivent de haut en bas. Quand ils veulent lire, ils renversent le papier et lisent comme si nous voulions lire une écriture parallèle au grand côté.

GALLAS

Les tribus Gallas dépendantes de Harrar peuvent, par rapport à leur position vis-à-vis de *Harrar*, se classer en quatre groupes qui sont :

1° Les tribus qui habitent au Nord de Harrar;
2° » » » à l'Ouest de Harrar;
3° » » » à l'Est de Harrar;
4° » » » au Sud de Harrar;

Outre ces quatre groupes de tribus, il y a l'*Arroussi* et l'*Itto chercher*. Ces tribus se divisent en plusieurs parties que nous allons énumérer successivement :

Les tribus qui habitent le Nord de Harrar sont :

Les *Nollis* et une grande partie de *Garssi.*

Les *Nollis* se divisent à leur tour en quatre Fakhidahs qui sont :

1° Le Fakhidah de Gourgourah ;
2° » » Minayaah ;
2° » » Hellili ;
4° » » Mana-abou ;

Les *Garssis* se divisent en sept Fakhidahs qui sont :

1° Le Fakhidah de Warra-sya ;
2° » » Warra-ouga ;
3° » » Warra-dinka ;
4° » » Wala-bou ;
5° » » Dawarou ;
6° » » Ouramou ;
7° » » Warra Garsou.

Les tribus qui habitent à l'Est de Harrar sont les *Guirris* et les *Baboulis*, dont voici la division :

Les *Guirris* qui comptent trois Fakhidahs :

1° Le Fakhidah de Hawyah ;
2° » » Bahargouffli ;
3° » » Ahmet Bedeh.

Quant aux *Baboulis*, ils se subdivisent en neuf Fakhidah qui sont :

1° Le Fakhidah de Abou ;
2° » » Deglou ;
3° » » Maïeh ;
4° » » Serreh ;
5° » » Moumguy ;
6° » » Gougoundabi ;
7° » » Goumah ;
8° » » Maro ;
9° » » Karanli.

Le Nord-Est de Harrar est habité par les *Barteris* et les *Barsoubes*. N'ayant pu avoir sur les Barteris, des renseignements

suffisants, j'ai préféré passer sous silence leurs principales familles plutôt que d'en donner une énumération inexacte.

Les Boursoubes se subdivisent en dix-sept Fakhidahs :

1° Le Takhidah de Warra houmi ;
2° » » Beddi ;
3° » » Sihasse ;
4° » » Hokeh ;
5° » » Legueh ;
6° » » Kalikouri ;
7° » » Sine ;
8° » » War-ali ;
9° » » Anaba ;
10° » » Ibsou ;
11° » » Wara-Warra ;
12° » » Mounou-Mohammed ;
13° » » Warra-Daille ;
14° » » Dourou ;
15° » » Sirgal ;
16° » » Abou ;
17° » » Babou.

Le Sud de Harrar est habité par *Oubourra*, l'*Ittou-chercher*, les *Danakils* jusqu'à l'*Avvache* et par les *Gallas allas* qui se subdivisent en douze Fakhidah dont voici la nomenclature :

1° Le Fakhidah de Warr-nounou ;
2° » » War-Abbadou ;
3° » » Warra Abeilli ;
4° » » » Kakou ;
5° » » » Diramo ;
6° » » » Boubou ;
7° » » » Metta ;
8° » » » Galane ;
9 » » » Goubou ;
10 » » » Eirich ;
11 » » » Arrougui ;
12° » » » Goutaillou.

La totalité des *Gallas* ci-dessus énumérée et des *Issas* peut être évaluée à deux millions d'âmes.

Quand on part de Harrar pour se rendre dans chacune de ces tribus, on parcourt d'abord pendant une petite heure un chemin très accidenté, puis on arrive dans des plaines couvertes de *doura*,

de caféiers nouvellement plantés, de cannes à sucre, enfin des principales végétations dont j'ai parlé plus haut, lesquelles s'y trouvent en abondance. Des ruisseaux coulent partout et forment de nombreux ravins, variant de largeur d'encaissement suivant la nature du terrain et la quantité des eaux qu'ils contiennent.

Près de *Karsa*, le pays est plus accidenté, très boisé, mais néanmoins fertile. A l'*Argoubah* le sol est plus plat, et d'une richesse qu'on ne trouve pas fréquemment ailleurs ; les arbres y poussent avec une vigueur extraordinaire, on en rencontre souvent de gigantesques. (Le 12 avril 1876, en effet, nous avons fait notre sieste sous un sycomore dont le tronc ne mesurait pas moins de 65 pieds).

Près de *Mouläta*, le terrain devient extrêmement accidenté et couvert de bois très épais, renfermant les essences les meilleures, mais dont malheureusement on ne pourra tirer parti de longtemps, vu l'extrême difficulté que l'on aurait à les exploiter, même avec de bons chemins dont la construction exigerait d'ailleurs des dépenses considérables.

Au milieu de cette belle nature et de cette riche végétation, l'on aperçoit les habitations des *Gallas*. Ces habitations qui ne sont en réalité que de simples huttes, n'en présentent pas moins un certain confortable. Elles sont larges, spacieuses et capables, la plupart, d'abriter un peloton d'infanterie; elle sont blanchies à l'intérieur avec du *Chahbah*. Le sol est formé d'un véritable mortier composé d'une argile rouge à laquelle on ajoute du fumier de bestiaux. Ces deux matières bien mélangées sont ensuite étendues sur la terre, et finissent par constituer une sorte de macadam très résistant.

Les *Gallas*, d'ailleurs, entourent toutes leurs habitations d'une forte enceinte qu'ils fabriquent avec des arbres épineux ; chacune de ces enceintes possède une ou deux entrées, suivant la grandeur de l'habitation. J'ai même, sur ma route, rencontré deux villages, *Ikhyouh* et *Afizarou*, qui étaient entourés de remparts de pierres assez régulièrement bâtis.

Je donnerai maintenant un rapide aperçu des mœurs et de l'état social de ces peuplades :

Dans chaque tribu, les Gallas se subdivisent en deux classes parfaitement distinctes l'une de l'autre : les cultivateurs *(Koutto* ou *Argatta)* et les bergers *(Prontouma)*.

Ces derniers sont beaucoup plus nombreux que les *Koutto ;* leur existence nomade les rend plus fiers, plus indépendants, plus énergiques; il n'est donc pas étonnant qu'ils soient arrivés à dominer complétement leurs malheureux compatriotes qui, se livrant à la culture sédentaire et étant naturellement d'un caractère pacifique, sont exposés aux vexations continuelles des *Prontouma*. Ces vexations vont même si loin qu'on a vu quelquefois ceux-ci interdire aux *Koutto* la culture, sous prétexte qu'elle serait un obstacle à la production de l'herbe nécessaire à la nourriture de leurs bestiaux.

De ce qui précède, il est facile de comprendre que les *Pruntouma* sont essentiellement nomades, vivent dans les montagnes, et se déplacent à mesure que les pâturages s'épuisent pour se transporter ailleurs et en chercher de nouveaux.

Ces hommes énergiques sont, de temps immémorial, en lutte ouverte avec la ville de Harrar ; jadis, en cas d'hostilité ils fermaient les routes, et véritables brigands détroussaient les voyageurs, empêchant ainsi toute espèce de commerce. Il leur arrivait quelquefois, quand le butin n'était pas assez considérable, de tomber sur leurs propres compatriotes, les Koutto, et d'opérer sur eux une véritable razzia et même de les forcer à prendre avec eux les armes contre les habitants de Harrar.

Ces *Prountouma* ou bergers sont d'ailleurs essentiellement rusés et fourbes, et leur organisation très ingénieuse et très forte explique facilement leur conduite, leurs violences et la domination qu'ils exercent autour d'eux. Chaque tribu est divisée en plusieurs groupes appelés Fakhidah : chacun de ces Fakhidah forme une véritable petite république gouvernée par un Conseil de 100 membres choisis parmi les plus âgés de l'endroit. Ces membres sont

élus tous les 16 ans. Ils choisissent eux-mêmes un chef suprême qui s'appelle *Boukou ;* le *Boukou* est naturellement ou le plus habile ou le plus intrépide du Conseil. Son pouvoir est absolu, mais comme il a entre les mains une autorité devant laquelle chacun doit s'incliner et dont il pourrait, par un trop long exercice, faire un mauvais usage, il est rééligible tous les ans. C'est, comme on le voit, le système démocratique dans toute sa pureté primitive.

Ainsi donc le Conseil préside le Fakhidah et le *Boukou* domine le Conseil. Une tribu composée de plusieurs Fakhidah a autant de Conseils particuliers. Ces diverses assemblées nomment elles-mêmes une sorte de Sénat, composé de 300 membres, qui gouverne alors toute la tribu et qui choisit également dans son sein un Boukou qu'on appelle le grand *Boukou*, *Boukou-el-Kibir*, et se trouve ainsi le chef suprême de la tribu. C'est lui qui commande l'armée, fait la paix, décide la guerre ; ses ordres sont absolus, et téméraire serait celui qui oserait y contredire.

L'existence des *Prountouma* se passe donc en grande partie à piller leurs compatriotes les *Kouttou*, à guerroyer et surtout à détrousser les voyageurs et les caravanes qui, partant de Harrar pour la côte ou pour l'intérieur de l'Afrique, sont obligés de passer sur leur territoire et par conséquent exposés à des attaques fréquentes de la part de ces peuplades énergiques et sauvages qui n'ont qu'une idée très imparfaite du bien et du mal.

C'est ainsi qu'avant la conquête de Harrar par les troupes Egyptiennes, le *Boukou* de *Nollis* interceptait le chemin de *Galdessa*, le Boukou de Garssi, celui de Darmy et que les autres chefs se chargeaient de couper complétement les autres passages.

Dès qu'une caravane partait de la ville pour une direction quelconque, les *Prountouma*, exactement informés par leurs espions du jour de leur départ, se portaient à leur rencontre et lui demandaient comme rançon un certain nombre de *tobes*, habit de toile, de Foutah (serviettes), de Bourri (mauvais tabac), de rasoirs, etc..., quelquefois même leurs demandes étaient plus considérables que tout ce que portait la caravane. Si la caravane était riche et en état de satisfaire aux exigences même les plus exhorbitantes, elle devait, sous peine d'être pillée complétement, s'exécuter sur-le-champ. Si, au contraire, elle était pauvre, elle n'avait d'autre ressource que d'attendre avec patience le moment où ces pillards, revenus à de meilleurs sentiments ou bien touchés par les supplications des malheureux chameliers, voudraient leur permettre de continuer leur route, en ne laissant entre leurs mains qu'une bonne partie de leurs marchandises.

Inutile d'ajouter que le même manége s'exécutait *vice-versà* pour les caravanes venant de l'extérieur à la ville.

L'habillement des Gallas est d'une simplicité antique ; il se compose d'une grande pièce de toile grossière qu'ils confectionnent eux-mêmes et qu'on appelle *tobe*.

L'homme se couvre avec le tobe en ayant soin de le serrer autour de la taille avec une ceinture de cuir dans laquelle est toujours passé un poignard. La tête reste toujours découverte et en général les pieds sont nus.

Le costume diffère complétement chez les femmes. La moitié supérieure du corps est complétement découverte. L'autre moitié est enveloppée dans une espèce de jupon en cuir. Les femmes mariées se coiffent avec un morceau de toile noire. Celles qui ne sont pas mariées, vierges ou veuves, ne portent aucune coiffure.

Comme toutes les peuplades de l'Afrique qui habitent sous les tropiques, les *Gallas* des deux sexes se graissent le corps et surtout la tête. Pour conserver la vertu des filles, ils emploient également, comme beaucoup des tribus voisines, un procédé radical, sur les détails duquel il serait trop délicat d'insister et qui est d'ailleurs suffisamment connu sous le nom d'infibulation.

Les *Kouttou* ou cultivateurs sont en général travailleurs et laborieux ; à l'encontre des *Issa*, ils cultivent leurs champs avec soin, cherchent à augmenter leur avoir et à gagner, par la richesse, la considération et la bienveillance de l'Emir de *Harrar*.

Jusqu'à notre arrivée, ils payaient à ce dernier un tribut d'un certain nombre de bœufs pour avoir l'autorisation de porter le bonnet de la Mecque.

Ils achetaient également à beaux deniers comptant le droit inappréciable de pouvoir s'asseoir devant lui, et celui plus inappréciable encore et partant plus cher, de se placer à un rang déterminé d'avance et d'autant plus proche de sa personne, que la somme versée était plus forte.

Le droit de porter le turban se payait aussi; on pouvait même, chose remarquable, l'obtenir à crédit.

Celui qui est assez heureux et assez riche pour arriver à coiffer à la fois le bonnet et le turban, se nomme *Garade* (oumdah) (grand cheikh), le porteur de simple bonnet se nomme simplement *Malak cheikh* (petit cheikh).

Les *Garades* et *Malaks* sont parfaitement connus à la ville et l'Emir communique avec eux de la manière suivante :

Il avait organisé à Harrar une sorte de corporation formée des cheikhs les plus vénérés lesquels lui servaient réellement de plénipotentiaires. Ces cheikhs s'appelaient *Doguines*. Quand l'Emir voulait inviter un *Garade* ou un *malak* gallas à venir à la ville, il envoyait un de ces *Doguines* le chercher.

Si l'on était en paix, le Gallas venait de suite. En cas de guerre, les Doguines servaient d'intermédiaires entre les parties belligérantes. Eux seuls étaient chargés des négociations, et le plus souvent, par leur souplesse, leur autorité vis-à-vis des deux parties, ils arrivaient à éteindre les différends ; il faut ajouter, pour comprendre combien leur influence était grande, que leurs personnes étaient sacrées et que de mémoire d'homme il n'est arrivé aux tribus Gallas, toutes barbares et toutes sauvages qu'elles soient, d'être molestées.

Les Gallas, d'ailleurs, traitaient ce pauvre Emir de Harrar comme un vassal ou plutôt comme un souverain absolu chez lui, dans sa ville, mais dont l'existence dépendait d'eux. Dès qu'il n'obéissait pas à leurs caprices, ils lui déclaraient la guerre et, coupant toutes les communications entre le pays voisin de *Harrar*, ils arrivaient ainsi à l'amener à composition. Voici comment les choses se passaient en temps de paix :

Les Gallas, de leur propre autorité et pour prouver combien les rapports entre eux et l'Emir étaient amicaux, envoyaient à ce dernier, chaque semaine, deux ou trois mille hommes pour qu'il eût à les nourrir.

Le pays de Gallas était pauvre, la ville était riche, rien donc de plus naturel que l'opulence des citadins vînt suppléer à la détresse des montagnards. Entre amis, du reste, ces choses-là ne se refusent pas.

L'Emir alors répartissait les hôtes entre toutes les familles de Harrar, offrant à ces derniers une admirable occasion d'exercer le devoir sacré de l'hospitalité.

Naturellement dans cette répartition, les familles riches, les ennemis particuliers de l'Emir, ceux dont il avait à se plaindre étaient privilégiés et recevaient le plus fort contingent.

Les Gallas d'ailleurs s'occupaient fort peu de ces détails domestiques ; en partant de la maison où ils avaient été hébergés pendant deux ou trois semaines, ils faisaient main basse sur tout ce qui leur convenait, toile blanche, noire, tout leur semblait bon ; que le maître de la maison fût ami ou ennemi de l'Emir, la chose leur était parfaitement indifférente. Ils emportaient ce qu'ils pouvaient, puis se réunissant tous, ils se rendaient chez l'Emir qui, pour s'en débarasser, était trop heureux de leur offrir une somme d'argent, des rasoirs, de la toile pour leurs camarades qui avaient été assez aimables de rester chez eux. Ceux-là partis, d'autres revenaient et la même cérémonie recommençait.

Que l'Emir eût seulement l'air de résister à la moindre demande, la guerre lui était immédiatement notifiée et commençait le lendemain même.

Comme on le voit, il n'est pas possible de traiter un souverain ami d'une façon plus cavalière et de mettre dans les rapports diplomatiques plus de franchise et moins de duplicité.

Pendant mon séjour à Harrar, un certain *Mohammed Kouchou* dont j'avais fait connaissance, me raconta le fait suivant que je rapporte ici pour bien prouver le sans-gêne et le sans-façon avec lesquels ils agissent vis-à-vis l'Emir de Harrar.

« Le Boukou de ma tribu, me dit-il, avait envoyé un certain » nombre de Gallas comme hôtes chez l'Emir; ce dernier les reçut » bien, les traita également très confortablement, mais à leur » départ il ne leur remit qu'un petit nombre de tobes et très peu » d'argent pour le Boukou.

» Celui-ci, indigné, refusa de recevoir le présent ridicule » que l'Emir lui envoyait et lui déclara la guerre immédiatement.

» L'Emir comprit qu'il avait eu tort et voulant réparer sa faute, » il me fit prier de passer à la ville; ma réponse fut celle-ci: « Je » me rendrai à la ville lorsque le chemin qui mène de chez toi chez » moi sera couvert de toile et que je pourrai y marcher sans me » salir les pieds. » L'Emir murmura d'abord, mais finit par m'en- » voyer la quantité de toile que je croyais nécessaire pour couvrir » la route par laquelle je devais passer. »

« Alors, ajouta finement *Mohammed Kouchou*, je me rendis à la » ville et, sur les instances réitérées de l'Emir, je consentis à m'oc- » cuper de cette affaire, et je fus assez heureux pour arranger tout » à l'amiable, empêcher les deux parties d'en venir aux mains et » arrêter une nouvelle effusion de sang. »

Inutile d'ajouter que je m'empressai de féliciter mon ami de tant d'habileté et surtout d'avoir, en cette circonstance, montré tant d'humanité.

Par ce qui précède, on peut voir de quelle manière les *Gallas* traitent le souverain de Harrar. Du reste, l'Emir ne payait pas de sa poche toutes ces contributions forcées.

Il avait établi dans la ville un impôt que chaque habitant versait journellement, et qui s'appelait : *Mohalak-el-Gallah* (impôt des Gallas). C'était avec cet argent qu'il faisait face à la majeure partie des exigences de ses redoutables voisins et qu'il arrivait ainsi à vivre avec eux sur un pied qui n'était ni l'état de guerre,

ni l'état de paix, mais qui lui permettait au moins de dormir tranquille.

Le pays des *Gallas* est extrêmement riche; le centre est bien cultivé par les *kouttou*, et ce sont eux qui fournissent Harrar de tout ce dont cette ville a besoin. D'ailleurs, pour montrer combien le sol y est fertile, je dirai que lors du passage de notre expédition, chaque village que nous traversions nous apportait assez de bœufs, de pain, de miel et de lait pour donner à manger à nos deux mille hommes pendant toute la journée.

Les Gallas n'ont pas d'industrie proprement dite. Ils fabriquent cependant leur matériel de cuisine et leurs instruments d'agriculture; ils tissent également une toile très grossière, très épaisse et qui est bien loin de valoir celle de Harrar.

Comme je l'ai expliqué plus haut, la plupart des tribus *gallas* forment des peuplades extrêmement guerrières et dont la majeure partie, avant l'arrivée des troupes égyptiennes, vivait de rapines et de brigandage. C'est dire que ce sont des ennemis redoutables et avec lesquels il faut compter. Comme tous les sauvages, ils excellent dans la rapidité des manœuvres, la netteté du coup d'œil et la promptitude avec laquelle ils savent reconnaître le fort et le faible d'une position stratégique; on les trouve toujours massés aux endroits les plus difficiles, les plus escarpés, couronnant les crêtes des montagnes, occupant les défilés étroits, les gorges presque inabordables, et laissant ainsi à leurs adversaires les chemins battus et les ondulations les plus molles de la plaine.

Hardis, courageux, bravant la mort avec la plus grande témérité, leur attaque est terrible, et il faut aux troupes beaucoup de discipline, et aux officiers de la présence d'esprit et du sang froid pour ne pas se laisser effrayer au premier abord et pour résister ensuite.

Ils s'avancent toujours en grande ligne de dix à douze rangs d'épaisseur, de façon que les premiers venant à tomber soient immédiatement remplacés par d'autres combattants qui continuent

à s'avancer sans se laisser le moins du monde démoraliser par la perte de leurs camarades.

Leur instinct militaire est d'ailleurs merveilleux, leurs mouvements se font avec beaucoup d'ordre, les marches qu'ils peuvent supporter sans trop de fatigues paraîtraient surnaturelles à des troupes européennes; si l'on pense que leur pas ordinaire équivaut au trot du cheval on s'en rendra parfaitement compte.

J'ajouterai que toutes les fois que nos carrés ont été en lutte avec ces guerriers, au lieu de se porter sur nos lignes directement, c'est sur nos angles qu'ils se massaient et c'est là qu'ils commençaient l'attaque.

Les armes des *Gallas* sont : le poignard, la lance, l'arc, la flèche; quelques-uns possèdent de vieux fusils à mèches; ils excellent encore dans le maniement de la fronde et sont très bons cavaliers, du reste leurs chevaux sont petits mais nerveux et comme eux infatigables.

Comme je l'ai dit plus haut, rien ne peut donner une idée exacte de la rapidité avec laquelle ces gens exécutent les marches les plus longues parmi les chemins les plus difficiles.

Que serait-ce donc si on avait à les employer en plaines ou dans des pays relativement faciles ?

La langue des Gallas diffère de celle de Harrari et des *Somalis*; elle ne ressemble pas non plus à la langue de l'*Amharah*; pourtant il y en a quelques-uns qui arrivent à apprendre et à réciter l'*Alcoran*.

Le 12 avril 1876, ayant accompagné le général Raouf-Pacha dans une visite qu'il fit à *Boubassah*, le *Feki* (savant) du village nous amena deux petites filles dont la plus jeune connaissait les trois quarts de l'*Alcoran*, et quoiqu'elle ne parlât pas la langue arabe elle prononçait très distinctement ce qu'elle récitait.

J'ai enfin rencontré chez les Gallas quelques individus qui marmottaient l'*Alcoran* sans trop comprendre ce qu'ils lisaient.

Aperçu historique sur les souverains qui ont gouverné Harrar, et sur les habitudes du dernier Emir.

Le Bulletin de l'état-major général de l'armée égyptienne (N° 1, 3me année) du 15 septembre 1876, contenant un résumé de l'histoire de Harrar depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, je me bornerai à donner ici un aperçu historique qui comprendra la liste des Emirs de Harrar, depuis l'an 926 de l'Hégire jusqu'à l'entrée des troupes égyptiennes en cette ville.

Les autorités sur lesquelles je me suis appuyé sont un certain nombre de manuscrits que j'ai pu me procurer pendant mon séjour à Harrar, et qui sont aujourd'hui déposés à la bibliothèque de l'état-major général.

Les premiers conquérants de Harrar sont le *Gorade Ayoube* et le sultan *Abou Bakre* qui, partis du *Dakir*, sont arrivés à *Harrar* dans le mois de *chaban* 926. Le *Garade Ayoube* fut tué à l'Ouest de Harrar le 7 *chaban* de l'année 931. Il eut pour successeur le sultan *Ahmed* qui, la même année, entreprit la guerre de l'*Abyssinie*, et n'en revint qu'en l'année 937, pour régner encore douze ans.

Après dix ans d'intervalle, c'est-à-dire en 759, l'*Emir Nour* lui succéda et mourut dans le mois de *Rabi-el-awal* de l'année 975, emporté par une épidémie, trois mois après son retour d'une expédition glorieuse chez les *Gallas*, qui ravageaient la contrée jusqu'à *Choaa*.

Depuis la mort de l'*Emir Nour*, les renseignements me font complétement défaut pendant 82 ans; c'est une période que des renseignements ultérieurs arriveront à remplir, mais que je suis forcé de passer sous silence. Puis viennent les Emirs suivants avec la date de leur avénement au trône et celle de leur mort :

L'Emir *Aly-ebn Dawoud* commença son règne le 25 *gamad awal*, l'an 1057, et régna pendant 16 ans.

L'Emir *Hachime* commença son règne le 11 *rabi-el-tani* 1073, et régna pendant 8 ans.

L'Emir *Abd Allah* commença son règne le 1er *chawal*, de l'an 1081 et régna 22 ans.

L'Emir *Talha* commença son règne le 20 *chaban* de l'an 1111 et régna pendant 22 ans.

L'Emir *Abou Bakre* commença son règne le 15 *mouharame* de l'an 1134, et resta sur le trône 11 ans.

L'Emir *Khalaf* succéda à l'Emir *Abou Bakre* le 4 *zoulhidja* de l'an 1144, et ne resta sur le trône que pendant 15 mois.

L'Emir *Hamid* succéda à l'Emir *Khalaf* le 3 *rabi awal* de l'an 1146, et régna pendant 14 ans.

L'Emir *Youssouf* monta sur le trône de Harrar le 12 *safar* de l'an 1160, et régna pendant 9 ans.

L'Emir *Ahmet* commença son règne le 26 *rabi-el-awal* de l'an 1169, et continua son règne pendant 28 ans.

L'Emir *Mohammed* commença son règne le 10 *moharrem* de l'an 1197, et régna pendant 4 mois et 19 jours.

L'Emir *Abd-el-Chakour* commença son règne le 29 *gamad akhar*, l'an 1197 et régna pendant 11 ans.

L'Emir *Ahmet* commença son règne le 24 *Rabi-el-Tani* de l'an 1209, et posséda le trône pendant 27 ans.

L'Emir *Abd-el-Rahmane* commença son règne le 29 *Rabi-el-awal* de l'an 1235, et garda le trône pendant 4 ans.

L'Emir *Abd-el-Kerime* commença son règne le 29 *Cawal* de l'an 1240, et resta sur le trône pendant 9 ans.

L'Emir *Abou Bakre* monta sur le trône de Harrar le 1er *Rabi-awal* 1250, et continua son règne pendant 18 ans.

L'Emir *Ahmet*, fils d'*Abou Bakre*, lui succèda le 1er *Gamad-el-teni* l'an 1268, et garda le trône pendant 4 ans.

Les derniers mois de son règne furent signalés par une guerre intestine ; le Sultan *Ahmet*, trop malade pour pouvoir s'occuper des affaires publiques, remit le pouvoir à sa mère *Guisti Fatmah* (madame), femme énergique qui gouverna avec habileté. Elle eut à soutenir une lutte opiniâtre contre le *cheikh Mohammed Abd-el-Chakour*, qui, voulant profiter de l'état de santé de l'Emir et de la faiblesse qu'il comptait rencontrer chez sa mère, sortit de la ville, se réfugia chez les *Gallas*, et, en leur promettant toutes sortes de faveurs et d'avantages, les entraîna facilement à attaquer les *Harraris* pour se faire reconnaître de force comme *Emir*.

Une guerre acharnée et continue commença alors entre les habitants de Harrar commandés par *Guisti Fatmah* et les *Gallas* sous les ordres de *Mohammed Abd-el-Chakour*.

Quoique pendant dix-huit mois les attaques des *Gallas* aient été incessantes, qu'ils se soient montrés impitoyables, interceptant le commerce de la ville, détruisant les caféiers, les arbres de Kattes ainsi que toute la culture aux environs, néanmoins *Mohammed* ne put arriver à ses fins qu'après la mort de l'*Emir Ahmet*, tant furent énergiques les résolutions de *Guisti Fatmah*.

Cette femme a donné là un exemple remarquable ; sans instruction, connaissant à peine ce que c'était que la guerre, elle a su inspirer un attachement profond aux habitants, et avec leur aide résister à un ennemi puissant, habile, audacieux, et assurer ainsi la tranquillité des derniers jours de son fils, en défendant sa patrie.

Mais à côté de ce beau trait que dire du *cheikh Mohammed Abd-el-Chakour*, qui, traître à son pays, profitant de la faiblesse d'un homme mourant, de celle d'une femme, n'a pas hésité à s'adresser à ses plus cruels ennemis pour s'en faire un instrument de domination et déchirer ainsi de ses propres mains le sol qu'il aurait dû défendre ?

Trois jours après la mort de l'Emir *Ahmet*, *Mohammed Abd-el-Chakour* fut proclamé *Emir* de *Harrar*, le samedi 28 *zoulhedja* 1272.

Son premier acte fut de dépouiller *Guisti Fatmah* de ses biens, de la chasser de sa maison et de lui enlever même les habits que

L'Emir *Aly-ebn Dawoud* commença son règne le 25 *gamad awal*, l'an 1057, et régna pendant 16 ans.

L'Emir *Hachime* commença son règne le 11 *rabi-el-tani* 1073, et régna pendant 8 ans.

L'Emir *Abd Allah* commença son règne le 1er *chawal*, de l'an 1081 et régna 22 ans.

L'Emir *Talha* commença son règne le 20 *chaban* de l'an 1111 et régna pendant 22 ans.

L'Emir *Abou Bakre* commença son règne le 15 *mouharame* de l'an 1134, et resta sur le trône 11 ans.

L'Emir *Khalaf* succéda à l'Emir *Abou Bakre* le 4 *zoulhidja* de l'an 1144, et ne resta sur le trône que pendant 15 mois.

L'Emir *Hamid* succéda à l'Emir *Khalaf* le 3 *rabi awal* de l'an 1146, et régna pendant 14 ans.

L'Emir *Youssouf* monta sur le trône de Harrar le 12 *safar* de l'an 1160, et régna pendant 9 ans.

L'Emir *Ahmet* commença son règne le 26 *rabi-el-awal* de l'an 1169, et continua son règne pendant 28 ans.

L'Emir *Mohammed* commença son règne le 10 *moharrem* de l'an 1197, et régna pendant 4 mois et 19 jours.

L'Emir *Abd-el-Chakour* commença son règne le 29 *gamad akhar*, l'an 1197 et régna pendant 11 ans.

L'Emir *Ahmet* commença son règne le 24 *Rabi-el-Tani* de l'an 1209, et posséda le trône pendant 27 ans.

L'Emir *Abd-el-Rahmane* commença son règne le 29 *Rabi-el-awal* de l'an 1235, et garda le trône pendant 4 ans.

L'Emir *Abd-el-Kerime* commença son règne le 29 *Cawal* de l'an 1240, et resta sur le trône pendant 9 ans.

L'Emir *Abou Bakre* monta sur le trône de Harrar le 1er *Rabi-awal* 1250, et continua son règne pendant 18 ans.

L'Emir *Ahmet*, fils d'*Abou Bakre*, lui succèda le 1er *Gamad-el-teni* l'an 1268, et garda le trône pendant 4 ans.

Les derniers mois de son règne furent signalés par une guerre intestine ; le Sultan *Ahmet*, trop malade pour pouvoir s'occuper des affaires publiques, remit le pouvoir à sa mère *Guisti Fatmah* (madame), femme énergique qui gouverna avec habileté. Elle eut à soutenir une lutte opiniâtre contre le *cheikh Mohammed Abd-el-Chakour*, qui, voulant profiter de l'état de santé de l'Emir et de la faiblesse qu'il comptait rencontrer chez sa mère, sortit de la ville, se réfugia chez les *Gallas*, et, en leur promettant toutes sortes de faveurs et d'avantages, les entraîna facilement à attaquer les *Harraris* pour se faire reconnaître de force comme *Emir*.

Une guerre acharnée et continue commença alors entre les habitants de Harrar commandés par *Guisti Fatmah* et les *Gallas* sous les ordres de *Mohammed Abd-el-Chakour*.

Quoique pendant dix-huit mois les attaques des *Gallas* aient été incessantes, qu'ils se soient montrés impitoyables, interceptant le commerce de la ville, détruisant les caféiers, les arbres de Kattes ainsi que toute la culture aux environs, néanmoins *Mohammed* ne put arriver à ses fins qu'après la mort de l'*Emir Ahmet*, tant furent énergiques les résolutions de *Guisti Fatmah*.

Cette femme a donné là un exemple remarquable ; sans instruction, connaissant à peine ce que c'était que la guerre, elle a su inspirer un attachement profond aux habitants, et avec leur aide résister à un ennemi puissant, habile, audacieux, et assurer ainsi la tranquillité des derniers jours de son fils, en défendant sa patrie.

Mais à côté de ce beau trait que dire du *cheikh Mohammed Abd-el-Chakour*, qui, traître à son pays, profitant de la faiblesse d'un homme mourant, de celle d'une femme, n'a pas hésité à s'adresser à ses plus cruels ennemis pour s'en faire un instrument de domination et déchirer ainsi de ses propres mains le sol qu'il aurait dû défendre ?

Trois jours après la mort de l'Emir *Ahmet*, *Mohammed Abd-el-Chakour* fut proclamé *Emir* de *Harrar*, le samedi 28 *zoulhedja* 1272.

Son premier acte fut de dépouiller *Guisti Fatmah* de ses biens, de la chasser de sa maison et de lui enlever même les habits que

portait son fils. Cependant l'amour du peuple pour cette femme continuait et même les persécutions dont elle était victime semblaient l'exciter encore.

Il en devait être ainsi dans un pays musulman. Outre qu'elle avait bien gouverné, elle jouissait d'un très grand prestige, étant fille d'Emir (*Abdaul Kerime*), femme d'un Emir (*Abou-Bakra*) et mère d'Emir (Ahmet), privilége qu'elle a seule possédée, je crois, avec l'épouse du fameux *Haroune-el-Rachid Zoubeaidah.*

L'Emir *Mohammed* voyant que les vexations n'abattaient pas le courage de *Guisti Fatmah,* essaya de la gagner par la douceur et lui demanda la main de sa fille pour son fils aîné *Abdallahi ;* elle ne voulut y consentir qu'à condition que l'Emir Mohammed accorderait lui-même celle de sa fille à son propre petite-fils, *Youssouf Ahmet ;* la paix fut enfin scellée entre les deux adversaires, et les choses allèrent même si bien que l'Emir *Mohammed* finit par épouser la veuve de son prédécesseur.

Rassuré par les alliances sur la neutralité au moins bienveillante de *Fatmah,* l'Emir n'en continua pas moins à poursuivre avec la dernière rigueur ceux des habitants qui s'étaient distingués par leur dévouement à l'ancien Emir et à sa mère.

Un habitant de Harrar, le *Kebir Ibrahim,* a bien voulu me communiquer un écrit dans lequel sont relatées la conduite de l'Emir *Mohammed Abd-el-Chakour* vis-à-vis de ses anciens adversaires et la façon dont il les traitait.

Voici une partie de cet écrit :

« Dès la première année de son règne, l'Emir chercha à se
» venger de ceux qui avaient pris le parti de son prédécesseur.
» Un d'eux, entre autres, fut traité par lui de la façon la plus
» impitoyable ; il le faisait frapper 12 fois par jour et à chaque
» fois le malheureux recevait 120 coups de bâton ; n'ayant pu
» arriver à le faire mourir sous les coups, il le fit mettre aux fers,
» jurant sur sa tête qu'il ne sortirait de prison que pour s'en aller
» au cimetière. »

Outre cet exemple terrible de cruauté donné par *Kebir Ibrahim,*

il ajoute que, dans la même année, l'Emir Mohammed acheta plusieurs maisons et plusieurs propriétés avec l'argent alors en cours.

Quelque temps après, il décrétait la nullité de cette monnaie et la remplaçait par une autre, portant son nom et soi-disant de meilleur aloi. Alors il accapara de gré ou de force toute l'ancienne monnaie en payant 2,200 anciennes *mohalak* avec 100 *mohalak* seulement de la monnaie de son invention. Du coup, naturellement, le commerce fut ruiné, le peuple réduit à la misère, mais l'Emir s'était enrichi.

En réalité, l'ancien Emir fit acte, en cette occasion, de faux monnayeur effronté, puisque après notre entrée à Harrar nous avons trouvé que le talaris de Marie-Thérèse ne valait que 22 de ces *mohalaks*, tandis que, d'après une analyse faite au Caire où par les soins du *général Raouf-Pacha* il avait été envoyé de cet argent, le Marie-Thérèse valait 311 des *mohalaks* de l'*Emir*.

Il y avait donc à la fois fabrication de fausse monnaie et vol manifeste. Voici d'ailleurs, d'après les renseignements précis que j'ai pu recueillir, comment opérait le souverain de Harrar.

Il prenait quelques bons talaris, les fondait avec une grande quantité d'étain et en fabriquait des feuilles métalliques assez minces qu'il découpait ensuite au moyen d'un poinçon, en petites rondelles de 4 millimètres de diamètre. Il finissait l'opération en imprimant à coups de marteau, sur une enclume en plomb et au moyen d'un cachet en acier, son nom sur les rondelles; et voilà en quoi consistait l'hôtel des monnaies du gouvernement de Harrar. Comme l'on voit, rien de plus simple et de moins dispendieux ; peu de matériel, surtout peu de dépenses de matière première.

Il est inutile de dire qu'avec un pareil système le commerce devait languir et les négociations devaient être sinon complétement arrêtées, au moins singulièrement restreintes. A cette cause de misère déjà suffisante, l'Emir en ajoutait encore d'autres en monopolisant entre ses mains les quelques rares transactions qui

avaient lieu à Harrar. C'est ainsi qu'il interdisait aux commerçants l'introduction des diverses qualités de toile, sauf celle qui est connue dans le pays sous le nom de toile américaine.

Que quelqu'un se permît de transgresser ses ordres, la toile était de suite confisquée, naturellement au profit de l'Emir.

Voici, du reste, comment je suis parvenu à avoir connaissance des mœurs de l'Emir.

L'habitude du pays est, après la mort d'une personne riche, de partager ses biens en espèces entre tous les héritiers; il est évident qu'un tel partage ne peut d'abord pas être équitable et qu'ensuite il porte préjudice même aux héritiers.

Quand l'Emir mourut, après notre entrée à Harrar, le général Roauf-Pacha jugea convenable de mettre aux enchères publiques les biens laissés par l'Emir; ces biens ne consistaient d'ailleurs qu'en quelques pièces d'étoffes dorées, quelques misérables vêtements et plusieurs tapis de Perse usés. Je me rendis à l'enchère et j'y remarquai un drap de qualité passable; en ce moment j'étais complétement dépourvu de vêtements et je résolus d'acquérir cette pièce coûte que coûte; avec 27 talaris je restai maître du terrain.

A peine mon affaire était-elle terminée et la pièce entre mes mains, qu'un certain *Gadibourssi* nommé Houssein vint chez moi et me dit avec assurance : Vous savez, le drap que vous avez acheté m'appartient. — Comment, lui répondis-je étonné, ce drap vous appartient? Mais je viens de l'acheter à beaux deniers comptants ! Alors le bonhomme me raconta que l'Emir le lui avait confisqué et qu'il avait donné l'ordre dont je viens de parler et que cet ordre était appliqué à tout le monde.

J'écoutai ce récit avec intérêt, mais moyennant un léger *bakchich,* je gardai néanmoins ma marchandise.

C'est ainsi que l'Emir Mohammed traitait son peuple et lui refusait même le droit que l'on trouve chez les nations les moins civilisées. Il alla encore plus loin et trouva le moyen de se surpasser lui-même en despotisme.

Il défendit à ses sujets de manger du riz et des dattes, prétextant qu'il n'appartenait qu'aux souverains, aux rois, de consommer des mets si délicieux et que la bouche des gens du peuple était trop grossière pour apprécier à leur juste valeur un manger aussi succulent. Il avait également pris le monopole du commerce de l'ivoire, des plumes d'autruches et du musc.

Il faut avouer que pour un peuple, un pareil état est presque l'esclavage même, car enfin l'esclave, tout en appartenant à son maître, a encore le droit de manger et d'acheter ce qu'il veut et ce qui lui fait plaisir, tandis que les Harraris s'étaient vu enlever même cette faculté par leur excellent Emir. Les expressions me manquent pour traduire ce que j'éprouvai devant un pareil système de gouvernement, et je laisse aux lecteurs le soin de le qualifier comme il le mérite.

L'état de servitude dans lequel se trouvaient les habitants de Harrar, le despotisme qui les opprimaient était vraiment chose incroyable, à ce point qu'il leur était défendu sous les peines les plus sévères de se garantir la tête du froid ou de la chaleur, soit avec une coiffure, soit avec le bout de leur tobe.

La justice était d'ailleurs à Harrar digne en tout du gouvernement.

Quand un habitant avait une plainte à porter devant l'Emir, il devait d'abord se déchausser à cent pas de la grande porte de l'habitation du souverain et crier :

« *Emir Mohammed Maganeh,* » ce qui veut dire : « Protection de l'Emir Mohammed. » Un domestique sortait alors, le faisait entrer dans une chambre où il attendait quelquefois plusieurs semaines, quelquefois seulement plusieurs heures, suivant la bonne ou la mauvaise humeur de l'Emir.

Etant enfin parvenu à être reçu, il devait rester debout, la tête découverte, les pieds nus, les mains croisées sur la poitrine nue, également par mesure de précaution, la tête baissée regardant toujours à terre et attendre dans cette position le jugement juste ou injuste qu'il plaisait à son maître et seigneur de rendre.

Quelqu'un venait-il se plaindre à l'Emir de la conduite de son

fils *Youssouf*, qui profitait de sa haute position pour scandaliser toute la ville par de honteuses et indignes débauches, par sa galanterie poussée à l'excès vis-à-vis des plus grandes dames de la ville, il répondait tout simplement :

« Allez-vous-en. N'avez-vous donc pas autre chose à faire qu'à l'espionner pour le trouver toujours en faute. »

Voilà en quoi consistait la justice de l'Emir Mohammed. Parlons maintenant de ses mœurs personnelles.

Il avait l'habitude de monter à cheval lorsqu'il devait se rendre à la mosquée ou voulait faire une promenade. Il se faisait alors précéder par une foule d'hommes qui criaient à tue-tête :

« *La Ilaha illa allah Mohammed Rassoul Allah.* » (Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohammed est son Prophète.)

Il avait toujours à côté de lui, portant un parasol, un homme qui devait conformer son pas à sa marche pour que sa tête restât toujours couverte.

Quand il reçevait du monde, l'Emir avait coutume d'ouvrir les deux battants de sa porte ; au contraire s'il ne voulait reevcoir personne, il fermait un des battants. Tout homme qui voulait entrer chez l'Emir, fût-ce même son grand favori, était tenu d'observer les prescriptions que j'ai décrites tout à l'heure.

La garde personnelle se composait du reste de nègres qu'il achetait sur les marchés de l'intérieur et qui lui étaient complétement devoués.

Chose impossible à croire et pourtant véridique, l'Emir éprouvait-il le besoin de cracher ? Aussitôt les assistants se précipitaient pour lui offrir la manche de leur chemise. Heureux et fier était celui qui recevait le précieux présent, c'était une marque de faveur et de haute estime de la part du maître.

Aussi quand l'Emir était enrhumé, les marques de faveurs pleuvaient-elles comme grêle sur les courtisans enthousiasmés de passer ainsi à l'état de crachoir hygiénique.

Quand il se levait, il faisait venir deux assistants sur les épaules desquels il s'appuyait ; cette façon d'agir, pardonnable chez un vieillard, était simplement ridicule pour un homme dans la force de l'âge.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que les appartements de l'Emir fussent bien somptueux. Son palais était une mauvaise bicoque, composée d'abord d'une entrée qui servait à la fois de salle de réception et d'écurie, puisque son cheval y restait habituellement et assistait à toutes les audiences. Les murs étaient garnis de cornes de bœufs. De cette salle et par un petit escalier tournant si étroit qu'un homme y pouvait à peine passer et garni de meurtrières, il pénétrait dans une chambre qui lui servait de *Harem*, quelques chambres attenantes contenaient ses femmes dont le nombre n'était pas grand, puisqu'il n'avait que quatre femmes légitimes et une concubine.

L'Emir, comme tous les habitants de Harrar, n'avait pas d'eunuques, et quand il voulait faire à une de ses dames l'honneur de la posséder chez lui, il l'envoyait prévenir par un de ses soldats qui lui disait simplement ces seuls mots :

« Préparez-vous à passer chez l'Emir, » et la dame se préparait.

Ici s'arrêtent les renseignements que j'ai pu recueillir sur l'Emir *Mohammed*. Je n'ai pas la prétention de pousser plus loin la critique de l'existence d'un homme qui appartient désormais à la justice divine ; j'ajouterai seulement que les Harraris ont eu à supporter un pareil joug pendant presque vingt ans.

COMPTE RENDU

DES

SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Séance du 3 Novembre 1876.

Un grand nombre de membres ont répondu à l'appel pour la séance extraordinaire de la Société Khédiviale de Géographie qui a été tenue le 3 novembre dans le local de la Société. On avait espéré que la réunion serait présidée par S. A. le Prince Héritier, mais S. E. Stone-Pacha, en ouvrant la séance, déclara que des raisons de service toutes spéciales avaient empêché le Prince de se rendre au vœu de la Société, mais qu'il espérait pourtant le voir arriver avant la fin de la séance.

M. le Secrétaire général, prenant la parole, trace à grands traits l'état actuel de la Société. Elle peut être mise au rang des premières institutions de ce genre, car elle a non seulement entendu Schweinfurth, Nachtigal et Burton, mais encore les études de son Bulletin sont signées de noms connus dans tout le monde savant. A ce sujet, M. le Secrétaire général donne lecture d'une lettre adressée à la Société Khédiviale par la Société de Géographie de Paris, et il termine en énumérant les dons qui ont été faits par les Sociétés de Leyde, de Londres, de Paris, etc.

M. Hugin, rapporteur de la commission centrale, lit alors un long rapport sur l'état financier de la Société. — La conclusion en est qu'une fois toutes les cotisations payées et la subvention généreusement accordée par S. A. le Khédive encaissée, l'avenir pourra être envisagé sous un point de vue satisfaisant et aucun danger matériel ne menacera l'avenir de la Société : il fait en terminant un appel énergique à tous les membres pour le paiement régulier de leur cotisation. M. le Secrétaire général parle de la dernière conférence de Bruxelles. D'après ce qui résulte du discours de S. M. le roi des Belges, ce n'est pas une conférence de géographie, c'est une réunion des grandes Sociétés et de quelques banquiers richissimes, sous sa propre présidence, dans le but de réunir dans un seul faisceau les efforts partiels tentés de tous côtés pour explorer les parties encore inconnues de l'Afrique. M. le Secrétaire général dit que deux sujets devaient y être traités : l'ouverture de débouchés pour les explorations et la réunion de fonds nécessaires pour sub-

venir aux frais des voyageurs qui partiraient sous les auspices de cette réunion internationale.

On a reconnu que les grandes expéditions avaient moins de chances de réussite que les explorations individuelles, car l'hostilité des indigènes s'efface devant l'apparition de voyageurs isolés. Pour subvenir aux besoins de ces voyageurs, la réunion a décidé qu'on établirait une ligne de stations allant de l'un à l'autre Océan; les unes devront servir de bases aux opérations, les autres de points de ravitaillement. La partie vers laquelle se dirigeront les efforts des explorateurs sera comprise entre les deux Océans, le Zambèze au sud et les possessions égyptiennes au nord.

M. le Secrétaire général ajoute que pour le côté financier, un comité composé de trois membres a été chargé de recevoir les offrandes qui se montent déjà à un certain chiffre, grâce à la libéralité de S. M. Belge et de quelques personnes présentes à la conférence. Ce comité est aussi chargé de répartir les sommes nécessaires aux besoins de la nouvelle organisation.

M. le comte de Noidans, Consul général, en offrant à la bibliothèque de la Société le recueil des discussions qui ont eu lieu dans la Conférence de Bruxelles, dit qu'on a rendu hommage aux efforts incessants du Khédive et aux travaux des savants qui partent sous ses auspices, en excluant son territoire des points à explorer.

M. le Secrétaire général parle ensuite des voyages de Stanley. Poussé par la soif des découvertes, désireux de faire taire certains soupçons jaloux qui s'étaient élevés au retour de son voyage pour découvrir Livingstone, l'intrépide américain partit de Zanzibar, il y a bientôt trois ans, à la tête d'une troupe de noirs et de trois compagnons blancs. Depuis on a reçu de lui trois lettres, datées de mars et mai 1875 et d'avril 1876, dans lesquelles il raconte les aventures de son expédition vraiment prodigieuse. Il traverse les pays des Oussaragas et des Irambas qu'il est obligé de combattre et de mettre en fuite pour se frayer un passage et continuer sa route vers le lac Victoria Nyanza. Il y arrive et peut lancer et essayer sur le lac la *Lady-Alice*, bateau dont il s'était muni. — Après l'exploration du lac, il pousse jusqu'au royaume du roi Mtésa où il rencontra jadis le regretté Linant de Bellefonds. Le roi l'accueille très convenablement et lui donne une escorte de 2,000 hommes, ce qui lui permet de se diriger vers l'ouest et d'explorer les rives de la rivière Katonga; il relève une chaîne de montagne dont un pic est habité (1,500 pieds), assurent les indigènes, par une population blanche. L'hostilité des habitants empêche pourtant Stanley de reconnaître ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans cette assertion. L'intrépide voyageur termine en disant que sa tâche n'est encore qu'au tiers accomplie, que de grands lacs

restent encore à explorer, des royaumes inconnus à découvrir et à reconnaître. Il espère, avec l'aide de la Providence, pouvoir mener à bonne fin l'entreprise si bien commencée.

M. le Secrétaire général donne ensuite le résultat de la circumnavigation de l'Albert Nyanza par M. Gessi. Une question avait été longtemps débattue entre les voyageurs célèbres, à savoir si le lac s'avançait par une branche dans le Nil, ou s'il s'épanchait dans un cours d'eau se dirigeant vers l'ouest et communiquant avec le Congo. La question n'avait pas été résolue jusqu'aujourd'hui, et M. Gessi, sur les instructions de M. Gordon-Pacha, entreprit l'exploration du lac, muni de deux barques et accompagné d'une douzaine de soldats. Parti de Dufly, il remonte le Nil et arrive après mille dangers et malgré l'hostilité des riverains au but de sa mission. Il reconnaît que le lac ne se déverse pas dans des réservoirs extérieurs. La seule partie du lac restée inexplorée est une immense forêt qui arrêta notre voyageur; mais les renseignements qu'il prit à ce sujet, et les observations qu'il fut à même de faire, le confirment dans son idée. Enfin M. le Secrétaire général termine en proposant d'admettre M. Carlo Piaggia, l'intrépide voyageur italien, comme membre honoraire, proposition qui est immédiatement approuvée aux applaudissements de toute la salle. M. Piaggia prend alors la parole et nous fait assister à ses différents voyages. Nous nous fatiguons à suivre l'intrépide explorateur au centre de l'Afrique, dans le pays des Nyam-Nyam, au Nord. dans le Tigré et le bassin du Nil qui devient pour lui nne nouvelle patrie Mais lui ne se lasse pas, il amasse des trésors que l'avenir découvre avec admiration, et ses observations sont d'une exactitude parfaite. Sur l'ordre de Gordon-Pacha, il visite le lac situé entre les lacs Albert et Victoria, et malgré les souffrances les plus terribles, il est assez heureux pour découvrir un débouché à ce lac, sur lequel il donne les détails les plus intéressants. On croit que le cours d'eau qui sert d'écoulement au lac découvert par Piaggia est le Sobat.

De nouveau il se remet en marche et arrive jusqu'au Victoria-Nyanza, où il a le bonheur de recevoir des nouvelles de Stanley.

S. E. Stone-Pacha montre sur la carte la route suivie par M. Carlo Piaggia dans son dernier voyage de découverte, et il développe les conséquences des observations qui ont été recueillies par le courageux voyageur auquel il rend hommage pour la persévérance avec laquelle il a supporté toutes les fatigues et pour son activité infatigable.

Séance du 5 janvier 1877.

A trois heures et demie, S. E. Stone-Pacha ouvre la séance, et M. le Secrétaire général, prenant la parole, explique les causes qui ont retardé la réunion jusqu'à cette date. Au retour de Gordon-Pacha, on espérait qu'il ferait à la Société un exposé sur ses explorations, mais le désir de revoir son pays, sa famille dont il était séparé depuis trois ans le fit quitter immédiatement l'Egypte ; de même M. Gessi, son compagnon dans ses voyages, s'était embarqué pour Trieste, et la Société devait regretter ces circonstances qui l'empêchaient d'entendre ces deux illustres voyageurs. Une indisposition de M. le Secrétaire général est venue ensuite apporter un nouveau retard à la convocation mensuelle.

La situation financière de la Société est bonne, dit M. le Secrétaire général; quand la subvention, que lui accorde si généreusement le Khédive, sera payée, elle se trouvera dans des conditions excellentes ; au sujet de cette situation, M. le Secrétaire général dit qu'il ne pourrait encore communiquer la solution que comporte la question du chemin de fer pour les membres résidant à Alexandrie ; mais de toutes façons il peut assurer qu'ils ne seront pas lésés dans leurs intérêts. Les relations de la Société Khédiviale avec les autres Sociétés géographiques s'étendent de jour en jour; deux nouvelles Sociétés instituées à Marseille et à Bruxelles viennent de se mettre en communication avec elle par l'envoi réciproque des Bulletins. M. le Secrétaire général annonce la démission de 35 membres et déplore la mort du voyageur Louis Lucas, un des membres de la Société, enlevé à la science à son retour de l'Afrique Centrale qu'il explorait à ses frais ; il croit s'être fait l'interprète du sentiment général dans la lettre qu'il écrivit à la famille de l'infortuné voyageur.

Le Bulletin trimestriel sera publié dans quelques jours ; il contiendra quatre nouvelles cartes tracées d'après les nouvelles découvertes de l'expédition Gordon-Pacha.

M. Dor-Bey étant indisposé, M. le Secrétaire général donne lecture de sa communication sur le Soudan, faite d'après un travail du regretté Munzinger-Pacha. Cette étude, une des plus complètes qu'il soit possible de trouver, embrasse la géographie politique et commerciale du Soudan oriental, ses populations, leurs mœurs et coutumes, leurs langues.

Le Soudan contient peu de chaînes de montagnes, mais il est coupé par des élévations granitiques qui divisent ce pays en plusieurs parties bien définies. Ces divisions prennent le nom du fleuve qui les arrose, c'est l'Anseba, le Barka, le Gache et enfin le Nil, sorte de Penjaub formé par 5 affluents

qui versent leurs eaux dans le Nil. En général c'est un pays fertile, possédant de beaux pâturages et dans lequel le règne animal et le règne végétal sont richement représentés par leurs grandes espèces ; dans l'un on trouve le rhinocéros et l'éléphant, l'autre contient le palmier, le tamarin et les mimosas. Ses cours d'eau ne sont en général que des torrents que les pluies grossissent durant l'hiver, mais qui se sèchent presque sous l'ardeur tropicale du soleil d'été. Le Soudan possède peu de grands centres ; les villes importantes ne commencent que sur les bords du Nil Blanc et du Nil Bleu, les seuls de ces fleuves qui soient navigables.

Ce pays, riche en minéraux, possède peu de métaux ; cependant on y rencontre l'or et le cuivre ; ses richesses consistent plutôt dans la variété de ses productions végétales et dans l'élevage du bétail. Sa population, composée d'Arabes et de différentes races nègres, peut être évaluée à 5 millions d'habitants, dont un quart de race blanche ou mêlée. Les langues qui y sont parlées sont d'origine sémitique ; c'est d'abord l'arabe qui prédomine aujourd'hui et qui est parlé très-purement et très-correctement par une grande partie de la population d'origine arabe, le Tigré usité dans le S.-E. et le Bedaioua. A côté de ces trois idiomes principaux, il y a une foule de dialectes employés dans les différentes tribus, et parmi lesquels il faut citer celui des Barabras. La population ne se fait remarquer par aucune particularité saillante ; son histoire politique est assez obscure. C'est là que se trouvait le royaume de Meroë, c'est de là que sont venues les invasions éthiopiennes, dont l'une a conquis tout le territoire égyptien. Après avoir subi divers changements, le Soudan fut enfin acquis à l'Egypte par Son Altesse Ismaïl-Pacha.

On divise ses populations en deux classes :

Les agriculteurs, classe sédentaire vivant dans les huttes et s'occupant des productions de la terre, et les nomades, dont l'occupation consiste plutôt dans l'élevage du bétail. Les paysans arabes se construisent des maisons en pierre et en briques. La religion la plus répandue est l'Islam, mêlée d'une foule de superstitions.

L'agriculture est peu développée ; on cultive le doura, le sésame, le coton, etc. ; le froment ne réussit qu'à Berber et dans l'Anseba ; par contre, l'industrie est fort avancée, et le Soudan, sauf les objets de luxe, peut parfaitement suffire à ses besoins. Toile, lames, armes, peaux, tout y est parfaitement fabriqué et se fait remarquer par une grande solidité : sur les bords des fleuves on construit un grand nombre de barques.

Le commerce soudanien se divise en :

Commerce intérieur consistant en échange de produits entre les agriculteurs et les nomades ;

Commerce extérieur qui procure les objets de luxe, contre les matières brutes, dont les principales sont la gomme, l'ivoire, les peaux, etc. ;

Et commerce de transit qui se fait par le Soudan entre le Darfour et l'Abyssinie.

Le Soudan, sous la domination égyptienne, est actuellement divisé en sept provinces ou Moudiriehs qui forment le gouvernement général du Soudan, capitale Kartoum. L'apport annuel y est de 8 millions 1/2, dus surtout aux contributions indirectes ; les dépenses s'élèvent à peu près au même chiffre.

Tel est le vaste pays qui est appelé peut-être à un brillant avenir quand les productions auront trouvé des débouchés plus directs sur les marchés européens, quand le chemin de fer projeté l'aura relié à l'Egypte.

A la suite de ce rapport, M. le colonel Mason, de l'état-major égyptien, donne lecture d'un travail très intéressant sur le Darfour, la nouvelle province annexée à l'Egypte. Son rapport est écrit en termes concis et clairs ; pas de phrases, pas de détours. Les observations y sont couchées sans aucun apprêt et cette simplicité leur donne une grande évidence.

M. Mason trace d'abord une esquisse rapide de la configuration territoriale du Darfour. Sa population se compose de nègres dans la partie Ouest, de Beris ; le Nord est peublé d'Arabes, dont la race s'est conservée très pure. Ils s'occupent surtout de l'élevage des chameaux dont ils possèdent d'immenses troupeaux. Ce sont de grands chasseurs, poursuivant avec ardeur la gazelle et l'autruche et s'oubliant parfois à enlever les troupeaux d'une tribu voisine, razzia qui amène généralement un conflit entre les agresseurs et leurs victimes.

L'agriculture, dans le Darfour comme dans le Soudan, est peu avancée ; on y récolte le doura, le coton, etc. Les règnes animal et végétal sont moins riches que dans le Soudan. On élève pourtant deux races bovines qui sont très bonnes. L'industrie est très avancée ; les laines, les cotons s'y tissent parfaitement et le Darfour peut suffire aux besoins de ses habitants. L'industrie métallurgique est aussi arrivée à un degré notable de perfection.

A la suite de cette intéressante lecture M. Mason regagne sa place au milieu des applaudissements de la salle et M le Secrétaire général distribue la liste de quinze nouveaux candidats qui sont tous immédiatement agréés.

M. le Dr Gaillardot dit que Gordon-Pacha dans ses envois au Khédive a compris deux morceaux de minerai de fer d'une pureté remarquable. Il désirerait savoir si le fer qu'on trouve dans ces régions est de cette qualité ou bien si c'est du fer oxydé. Le général Stone-Pacha et le colonel Mason répondent que c'est généralement du fer oxydé qu'on rencontre dans le sud.

M. Abbate-Bey désirerait qu'on exposât les richesses minérales et végétales

qui proviennent des explorations de l'état-major égyptien, richesses conservées au Ministère de la guerre.

S. E. Stone-Pacha répond qu'il est heureux d'accueillir cette proposition ; qu'il veillera à ce qu'un spécimen de chaque objet soit remis à la Société, puis il déclare la séance terminée.

Séance du 2 février 1877.

A trois heures, S. E. Stone-Pacha ouvre la séance et remercie M. le baron Ferdinand de Lesseps d'avoir bien voulu y assister.

Non seulement beaucoup de membres de la Société, mais encore un grand nombre d'étrangers assistent à cette réunion.

M. le Secrétaire général ouvre la séance en présentant son rapport mensuel sur l'état de la Société : « La situation, dit-il, peut se résumer en deux mots : accroissement de notre position morale, de l'intérêt de nos publications et de nos séances, de nos relations extérieures, de nos collections, de notre bibliothèque, mais accroissement aussi des difficultés matérielles contre lesquelles nous avons à lutter chaqque jour et qui pourraient être évitées avec un peu de bonne volonté de la part de la généralité des membres de la Société.

M. le Secrétaire général justifie cette assertion en énonçant les nouvelles Sociétés savantes qui sont venues s'adjoindre aux Sociétés si nombreuses déjà avec lesquelles la Société était en relation, les dons reçus par la bibliothèque, les nouveaux candidats présentés, parmi lesquels se trouve S. M. l'Empereur du Brésil, le sommaire du prochain numéro dont les articles sont signés de Burton, Nachtigal, etc., etc., et parle enfin des précieuses collections confiées par l'état-major à la Société khédiviale de géographie et exposées dans les salons de la Société. Ces collections ont été rapportées par Arakel-Bey et le colonel Mason, du pays des Somalis et du Darfour, et par le colonel Long-Bey, du pays des Uganda, dans son expédition chez M'tésa, et du pays des Makaka Niam-Niam ; les objets rapportés des Uganda et des Makaka Niam-Niam ont, dit M. le Secrétaire général, un intérêt tout particulier.

D'abord ils n'ont que très rarement pénétré dans les musées d'Europe, et ensuite ils dénotent chez ces peuples vivant au cœur même de l'Afrique, ignorant peut-être même l'existence des blancs, une habileté à forger et à ciseler le fer, à tisser avec des écorces d'arbres des étoffes à la fois souples et solides, à façonner la poterie, et à travailler des ornements de toute sorte, qui indiquent un véritable goût artistique et qui doit donner à leurs œuvres

une place importante parmi les *artes africanæ* si bien décrits par le Dr Schweinfurth.

Le général Stone a en outre promis d'exposer dans le local de la Société d'importantes récoltes botaniques et minéralogiques faites par les expéditions khédiviales dans l'Afrique Centrale.

La Société, qui possède déjà une magnifique collection d'armes et d'objets Mombouttous, aura un véritable musée des produits aujourd'hui si recherchés de l'Afrique Centrale.

Ainsi, dit le Secrétaire général, la Société, créée depuis dix-huit mois à peine, a déjà un rang important parmi les Sociétés savantes, des relations extrêmement étendues qui se développent chaque jour, des séances d'un haut intérêt, un Bulletin dont presque tous les articles sont signés de noms illustres dans l'histoire des voyages, des collections ethnographiques importantes, une bibliothèque et un local que lui envieraient la plupart des Sociétés d'Europe, et pourtant, je le répète, nous avons à lutter contre des difficultés matérielles considérables.

M. le Secrétaire général croit de son devoir d'exposer la situation avec une entière franchise : la Société se trouve en ce moment dans une gêne pécuniaire, momentanée sans doute, mais qui n'en est pas moins pénible ; ce n'est pas qu'elle ait été entraînée par le secrétariat et la commission centrale dans des dépenses exagérées ou même que l'on ait usé de la marge que donnaient les prévisions d'un budget composé d'une subvention de 400 livres et de 1,100 livres de cotisations. La Société non-seulement n'a pas fait de dépenses imprévues, si utiles qu'elles eussent pu être, telle que l'acquisition des collections de Piaggia, que cet illustre voyageur lui eût laissées dans des conditions exceptionnellement avantageuses, ou de livres pour sa bibliothèque, elle a même dû pousser la parcimonie jusqu'à refuser de s'abonner aux organes périodiques les plus autorisés de la géographie.

La cause de la gêne actuelle est facile à comprendre : il est dû en ce moment mille soixante-dix-huit livres de cotisation, plus la subvention annuelle ; au Caire, sur cent quatre-vingts et quelques membres, vingt à peine se sont acquittés de leur cotisation.

Dans ces conditions, dit M. le Secrétaire général, avec toute la bonne volonté et tout le dévouement possibles, il m'est bien difficile de mener à bonne fin l'œuvre que vous m'avez confiée.

Et pourtant que faudrait-il pour sortir d'embarras ? bien peu de chose. Je sais que les temps que nous traversons sont de mauvais temps ; il est impossible cependant que sur tous nos membres, il n'y en ait pas soixante ou quatre-vingts pour qui trois livres ne soient une bagatelle, et qui rempli-

raient de grand cœur leurs engagements vis-à-vis de la Société, s'ils savaient quel service ils lui rendraient en les remplissant.

M. le Secrétaire général fait un appel énergique à la bonne volonté des membres de la Société; il a la conviction qu'au moment où il n'est si petite ville d'Europe ou même d'Amérique qui ne crée une Société de géographie et ne contribue dans la mesure de ses forces aux progrès de la géographie, l'Egypte placée par la nature dans des conditions exceptionnellement favorables, possédant déjà une Société organisée dans des conditions excellentes, ne laissera pas péricliter l'institution établie il y a quinze mois par S. A. le Khédive.

M. le Secrétaire général termine en présentant, à la Société et à M. de Lesseps en particulier les regrets de S. A. le Prince Héritier qui, empêché par une affaire pressante, n'a pu comme il en avait l'intention assister à la séance.

Son Excellence le général Stone, vice-président a ensuite donné la parole au docteur Rossi-Bey qui, dans un langage élevé, a retracé le rôle que l'Egypte a joué sur le vaste continent de l'Afrique depuis l'antiquité la plus reculée, et étudié le rôle qu'elle doit y jouer aujourd'hui. M. le docteur Rossi recherche dans l'histoire de la constitution géologique et dans ses conditions ethnologiques, sa mission providentielle en Egypte ; il depeint les origines du Nil, sa lutte pendant des siècles et des siècles pour se frayer un passage à travers le rideau granitique qui, entre les chaînes calcaires Lybiques et Arabiques, cachait l'Afrique à l'Europe, puis la formation de l'Egypte qui surgit lentement, mais constamment sous le limon du fleuve s'avance jusqu'au parallèle du Caire : « en dessous ce point les montagnes disparaissent ; l'immensité de la mer s'offrait devant elle. » Dès lors plus de raison de dépôts limoneux, et l'Egypte aurait ici fixé ses limites au Nord, si au parallèle de Birket-el-Saba ne se fût pas trouvé un obstacle dans une île de l'époque piocéenne qui arrêta les dépôts nilotiques et leur permit d'étendre le territoire égyptien. De cet obstacle naquit la bifurcation du Nil qui se trouva forcé de diriger ses eaux des deux côtés de l'île, et ce fut de cette bifurcation que surgit le Delta ; le nombre de siècles employés à ce travail plastique serait gigantesque si le travail de Berthollet et de Delormieux est exact; la formation du Delta, ayant exigé un travail de quarante-huit mille ans, on peut calculer que l'Egypte, ponr avoir réalisé son étendue actuelle, a nécessité une période de deux millions cent quatre-vingt-seize mille ans.

M. le Dr Rossi-Bey s'efforce de démontrer par de nombreuses preuves tirées tant de citations des auteurs antiques que du travail de formation qui se fait aujourd'hui : « Ne pouvons-nous prévoir, dit-il, l'époque où l'Egypte gagnant toujours sur la mer arrivera à toucher à quelque point du continent

européen ; et ne pourrait-elle pas être abrégée par l'ouverture du Bosphore de Suez qui, pouvant transporter quelqu'un de ces zoophytes travailleurs qui forment dans la mer Rouge de nombreuses et vastes îles madréporiques et qui répétant dans la Méditerranée les créations inhérentes à leur nature seraient autant de points où les dépôts nilotiques trouveraient un lit commode?»

M. le Dr Rossi étudie ensuite l'apparition de l'homme sur les contrées ainsi formées : il ne croit pas comme beaucoup d'honorables savants que les premiers habitants de l'Egypte aient été des peuplades asiatiques, mais plutôt des peuplades venues des hauts plateaux abyssiniques. Pourquoi chercher si loin leur origine? N'est-il pas plus natnrel qu'ils soient venus d'Ethiopie ; n'est-il pas encore le type intégralement conservée de la race éthiopienne? Selon M. le Dr Rossi, les peuples d'Ethiopie suivirent le cours du Nil, et au fur et à mesure que les frontières de l'Egypte s'avançaient vers le Nord, ils en suivirent les progrès. Un moment historique arriva où cette race instinctivement poussée en avant envoya des émigrations en Syrie, en Grèce et jusqu'en Etrurie.

Le monde passe par plusieurs grandes périodes avant de se transformer ; la première est la période *d'analyse sociale*, pendant laquelle chaque peuple vit dans l'isolement et tire de la nature environnante la satisfaction de ses besoins, de ses idées et de sa civilisation.

La seconde est la période *humanitaire :* l'Egypte qui avait joui d'une grande prospérité individuelle pendant la période *d'analyse sociale*, ne participa pas au réveil bienfaisant des autres peuples pendant la période humanitaire qui la fit tomber dans la barbarie ; mais le sommeil des peuples n'est jamais éternel. Un homme, Méhémet-Ali, fut désigné par la Providence pour être l'instrument docile de ses décrets et régénérer l'Egypte ; il eut l'intuition de sa haute mission et de celle du pays confié à ses soins ; il suivit la marche indiquée par les conditions géologo-ethnologiques de l'Egypte et pencha vers l'Europe pour y chercher la lumière qui devait faire disparaître le brouillard dont l'Egypte était enveloppée... A la conquête, fait brutal par lequel il débuta, succéda l'œuvre pacifique de l'organisation du pays et la recherche des sources de son grand fleuve dont la provenance était encore un mystère ; il ne réussit pas tout à coup ; mais l'Egypte devait continuer l'œuvre commencée par lui.

Aujourd'hui elle sait qu'il y a dans l'intérieur de cette immense Afrique, aux sources du Nil, des populations nombreuses qui, dans leur état d'isolement séculaire, sont restées à l'état de barbarie ; mais cette barbarie ne doit pas être éternelle. Elles ont chacune leurs aptitudes physiques et morales, et c'est le rôle de l'Egypte de les initier au mouvement universel et de leur faire faire partie de l'humanité.

Cette famille humaine aura comme les autres sa mission : elle ne sera pas de même nature, mais elle offrira à l'humanité et au progrès des idées nouvelles, des forces nouvelles, de nouvelles voies pour arriver au bien-être universel.

« Elles rentreront ainsi dans la grande loi de ce monde : chaque homme, « chaque nation a ses instincts et ses formes civiles particulières ; la synthèse « sociale les réunit toutes, en fait un ensemble, un faisceau qui s'appelle « civilisation. »

Qui sait quel rôle les populations nègres sont appelées à jouer dans l'humanité ?

M. le Dr Rossi-Bey cite un passage de miss Beecher Stowe dans lequel elle fait entrevoir dans un style poétique les destinées élevées de la race nègre qui fondera peut-être un puissant et durable royaume après que les autres nations auront manqué à leur mission, et cela par ce que « *les premiers seront les derniers.* »

L'Egypte a la grande mission de régénérer ces peuplades, de les attirer à elle, de les arracher à leur ignorance séculaire ; elle doit prendre, pour empêcher la traite, des mesures radicales, « leur apportant le rameau de la paix et non le glaive, la connaissance du bien et non du mal, leur faisant honorer une civilisation dont le drapeau lui est confié et apportant chez eux le bien-être et l'humanité. »

L'Egypte est en bonne voie pour préparer ce noble avenir ; qu'elle accomplisse donc sa mission pour son bien et pour celui du monde entier, et elle aura bien mérité de l'humanité et de la civilisation universelle.

La parole est ensuite donnée à M. le commandant Mohammed-Moktar, récemment revenu de Harrar, où il avait été envoyé comme chef de l'état-major du général Raouf-Pacha (1).

La lecture du travail de M. le commandant Moktar, sur Harrar et les pays environnants, est écoutée avec la plus vive attention. Les descriptions vives, animées et spirituelles qu'il renferme dénotent un remarquable talent d'observation chez son auteur et provoquent de sympathiques applaudissements.

M. de Lesseps prend ensuite la parole et fait en quelques mots l'historique des grandes œuvres terminées ou en voie de s'accomplir pendant le 19e siècle.

Ce sera, dit-il, l'honneur de la seconde partie de notre siècle d'avoir ouvert au monde les grandes voies de communication qui, en établissant des rapports continus entre les peuples, amèneront peu à peu une pacification universelle et mettront fin aux barbaries de la guerre. Le grand chemin de fer qui traverse l'Amérique et relie les deux océans ainsi que le canal de Suez, ont été

(1) Ce travail étant reproduit dans le présent bulletin, nous nous dispensons d'en reproduire l'analyse faite dans le procès-verbal de cette séance.

ainsi menés à bonne fin. Depuis que cette dernière œuvre a été achevée et est maintenant en pleine voie de prospérité, M. de Lesseps a consacré ses loisirs à l'examen des recherches géographiques destinées à faciliter l'ouverture de nouvelles voies qui relieront entre eux des peuples éloignés et feront pénétrer chez eux la paix, la civilisation et la science.

Il a été initié à plusieurs projets et veut dire quelques mots de ceux qui lui ont paru d'une importance capitale et d'une exécution possible.

Au premier rang parmi ceux-ci serait celui qui rattacherait l'Europe à l'Asie et aux Indes Anglaises. M. de Lesseps n'a pas hésité à envoyer son fils et un ingénieur, sans aucun intérêt pécuniaire et à ses propres frais, étudier par eux-mêmes sur les lieux la possibilité de franchir le col de l'Hymalaya. M. Elie de Beaumont avait fait pressentir la possibilité d'arriver à un passage en suivant les pentes naturelles de ces montagnes, et en effet M. Victor de Lesseps a pu arriver sans rencontrer de difficultés insurmontables jusqu'à la capitale du Kachemire.

En remontant les bords de Djeloum, il est arrivé à trouver un endroit d'autant plus praticable que le travail serait moindre dans l'Hymalaya que dans de petites collines ; car d'après le système d'Elie de Beaumont, les montagnes les plus élevées, étant celles de formation plus récente, sont d'autant plus tendres qu'elles sont plus élevées.

La longueur des lignes de chemin de fer construites actuellement aux Indes étant égale à la longueur des chemins de fer qui traversent l'Europe, il n'y aurait plus que le tiers du parcours total à construire pour rejoindre les deux gigantesques tronçons européens et asiatiques.

M. de Lesseps a eu l'honneur de s'entretenir avec l'empereur de Russie de l'étude du projet de chemin de fer de Central-Asiatique ; sans doute si ce projet devait être confié à l'industrie privé, il nécessiterait des frais immenses, mais le gouvernement russe dispose d'une quantité d'officiers d'état-major dont M. de Lesseps ne saurait trop reconnaître la haute capacité ; il a eu l'occasion d'admirer leurs magnifiques travaux au congrès géographique de Paris. L'empire Russe dont l'immense étendue est égale à la surface de la lune, pourrait facilement mener à bonne fin l'œuvre du chemin de fer Central-Asiatique en y employant les talents de ses très nombreux officiers d'état-major et son armée, qui accompliraient ainsi une œuvre infiniment plus utile et meilleure que la guerre qui le préoccupe en ce moment.

La deuxième entreprise dont s'occupe M. de Lesseps, entreprise d'un intérêt non moins capital, est celle d'un canal destiné à ouvrir des communications maritimes entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique. Déjà le chemin de fer existe, mais le chemin de fer est insuffisant ; il faut que le canal interocéanique, ouvrant un passage à travers les Amériques, et complétant l'œuvre

faite par le canal de Suez, permette aux navires d'accomplir directement leur tour du monde en faisant partout sur leur passage la cueillette des marchandises.

En France, une commission géographique a été nommée, commission qui, au printemps, se prononcera sur tous les projets soumis.

En Amérique, on a compris tout l'intérêt de la question et le gouvernement a déjà dépensé près de quarante millions pour les travaux de nivellement et d'étude du projet.

Il est remarquable que dans les deux plus vastes continents du monde, le centre soit si peu connu : qu'en Afrique, ce centre laisse un vaste blanc sur la carte ; de même dans l'Amérique du Sud on ne connaît pas bien le point qui sépare le milieu. Une Compagnie franco-anglaise qui a obtenu la concession du Darien vient d'envoyer une expédition pour faire une étute approfondie de ces régions.

Des travaux faits jusqu'ici, il résulte que sur sept ou huit projets mis à l'étude, celui de l'Isthme de Rehuantépec j'usqu'a celui du Darien, le choix devra se porter soit sur la voie du Darien, soit sur celle du Nicaragua.

Celui du Darien serait préférable si l'on peut, comme on le prétend aujourd'hui, arriver à faire le canal sans écluses ; un grand nombre d'écluses retarde considérablement le passage ; il faut à un navire une demi-heure au moins pour franchir chacune d'elles. Qu'arriverait-il s'il se présentait, comme le cas est arrivé l'autre jour dans l'Isthme, trente-sept navires dans une seule journée.

Quoi qu'il soit, si le canal du Darien, qui du reste semble à M. de Lesseps la voie préférable, ne devait pas être adopté, il faudrait sans contredit faire celui du Nicaragua : il y a peu d'espace à franchir pour atteindre, de la mer, la vaste nappe d'eau du lac Nicaragua, et à l'entrée comme à la sortie du canal, on trouverait deux ports : San Juan del Norte (Greytown) et San Juan del Sur (Rivas).

Or, l'on croit que l'on pourrait, dans le Darien creuser un canal qui, tirant parti de l'Atrato, trouverait un passage naturel au point de jonction des Andes et des Cordilières, et viendrait aboutir dans les marais de Cakarika et de l'autre côté des montagnes dans le Zuira, puisque c'est du reste le point choisi par Humboldt comme celui où la tradition de l'ancienne Egypte et de l'ancienne Grèce plaçait la séparation de ces deux îles immenses, dans lesquelles de bons esprits croient voir les deux Amériques.

« O prêtre de Saïs ! dit Platon dans son dialogue de Timée, vos enfants ignorent l'histoire de leurs pères, alors qu'ils nous ont aidé à s'affranchir d'habitants des mers bien éloignées, vivant dans deux grandes îles placées entre des plus petites îles plus raprochées du détroit d'Hercule. » Ne pourrait-

on pas voir dans ces deux grandes îles les deux Amériques alors séparées ?

La question capitale dans le projet de canal par le Nicaragua est celle des écluses : aujourd'hui on ne les fait généralement que de dix à onze mètres, il faudrait arriver à le faire de vingt-quatre à vingt-cinq mètres ; si l'on obtient ce résultat en inondant toute la vallée du San Juan del Norte, on prolongera le lac et l'on pourrait entrevoir dès la fin de cette année la réalisation de ce vaste projet.

M. de Lesseps a été sollicité de se mettre à la tête de la Compagnie destinée à percer le canal interocéanique, mais après avoir achevé une œuvre telle que celle du canal de Suez, il se croit le droit de jouir d'un peu de repos et de ne plus prêter qu'un concours moral à de nouvelles entreprises.

Enfin après ces projets gigantesques d'ouvertures de voies de communications, chemin de fer Central-Asiatique, et Canal interocéanique, que M. de Lesseps vient d'indiquer, il désire dire quelques mots d'une œuvre plus simple, mais qui n'en n'est pas moins très utile et présente actuellement des chances considérables de réussite.

M. de Lesseps veut parler du projet de mer intérieure dans le Sahara, projet par lequel on remplirait les chotts ou lacs salés situés au sud du Sahara de Constantine et de la Tunisie, comme l'on a, au moment du percement de l'isthme de Suez, rempli les lacs Amers.

En 1873, le capitaine Roudaire fit un nivellement excessivement précis des chotts situés au-dessous de Biskara et au sud de la province de Constantine, et trouva partout une dépression de 24 à 40 mètres au-dessous du niveau de la mer.

Cette partie importante du problème résolue, il restait à savoir si les chotts situés au-dessous de la Tunisie et se prolongeant jusqu'au golfe de Gabès présentaient les mêmes conditions.

Il n'est point douteux que dans l'antiquité les chotts n'aient été couverts par la mer : dans une très-ancienne chronique trouvée dans la mosquée de Nefta, il est dit qu'il y avait à Zaafan (ville située autrefois dans l'intérieur des chotts), un port, la mer baignait les remparts de cette ville ; on s'embarquait à Masri (Caire) et les voyageurs débarquaient à Zaafran.

L'identité du bassin des chotts et de la baie de Triton paraît certaine aujourd'hui. Hérodote est le premier qui, vers l'an 456 avant J.-C., ait donné des détails géographiques sur le lac Triton : « Après les Lotophages, dit-il (en décrivant de l'Orient vers l'Occident, les peuples qui habitent la côte septentrionale de l'Afrique), viennent les Machlyies ; leur pays s'étend jusqu'au fleuve Triton, qui se jette dans le grand lac ou golfe de Triton dans lequel est l'île de Phla. » Il raconte ensuite que Jason fut poussé par la tempête sur les côtes de la Lybie et qu'il se trouva dans les bas-fonds de la baie de Triton

avant de découvrir la terre. Il est ensuite question du golfe de Triton. Seylax, Ptolomée, etc., etc., donnent, à ce sujet, de précieuses indications; on peut même, depuis Hérodote jusqu'à Pomponius Mélas (au 2me siècle de notre ère), puis à Ptolémée, suivre le mouvement de retrait des eaux et leur fixation dans les dépressions plus profondes de l'ancien lit. C'est donc seulement de rendre les chotts à leur état ancien de mer intérieure qu'il s'agit.

Le capitaide Roudaire a en outre trouvé que la partie solide d'environ vingt kilom. qui séparait la Méditerranée et les chotts Tunisiens, n'était qu'une sorte de croûte recouvrant l'eau souterraine; en effet, dans les sondages faits par M. Roudaire, en mettant à une profondeur de deux mètres douze baguettes de fusil au bout l'une de l'autre avec un poids attaché à leur extrémité, il était impossible de trouver le fonds; il y a évidemment là un cours d'eau souterrain, descendant des montagnes de l'Aurès ou de l'Atlas. Lorsque l'on ferait de nouveau pénétrer la mer dans les chotts, le travail serait infiniment plus simple que le travail de même nature fait pour les lacs Amers; il suffira d'ouvrir une section, et l'on n'aura pas la principale difficulté qui était de construire des digues pour empêcher une irruption trop violente de la mer.

Le projet de M. Roudaire inonderait le pays sur une longueur d'environ 400 kilom., et l'immense évaporation d'eau qui en résulterait rendrait sans nul doute aux terres environnantes la très grande fertilité qu'elles avaient dans l'antiquité; car il résulte d'un manuscrit récemment trouvé que c'est de là que les Romains tiraient une quantité considérable de grains.

M. de Lesseps est persuadé que sur les bords nouvellement fertilisés de la mer intérieure, de très nombreux colons trouveraient là un établissement et la prospérité que quarante mille émigrés italiens vont annuellement chercher, mais en vain, dans l'Amérique espagnole.

La France trouverait en outre pour sa colonie algérienne une sécurité extraordinaire dans cette mer intérienre qui créerait une barrière infranchissable entre les terres des colons et ces tribus pillardes de bédouins, fléau que l'entretien d'une ligne onéreuse de postes militaires ne suffit pas à réprimer.

Bien à tort, l'on a prétendu que la mer intérieure noierait les oasis situées autour des chotts; toutes ces oasis sont au moins à vingt mètres au-dessus du niveau de la mer, et c'est justement parce qu'elles sont au-dessus du niveau de la mer qu'on y trouve la végétation et la production; les terres basses saturées de sel restent stériles.

Enfin, et pour se résumer, M. de Lesseps croit que la mer intérieure est possible et qu'elle sera un puissant moyen de faire pénétrer le commerce et la civilisation en Afrique.

De glorieux efforts sont faits dans ce but et par le gouvernement de S. A. le Khédive, qui étend aujourd'hui ses limites jusqu'aux frontières naturelles d'Egypte, les grands lacs Victoria et Albert Nyanza, et par les voyageurs qui sillonnent en tous sens ce vaste continent, et par S. M. le roi des Belges, dont le but expliqué à la conférence de Bruxelles se poursuit avec une extrême activité et recueille des souscriptions si nombreuses, qu'à Glascow, dans une seule conférence, sir Bartle frère a obtenu vingt-six mille livres.

La création de la mer intérieure sera le part prise par la France dans ce grand et généreux mouvement de régénération du continent africain.

Ce discours est interrompu à différentes reprises par de vifs applaudissements et la séance est levée à 5 heures 1/2.

Séance du 23 mars 1877.

La séance, présidée par S. E. le général Stone-Pacha, vice-président, est ouverte à 3 heures 1/2.

L'assemblée est relativement peu nombreuse. Une chaleur excessive empêche un grand nombre de membres d'y assister. Elle n'a cependant pas retenu M. F. de Lesseps, qui, par sa présence, a montré une fois de plus combien était vive la sympathie que M. le marquis de Compiègne avait su lui inspirer.

M. le général Stone prend d'abord la parole, en rendant compte de ce que la Commission centrale avait délibéré de faire, pour rendre hommage à la mémoire du regretté Secrétaire général de la Société khédiviale de Géographie, décédé au Caire, le 28 février dernier, dans sa 31e année. Il mentionne la lettre écrite à la mère du défunt, la circulaire envoyée aux diverses Société savantes, et la notice nécrologique dont M. Guillemine, bibliothécaire de la Société, va donner lecture.

Il communique en outre plusieurs lettres de membres s'excusant de ne pouvoir être présents à la séance, et notamment celle qui vient de lui adresser M. Raindre, consul de France au Caire. M. Guillemine lit ensuite sa notice nécrologique sur M. le marquis de Compiègne; c'est une œuvre écrite avec beaucoup de conscience et qui fait honneur à son auteur; M. de Compiègne y est considéré sous tous les aspects.

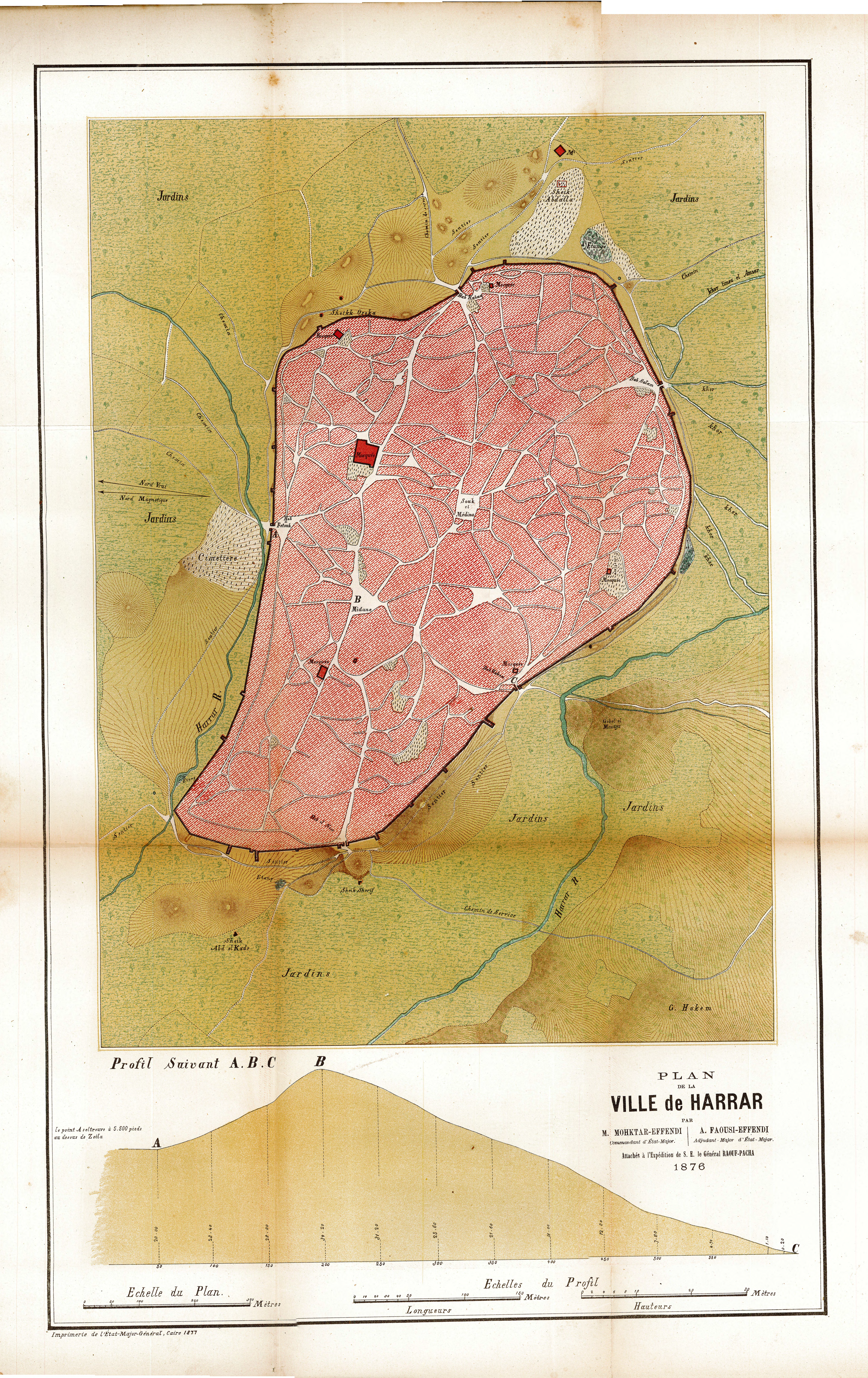
La lecture achevée, M. le général Stone annonce que la réunion n'ayant eu d'autre but que de rendre hommage au regretté Secrétaire général, il n'y rien autre à l'ordre du jour; il remercie ensuite M. Guillemine du discours

qu'il vient de lire et, s'associant au désir exprimé par les membres présents, il annonce que ce discours sera imprimé et envoyé à tous les membres de la Société Khédiviale de Géographie et aux corps scientifiques avec lesquels cette Société est en rapport.

M. de Lesseps, en complimentant aussi M. Guillemine, remercie la Société, tant en son nom qu'au nom des nombreuses Sociétés scientifiques dont il fait partie et auxquelles appartenait M. le marquis de Compiègne, des honneurs rendus à la mémoire de ce dernier.

Après quoi, la séance levée.

Le Secrétaire-Bibliothécaire chargé de la rédaction des procès-verbaux,
GUILLEMINE.



Imprimerie de l'État-Major-Général, Caire 1877

